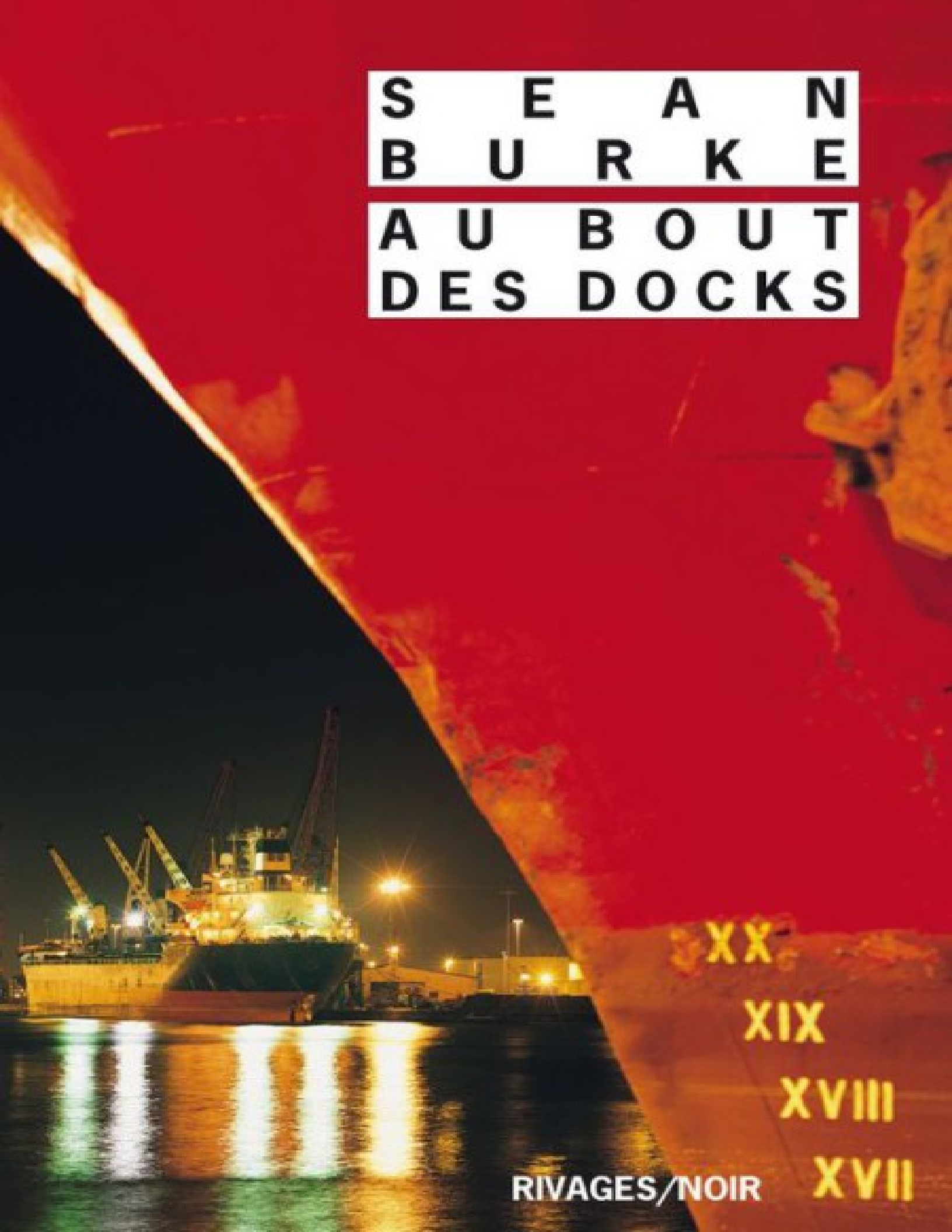




S E A N
B U R K E

A U B O U T
D E S D O C K S

XX

XIX

XVIII

XVII

RIVAGES/NOIR

Sean Burke

Au bout des docks

Traduit de l'anglais
par Pierre Lalet

*Collection dirigée par
François Guérif*

*Publié avec l'aide du
Llenyddiaeth Cymru Dramor
Welsh Literature Abroad*

Rivages/noir

OceanofPDF.com

Retrouvez l'ensemble
des parutions des Éditions Payot & Rivages sur
www.payot-rivages.fr

Titre original : *Deadwater*
(Serpent's Tail, Londres)

© 2001, Sean Burke
© 2007, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française
© 2010, Éditions Payot & Rivages
pour l'édition de poche
106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-2119-3

OceanofPDF.com

« Pour mes merveilleux frère et sœur Kevin et Tracey Burke, sources de tant d'inspiration. Et aussi pour l'auteur gallois John Williams, qui m'a plus appris sur l'art du récit en quelques heures de conversations suspendues hors du temps qu'en vingt ans d'étude et d'enseignement de la théorie littéraire. »

OceanofPDF.com

*BUTETOWN, 1989 :
PRINTEMPS*

« Pourquoi cherches-tu les vivants
parmi les morts ? »

Luc

Tout est maintenant devant moi, pensa-t-elle alors que les fenêtres du train devenaient toutes noires. Je ne peux plus faire autrement.

Comment aurait-elle pu savoir que c'était le Severn Tunnel qui l'avait amenée à prendre sa décision ? Elle ne pouvait pas savoir non plus qu'au terme de sa courte vie, elle qui voulait quitter le pays de Galles n'irait jamais au-delà de Bristol Parkway. Elle descendit à mi-chemin avec en guise de projet l'intuition qui l'avait poussée à monter dans le train pour Paddington.

À Parkway, elle se mit à fumer une cigarette après l'autre, aspirant la fumée si profondément qu'elle finit par en avoir la nausée. Le haut-parleur annonça l'arrivée d'un train. Elle aurait été incapable de dire combien de temps elle était restée à observer les reflets métalliques du soleil sur les rails mouillés, en cette fin d'après-midi. Elle n'écoutait pas, elle ne regardait pas les horaires sur les écrans lumineux ou les affiches sur les fenêtres des wagons. Elle monta dans ce train, tout simplement, parce qu'il ressemblait à celui dans lequel elle était montée au départ de Cardiff.

« Où allez-vous ? lui demanda le contrôleur.

— Cardiff. »

Deux syllabes dures et sales qui sortirent de sa bouche comme un crachat, comme si elle souffrait de devoir les prononcer, comme les derniers jurons d'un marin, tout tachés de goudrons de Capstan.

« Excusez-moi, dit le contrôleur, mais je ne comprends pas, votre billet est un aller simple, Cardiff-Paddington. Vous voyagez dans le mauvais sens.

— J'ai changé d'avis à Bristol, d'accord ? » dit-elle en faisant tomber ostensiblement la cendre de sa cigarette dans l'allée centrale. « Je suis montée dans le train, puis comme ça, je me suis dit que j'avais plus envie d'aller à Londres, alors voilà, je retourne à Cardiff. »

Elle se rend compte que les autres passagers s'efforcent de ne pas regarder dans sa direction. La peur qu'elle éprouve est si grande qu'elle a fini par éloigner le monde qui l'entoure. Elle a le sentiment de ne plus avoir

de nom ni de passé, de n'appartenir à rien, c'est tout juste s'il lui reste un visage. Elle a encore sa veste en cuir noir, ses yeux qui regardent vers le bas, toujours sur la défensive, ses boucles auburn et son jean délavé.

Le contrôleur l'examine des pieds à la tête. Elle est plus jeune que ne le laisse paraître la dureté de son regard, ou ce rictus au coin des lèvres. Elle doit avoir une vingtaine d'années, pas plus. Une veste en cuir noir, une sorte de coiffure afro. Chez une Blanche, ça veut dire qu'on a affaire à une faiseuse d'histoires. Elle joue aux durs, mais lui, il ne peut pas voir sa vulnérabilité.

« Votre billet n'est pas valable. Il faut que je prenne votre nom et votre adresse.

— Christina, mais mes amis m'appellent Tina. »

Pour le contrôleur c'est une marque d'insolence de trop. Elle se rend compte qu'elle risque de créer une scène minable si elle refuse de jouer le jeu. Elle lui donne son adresse officielle.

« Christina Villers, 28a Loudoun Square.

— C'est dans le quartier des docks à Cardiff, ça.

— Ça s'appelle Butetown.

— Oui, enfin, c'est tout pareil, là-bas », dit-il.

L'adresse vient confirmer qu'elle n'est qu'une moins que rien. Elle le sait et répond avec ce mépris qui n'appartient qu'à elle.

Le contrôleur décide de ne pas insister et lève les yeux au ciel, pour que sa petite démonstration de tolérance ne passe pas inaperçue.

Elle ne peut se sentir en sécurité que là où elle est en danger. Butetown. Elle ne pourra pas jouer indéfiniment ce jeu entre les gangs et les flics. Les premiers à la rattraper lui montreront la sortie.

C'est son espoir, sa terreur.

Les bâtiments de Butetown se dessinent contre le ciel dans toute leur laideur, tandis que le train entre en gare de Cardiff. Toutes ces lignes mènent vers les docks et la vieille douane froide comme la mort. Comme si elle se trouvait à nouveau aspirée par ce monde. Pourquoi est-elle revenue ? Merde ! Elle était partie à peine deux heures auparavant, en se disant que c'était pour de bon, cette fois. Mais qu'est-ce qu'elle aurait foutu à Londres ? Elle n'y connaissait personne. Son seul projet se résumait aux trois cents livres volées aux frères Baja. Mieux valait affronter ses peurs, se disait-elle maintenant. Il valait mieux se servir de cet argent pour essayer de

s'en sortir plutôt que de se retrouver à Londres dans une solitude si grande qu'elle en devenait inimaginable.

Le ciel était gris, chargé d'une menace indéfinissable, tandis que le taxi la ramenait à Argyll Square. Il fallait qu'elle fasse de l'argent ce soir. C'était ici qu'elle avait commencé à faire le tapin, il y avait de ça trois ans, avant d'aller sur les trottoirs de Butetown. Un territoire sûr, sans danger. Juste à côté de chez sa tante Babs, et de son père qui buvait dans les pubs tout autour. À deux ou trois kilomètres de Butetown et de ses docks, devenus sombres et oppressants. À l'époque, quelques années auparavant, c'était de l'argent facile et des fêtes sans fin. Mais ce soir, elle doit se résigner à passer la nuit dans le pire des lits. Le tapin à Argyll Square, et rentrer dormir à Butetown en rasant les murs. C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Demain, peut-être, elle irait voir sa tante Babs. Mais son vieux s'était rendu compte qu'elle tapinait et tu pouvais être sûr qu'elle allait le payer.

« Christina, dit-elle dans une autre voiture. Mais mes amis m'appellent Tina. Ça te va ? Ça te convient ? » demanda-t-elle en recrachant la fumée d'une nouvelle cigarette. Un grand type dégingandé est au volant de cette petite voiture vieille et délabrée. Il a l'air d'un étudiant qui ne sait pas se faire d'amis. Un taré de plus à la bitte molle et le travail qui l'attend va être encore plus pénible que de rallumer le feu dans la cheminée, le matin, quand les dernières braises s'éteignent.

« C'est quoi ton nom de famille ?

— Pourquoi tu me fais chier avec ça ? Il n'y a pas de noms dans cette affaire. C'est mieux comme ça. En tout cas pour moi, c'est mieux. »

Elle soutient son regard.

« Qu'est-ce que tu veux de toute manière ? » murmure-t-elle, comme si elle s'adressait à elle-même ou au vide, plutôt qu'à son client.

« Pardon, c'est parce que c'est un peu impersonnel tout ça.

— Justement, c'est comme ça que ça doit être, non ?

— Ça me rend nerveux, c'est tout. »

Elle entend le froissement des billets neufs dans sa poche, comme un chatouillement dans l'estomac parce qu'il va devoir faire face à cette situation. Une voiture, tous phares éteints, débouche d'une rue adjacente avec des crissements de pneus.

« Il y a de l'accident dans l'air », dit-il en se tournant vers elle.

Arrête de faire semblant d'être un ami, connard, pensa-t-elle. J'ai vraiment pas besoin de ça. Pas maintenant.

Il lui dit qu'il avait froid, qu'il se sentait mal et qu'il voulait d'abord fumer une cigarette. Elle enleva ses chaussures d'un coup de pied, sortit un préservatif de son sac et attendit.

« Quand tu veux », dit-elle d'un air distrait, mais avec une vague touche sensuelle, une plainte grave : une voix autrefois assurée qui prend ses distances avec elle-même comme la cendre tombant du bout d'une cigarette, ou un copeau qui se détache de la branche.

Elle s'appuya contre la fenêtre du passager et défit la ceinture de son jean. Elle préférait garder sa veste en cuir, sauf s'ils insistaient pour lui toucher les seins. Elle se sentait plus à l'aise avec sa veste, plus en sécurité, comme si elle contrôlait la situation. Comme si elle n'était vulnérable qu'au-dessus de la ceinture.

Encore deux ou trois clients, une brève course en taxi jusque dans les docks et ce serait déjà le lendemain. Elle penserait alors au meilleur moyen de s'en sortir. Ça allait encore avec les flics... tout juste, mais ça allait encore. En revanche, si elle témoignait, elle était foutue, aussi vis-à-vis des autres filles. Si elle ne témoignait pas, c'était les frères Baja qui lui tomberaient dessus. Et elle en avait marre. Sa tante Babs lui avait dit d'arrêter la drogue, avant tout. Mais elle ne pouvait pas comprendre, même si elle était adorable. Comment est-ce qu'elle aurait pu faire le tapin sans se droguer ? Et comment est-ce qu'elle aurait pu s'acheter sa drogue sans tapiner ? Ce n'était pas si simple que ça. Il fallait voir venir, au jour le jour. Et attendre que ça change. Puis un jour, tout s'arrangerait, elle aurait un bébé, et le reste ne serait que mauvais souvenirs.

Mais elle savait que ça ne finirait jamais comme ça. Ça, c'était son rêve, avec Tony Baja, et voilà où elle en était maintenant. Elle voyait encore son père qui se faisait payer une pinte avec son air de dire « Alors ! J'avais raison ! Pourquoi est-ce que tu ne te trouves pas un mec bien, un Blanc, hein Tina ? Un Blanc avec une Blanche, ça c'est naturel ».

Elle avait entendu ces conneries toute son adolescence. Ce qui s'était passé avec Tony Baja n'avait rien à voir avec sa couleur de peau. C'était une histoire de drogue et de merdier. « On a du sang noir dans la famille », avait-elle rappelé à son père. Il lui avait donné un coup de poing, elle l'avait pris en plein visage. Une vraie merveille.

« T'as la jeunesse pour toi, ma chérie, lui avait dit Tante Babs. Tu peux pas savoir comme t'es belle. Un jour, il y aura quelqu'un de bien qui t'aimera, qui t'aimera assez pour ne pas t'en vouloir de ce que tu as fait dans le passé. »

Aucun homme ne m'aimera jamais, avait-elle répondu. Elle le savait bien. La rue était sa seule sécurité et elle y encourageait toutes sortes de dangers.

Juste avant minuit, une autre voiture lui fait un appel de phares. Elle voit bien que ce n'est pas un client. Mais c'est pas grave. Elle monte à l'arrière.

« J'ai entendu dire que tu vivais au-dessus des bookmakers sur Angelina Street ? lui dit le flic assis à la place du passager.

— C'est là que je fais mes affaires, mais je n'y vis pas. »

Il y a deux semaines c'était encore vrai, songe-t-elle : cette petite pièce glaciale que lui louait Lida, tout juste meublée d'un matelas et d'un chauffage électrique avec trois infrarouges. Cette pièce où elle faisait ses passes et qui lui servait maintenant de cachette.

En attendant une réponse de la radio, le flic lui demande de vider son sac à main. Un miroir de poche qui garde encore de la poussière d'amphétamines, deux photos d'identité, deux cartes de crédit de grands magasins, un rouge à lèvres, un poudrier, trois préservatifs dans leur emballage, un paquet de Berkeley à moitié fumé, et une pochette d'allumettes soigneusement fermée.

Le flic le plus gradé tripote le miroir et goûte la poudre.

« C'est pas ce qui se fait de mieux, hein ?

— Quoi donc ?

— C'est bon, ne te montre pas sur la rue principale. Et si tu entends quelque chose sur les frères Baja, tu sais...»

Elle retourne à Argyll Square, lève les yeux au ciel, regarde à droite, puis à gauche. De grosses larmes lourdes et bienfaisantes se forment au coin de ses yeux. Elle se fait une courte ligne d'amphétamines sur son miroir. Elle se souvient des deux cannettes de Breaker dans son sac, elle en ouvre une, boit une gorgée.

Il s'est mis à pleuvoir, c'est le samedi de Pâques, il n'y aura plus de magasins ouverts pour acheter de l'alcool à cette heure-ci. Elle commence à se dire que ce ne sera pas une nuit très profitable.

OceanofPDF.com

Tout d'abord, Jack Farissey ressentit cette douleur lancinante entre l'index et le majeur. Il ouvrit les yeux, et vit le rideau de lanières de plastique coloré qui lui rappelait les saloons dans les westerns. Puis les rangées de magazines pornographiques dans leurs enveloppes de cellophane et il comprit qu'il était dans l'arrière-boutique de Sven Books. Il reconnut ensuite Jimmy the Hat assis sur une chaise. Jimmy arracha une poignée de cheveux poivre et sel du haut de son crâne et se mit à les mâcher.

« Chut ! » fit Jimmy the Hat en lui tendant une bouteille à travers la pénombre. Farissey en but une gorgée sans prendre la peine de regarder la couleur du liquide ou de lire l'étiquette. Sans doute de la vodka, songea-t-il, à en juger par ce goût fort et austère. Deux cloques translucides s'étaient formées entre son index et son majeur. Il décolla ses deux doigts, puis retira le mégot de la Park Drive qui lui avait brûlé la peau.

« Tss ! tss ! » fit Jimmy the Hat avec un large sourire. Les cheveux sortaient encore d'entre ses dents. « Tu ferais mieux de fumer des filtres. » Il avait l'air d'une créature fantastique, sans son chapeau.

« Allez, réveille-toi, Jess. J'appelle le Patron, dit Jimmy the Hat. Il t'emmènera quelque part où tu pourras te nettoyer. »

Farissey se mit à genoux difficilement. Il fallut secouer Jess Simmonds cinq ou six fois avant d'obtenir une réaction, il restait allongé là, la tête en arrière, avec sa crinière léonine. Sa chemise était ouverte et laissait voir sa poitrine musclée et épaisse, la faible lumière révélait des taches de sang sur ses poils presque incolores. Comme Jess était en train de murmurer « Quoi ? », Farissey remarqua les grosses taches de sang sur sa chemise. Farissey baissa les yeux pour inspecter ses vêtements, son manteau noir était propre, mais il y avait du sang sur ses chaussures noires, du sang jusqu'aux genoux, sur son pantalon de costume. Sa chemise blanche et sa cravate de soie étaient impeccables.

Jess se réveilla et s'assit. Il secoua la tête si violemment que ses cheveux lui recouvrirent le visage. Il tressaillit en voyant le sang sur sa chemise et

joignit les mains pour imiter naïvement la surprise et la contrition.

« Dimanche de Pâques et voilà que tu pries », dit Jimmy the Hat avec un cheveu sur la langue ; son rire silencieux agitait ses épaules. Jimmy the Hat avait la quarantaine passée. Jess était un musicien semi-professionnel. Farissey était le pharmacien de Butetown, il était aussi propriétaire du magasin. Les deux autres hommes, un peu plus jeunes, avaient tous deux trente-huit ans, ils étaient nés de part et d'autre du décan qui sépare les Scorpions des Sagittaires.

« Reste sur cette bâche », murmura Jimmy the Hat en ouvrant grand la bouche comme s'il s'adressait à des sourds. Il parlait à voix basse et illustrait ses paroles en agitant frénétiquement les mains. Farissey regarda la bâche sur laquelle il avait dormi à côté de Jess. Une bâche de maçon, transparente.

« C'est JD qui nous a amenés ? »

Jimmy the Hat haussa les épaules tandis que Farissey allumait une cigarette. Jess prit un peu de poudre dans un boîtier en imitation or avec un tigre du Bengale sur le couvercle et un miroir à l'intérieur. C'était un objet auquel Jess tenait particulièrement, parmi tous ceux qui formaient sa collection kitsch à usage des junkies. Il proposa de la poudre à tout le monde. Farissey et Jimmy the Hat refusèrent d'un geste.

« On aurait dû retourner chez moi. J'ai toutes sortes de produits détachants à la pharmacie. »

Un rayon de lumière matinale pénétra dans la pièce au moment où Farissey prononça ces paroles. Les filles sur les couvertures des magazines semblaient prendre vie. Il avait l'impression d'être au milieu d'une cage pleine d'oiseaux exotiques. Son regard s'arrêta sur une de ces publications, intitulée *Janus*. Sur la couverture, deux blondes, de profil, regardaient dans des directions opposées. La photo s'arrêtait à hauteur des épaules. Le passé et l'avenir ? se demanda-t-il. Le désir qui regarde dans les deux directions à la fois.

« J'y ai pensé à la pharmacie, murmura Jimmy the Hat en se tapotant le bout du nez avec son index, mais c'est trop près de l'endroit où ça s'est passé. Beaucoup trop près.

— C'est JD qui nous a ramenés ici ? demanda Jess d'une voix nasale, métallique.

— Moins t'en sauras et mieux ce sera », répondit Jimmy the Hat.

Il partit en courant dans le magasin et s'accroupit derrière la caisse. Une minute plus tard, sa main apparaissait sur le comptoir comme la serre d'un rapace. Puis elle se déplaça à la manière d'un crabe pour trouver le téléphone.

Il était huit heures moins le quart quand JD se gara dans l'allée derrière Sven Books. On pouvait lire en grandes lettres blanches sur les côtés de la camionnette bleue JAMES DWYER BUILDERS. Jimmy the Hat ouvrit les portières arrière. Il gelait ce matin-là, et le soleil brillait dans le ciel brumeux comme une surprise incongrue. JD les dominait tous en silence, ses larges épaules semblaient prendre toute la largeur de la camionnette.

« Alors comme ça, vous deux, vous partagez tout ? » dit JD, s'adressant à Farissey et Jess. Il avait croisé les bras sur sa puissante poitrine. Il paraissait à la fois sévère et étonné. « Les femmes, la drogue et maintenant le sang d'une victime. »

Il portait une veste en mouton retourné. Son gros estomac était presque une nécessité, un symbole de pouvoir. Il jeta un regard circulaire à la pièce, comme s'il essayait d'en retenir tous les détails. Son large visage, qui avait été autrefois d'une beauté saisissante, se distinguait désormais par ses sourcils broussailleux, encore noir de geai, sous ses cheveux argentés. Avec ses joues rougies par le froid et son exubérance mélancolique, il ressemblait à un survivant de la toundra, imbibé de vodka. Big JD. À cinquante-sept ans, c'était encore vers lui qu'ils se tournaient tous dans leurs heures les plus sombres. Même ses ennemis.

Jimmy the Hat enroula précautionneusement la bâche. Puis il la déroula à nouveau sur le sol de la camionnette. Jess et Farissey montèrent à l'arrière. Lentement, avec des gestes mécaniques. Ils restèrent silencieux, immobiles, comme des masques ou des momies, tandis que la camionnette démarrait. Jimmy the Hat rentra dans le magasin, telle une chimère dans la lumière du soleil qui se faisait plus violente.

« Je t'expliquerai plus tard », dit JD à Dolores à la porte du Windsor Esplanade. Elle portait une robe de chambre bleu marine qui jurait avec sa coupe afro et sa peau brune.

« Ce n'est pas la peine, répondit-elle d'une voix rauque comme elle venait de se réveiller. On sent les mauvaises lunes dans le ciel en ce moment. »

Dolores accueillit Farissey comme à un enterrement, par un « Jack » sec et bref. Elle n'avait rien à dire à Jess, et se contenta de lui adresser un long regard dur qui exprimait sa révolte et sa lassitude. Elle avait une cinquantaine d'années, et dans sa jeunesse, avait fait figure de beauté locale. Voyante à temps partiel, Dolores avait épousé JD quelques années auparavant. C'était un second mariage, pour l'un comme pour l'autre. Elle regardait, de ses yeux incapables du moindre étonnement, les deux hommes qui vidaient les sacs noirs dans la machine à laver. Farissey et Jess montèrent les escaliers pieds nus, l'un après l'autre, et prirent des douches à tour de rôle. JD lava et désinfecta les sacs en plastique. À neuf heures, ils étaient tous à boire des gin-tonics tandis que le séchoir ronronnait en arrière-fond. Ils avaient tous grandi dans les docks, avant les réhabilitations des années soixante. Ils se mirent d'accord sur une série de récits qui s'enchevêtraient avant de se promettre de ne plus jamais évoquer les événements de la veille. Dolores allégea l'atmosphère en déclarant à Farissey et Jess qu'ils étaient tous deux nés sous le treizième signe du zodiaque, Ophincus, le dresseur de serpents. Ceux qui sont nés sous le signe d'Ophincus sont des âmes mystiques et dangereuses, ils appartiennent aux dix derniers jours de novembre. Jess écoutait, fasciné. Peut-être essayait-il de tout retenir, tout assimiler.

Farissey regarda Jess avec lassitude, but une gorgée avec lassitude. Toute cette astrologie, le tarot, les cristaux, autant de façons de se trouver une spiritualité de rechange. Il regarda Rat Island par la fenêtre, huit rues de Butetown qui se composaient de maisons victoriennes alignées et identiques et qui marquaient la frontière ouest avec Grangetown et la rivière Taff. Tandis que Dolores parlait de Pluton, sombre planète de la transformation qui s'approchait dangereusement de la lune de JD, Farissey se demanda à nouveau ce que pouvait signifier cette pièce pour JD. Il regarda dans la vitrine les médailles que JD avait rapportées de la guerre de Corée. Puis il observa une photo de la première femme de JD et de sa fille. C'était entre ces quatre murs que JD avait vu mourir sa femme. Entre ces quatre murs, qu'il avait pleuré la mort de sa fille.

« Tu sais ce que signifie l'avenir, Jack ? » Du bout des doigts, Dolores remonta ses joues sur ses pommettes comme pour mieux souligner un regard, désormais honnête et droit. « Ça veut dire que rien de ce que tu feras ne pourra être changé.

— On peut tout dire à partir de ça. Tu connais mon avenir ? »

Elle se redressa, rassembla ses énergies.

« C'est très trouble. Des tourbillons de colère, qui tournent furieusement, le passé et le futur s'y mélangent, rien n'y suit sa voie. Je te sens appelé par une épreuve, une question d'honneur. Mais je n'arrive pas à voir d'où ça vient.

— Allez ça suffit, maintenant », dit JD.

Il coupa le bout d'un cigare avec ses dents.

À dix heures, JD décida qu'il serait interdit de boire pendant les deux heures à venir, et Dolores prépara des toasts. Ils allaient se consacrer désormais aux activités habituelles du dimanche. À midi et demi, Jess se rendit au Music Factory, JD et Dolores buvaient des verres à l'Avondale. Farissey les rejoignit dix minutes plus tard. Il s'était changé et avait enfilé un autre de ses costumes noirs. Il portait une chemise beige sans col. Il parla de sport avec JD. Dolores alla se mêler à un groupe d'amies à l'autre bout du bar. JD lui faisait apporter des verres, comme toujours. La nouvelle de la mort de Christina s'était déjà répandue. Les trois femmes décrivaient le choc qu'elles avaient ressenti, leur stupéfaction et leur révolte, sans affectation, mais en contraste avec l'excitation qui régnait dans ce bar.

Tout le monde avait quelque chose à dire : une théorie, une prédiction, un souvenir. C'était comme un carnaval. C'est ça, la mort, songea Farissey. Un événement en perspective. C'est festif et rien ne peut le cacher ni le ton respectueux et les paroles des veuves, prononcées à voix basses, ni les cols empesés, ni les messes catholiques. Nous leur souhaitons bon voyage avec des poèmes et des chants. Beaucoup plus vivant que cet autre événement : l'étrange solitude de la naissance, en retrait des autres, l'absence de toute chose intéressante à dire sur cette créature qui se fraye un chemin à travers la chair pour arriver dans le temps. Mais la mort... eh bien nous sommes tous dans le même bateau et nous dérivons tous vers le même port.

Au cours du déjeuner, ils entendirent que c'était deux Noirs et une prostituée blanche, au teint très pâle, aux cheveux bruns, qui avaient tué Christina Villers. Les deux hommes avaient tiré la prostituée par les cheveux jusqu'en haut des escaliers de l'appartement d'Angelina Street. Christina avait reçu cinquante coups de couteau, sa tête n'était plus retenue à son corps que par des lambeaux de peau. On avait obligé la prostituée blanche à poignarder entre les côtes ce corps agonisant. Les deux hommes et la prostituée brune au teint pâle avaient formé une sorte de triangle autour de Christina. C'était les frères Baja. Et quand on y pensait, c'était bien vrai

que Christina les avait fait chier, en témoignant contre eux devant le tribunal, parce qu'ils avaient mitraillé la vitrine d'un restaurant indien. On disait aussi que Christina leur devait de l'argent pour de la coke, qu'elle n'avait pas payé. Et puis cette histoire de deal, à Londres, où elle aurait empoché le fric.

Tout le monde, dans ce bar, s'entendait pour dire que les frères Baja seraient accusés, mais qu'ils en sortiraient indemnes. Quand on lui demanda son opinion, Farrissey se contenta de répondre : « C'est vrai qu'ils sont dangereux, ces deux frères, mais sur ce coup-là, ça m'étonnerait que ce soit eux. » Plutôt difficile de contourner la question, et de ne pas accuser les Baja non plus. Il remarqua les différences subtiles qui s'insinuaient entre les divers récits circulant autour du bar et la version que JD se préparait à donner à l'inspecteur Loudon Hargest, ce soir-là.

JD mordilla le bout de son cigare avant de l'allumer. Farrissey s'approcha du bar et commanda la tournée. Il se prit un double whisky avec du ginger ale. De retour à la table, il ressentit une étrange douleur qui remontait de ses omoplates jusque dans la nuque. Il jeta un regard circulaire sur l'Avondale, le plafond blanc, l'aquarium. Certains souvenirs lui revinrent en mémoire. Ici, la nuit dernière, au milieu de cette foule compacte, appuyé contre le mur, bourré de speed, avalant des doubles whiskies d'un coup et abandonnant ses regards à l'épuisement et à la sueur qui ruisselait sur son corps et son visage.

Farrissey finit son verre, et retourna chez lui dans Bute Street. Son appartement se trouvait au-dessus de la pharmacie de Butetown : il possédait tout l'immeuble. Son salon servait aussi de stock. Des caisses de marchandises étaient empilées le long des murs. La vitrine était ornée de vitraux sur sa partie supérieure. On y voyait une scène pastorale, presque maoïste. De grandes photos de boxeurs étaient accrochées aux murs. Une table trônait au milieu de la pièce, noueuse et pleine de trous. Elle avait appartenu au père de Farrissey et avait été taillée dans un seul bloc de bois par un menuisier. Il n'y avait pas de bibelots dans l'appartement, pas de plantes ni de tableaux. On aurait à peine pu deviner qu'il était habité, et en tout cas pas par deux cols blancs.

Il prit encore une douche, s'habilla, désinfecta et pansa ses doigts couverts de cloques. Il se servit une vodka, et jeta un coup d'œil sur son agenda. Le train de Victoria, en provenance de Londres, devait arriver à Cardiff à sept heures cinquante. Ça lui donnait le temps de réfléchir, de se

cacher derrière un masque. *Victoria*. Penser à elle pour ne pas penser à Christina Villers. Mais quand il essayait, rien ne lui venait à l'esprit. Il n'avait aucune image d'elle, juste quelques définitions. Ils étaient mariés depuis quatre ans, c'était une nièce blanche de Dolores. Elle avait un quart de sang noir, mais elle avait plutôt l'air d'une Italienne. Trente et un ans, et de l'avis de tous, une rare beauté. Elle était maintenant avocate et avait commencé à travailler pour Madieson & Madieson, un bureau qui (à sa grande consternation) était parmi les plus populaires à Butetown. Victoria avait quelques vagues préférences : les cigarettes mentholées, les pâtes, le poisson, la soul, et les infidélités passagères. Et elle était enceinte, mais il était impossible de dire si l'enfant était de Farissey ou de Jess.

Malgré tous ses efforts, il n'arrivait pas à recréer une image d'elle. Son esprit était tout entier occupé par Jess, dans ses habits bariolés, un arlequin, un arnaqueur, un corrupteur. Puis il ferma les yeux pour échapper à ce martèlement à l'intérieur de son crâne. Il vit un triangle qui se dédoublait. Avec Jess, il en formait la base, Victoria et Christina Villers en étaient la pointe.

Il ouvrit les yeux, il se sentait angoissé dans son salon, à cause des particules de poussière dans la lumière et des colonnes de fumée de cigarette. L'usure était partout autour de lui. Il entendit l'appel de l'estuaire. Il glissa un quart de vodka dans la poche de sa veste de costume et prit la direction des docks, espérant que la marche le libérerait de ce mal de tête, il n'en avait jamais connu de plus étrange.

À sept heures, il marqua une pause sur les docks Queen Alexandra. Il se pencha par-dessus la rambarde, alluma une cigarette et essaya de se retrouver. Il regarda l'eau. Une lumière dorée se reflétait sur sa surface lisse et cruelle.

Vendredi soir, il avait été entouré de trois silhouettes, au même endroit. Carl Baja inspectait son territoire avec son habituel regard intelligent, dénué de tout remords. Son frère, Tony, était à ses côtés, il essayait de se donner des airs décontractés dans son costume vulgaire, mais en lui, tout était violence et nervosité. Carl était le roi de la pègre noire de Butetown et s'imaginait à tort que JD était son équivalent blanc. Carl Baja considérait JD avec un mélange de peur et de respect, presque comme une image blanchie du patriarche d'âge mûr qu'il allait un jour devenir. « Où est cette putain de Christina ? » avait demandé Baja. JD avait lancé un regard vide sur l'eau des docks en contrebas.

« Tu dois le savoir mieux que moi, lui avait répondu JD. Moi, je ne m'approche pas de ces filles. »

Carl lança un regard méprisant à son frère.

« Moi non plus » dit Carl Baja. Puis il se tourna à nouveau vers JD.
« C'est bon, je te crois. Et je crois aussi que tu viendras me voir si t'entends parler d'elle. »

Farisey et JD reprirent le chemin du centre-ville.

À chaque pas, Farisey avait senti le regard glacial, las et menaçant de Carl Baja sur sa nuque. Il avait le sentiment que ce regard le suivait toujours, maintenant qu'il traversait Angelina Street, déserte, pour se rendre à la gare.

Le train de Victoria avait vingt minutes de retard. Farissey fumait une Park Drive après l'autre, en attendant sur le quai ; il repensait aux premières heures de l'aube, quand il s'était réveillé sur ce drap de plastique avec du sang sur ses vêtements et du sang sur ses souvenirs...

L'annonce de l'arrivée du train le ramena au présent comme une gifle. Il se sentait pris de vertige, tout semblait se mouvoir au ralenti : une main qui sortait d'une fenêtre, une porte de wagon qui s'ouvrait, les bagages, tous ces gens... Tout était si lent qu'il aurait presque pu voir leurs mouvements se dérouler à l'envers. Les passagers marchaient en file comme pour un enterrement, sans un mot, sans se connaître, personne ne les attendait.

Elle était parmi les derniers à quitter le train. Une silhouette de plus, au fond. Il essaya de la voir avec les yeux d'un autre : détendue, faisant preuve d'une parfaite maîtrise d'elle-même, habillée à la mode, anonyme. Elle portait un manteau marron qui lui descendait jusqu'aux chevilles, un béret noir, une écharpe bleue sur laquelle tombaient ses boucles brunes. Elle se mouvait avec élégance, avec aisance. C'était comme si elle était portée par un rêve ou un idéal, et son corps suivait avec l'obéissance d'une servante.

Elle leva les yeux d'un air interrogateur, sourit et l'embrassa sur la joue. Il tripota son écharpe : « On dirait un coucher de soleil, fit-il.

— J'ai trouvé ça à Camden, répondit-elle... T'as une tête épouvantable. »

Un sourire sournois se dessina sur ses lèvres. Elle n'était pas encore au courant.

Ils prirent le chemin le plus tranquille, en passant devant le pub Glendower et le long du canal de Glamorganshire. Les rues de Butetown qu'éclairait le crépuscule étaient comme un refuge. Alors qu'ils arrivaient au pied des tours de Loudoun Square, elle lui parla des deux semaines qu'elle venait de passer à Londres. Elle se plaignit des interminables dîners entre avocats qu'elle avait dû subir. « Ils t'acceptent, mais à condition de pouvoir confisquer ta personnalité. »

Ils arrivèrent au bout de Bute Street, avec ses bars, ses pubs et ses restaurants, et il entrèrent dans Val's Bistro.

C'était un bar étroit dans lequel se succédaient en s'ignorant mutuellement le Butetown du jour et celui de la nuit. L'endroit était un miracle d'énergie, en grande partie grâce à la patronne, à sa frêle silhouette de Yéménite (la soixantaine bien tassée) et à ses yeux, qui brillaient d'une profonde humanité derrière des lunettes en écaille aux angles saillants. Val ouvrait à sept heures, pour le petit déjeuner, deux heures après avoir mis dehors, à elle toute seule, les derniers ivrognes, les drogués et les joueurs, fussent-ils des brutes de cent vingt kilos, les Turcs qui l'imploraient de les laisser jouer une dernière partie de cartes, un maquereau agressif et sa pute hystérique, ou les dealers des boîtes de nuit qui s'engueulaient à propos de la marge de bénéfice sur dix grammes de coke qu'on leur avait rapportée de Londres.

Normalement, il n'aurait pas emmené Victoria dans cet endroit. Elle avait un droit d'entrée à Butetown, mais même si elle ne le savait pas, ce n'était plus chez elle. Ce n'était pas tant que Londres avait laissé sa marque sur elle, mais plutôt qu'elle avait toujours porté Londres en elle. « Elle est peut-être belle, mais elle n'a pas l'esprit du reste de sa famille », jugeait-on dans le vieux Butetown. Ils avaient le sentiment qu'elle avait un pied dans chaque culture. « Faut choisir, s'élever ou rester parmi nous, c'est l'un ou l'autre. » Et les jeunes femmes ne l'aimaient pas non plus. « Elle se prend pour qui, cette espèce de coïncée ? » se disaient les filles dans les bars et les boîtes de nuit. Elles étaient jalouses de ses vêtements, deux fois plus chers que ce qui se porte à Butetown, et deux ans en avance sur la mode de Cardiff, toujours à la traîne. Elles lui en voulaient de partager sa vie entre Londres et Cardiff pour achever sa formation professionnelle. « Elle finira bien par avoir ce qu'elle mérite », se disaient les filles pour se consoler. « Attends de voir. »

Une serveuse apporta un gin-tonic pour Victoria et une pinte de Stella pour Farrissey. Il vida la moitié du verre en une gorgée.

« J'ai passé la nuit dernière chez JD et ta tante Dolores.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, méfiante. C'est à cinq minutes de chez toi. »

Farrissey tapota la table, comme si ses doigts étaient à la recherche d'un corps étranger.

« Il y avait tellement de monde dans les boîtes qu'on est rentré avec JD pour boire du whisky. Et puis Jess avait de l'afghan et je me suis écroulé sur le sofa...

— Jess, murmura-t-elle. Je croyais qu'on n'avait plus rien à voir avec lui.

— Ouais, mais... C'est que tout est tellement compliqué ici.

— Moi j'ai tenu parole. J'ai dit à Jess qu'entre toi et moi ce serait sérieux maintenant. Et que j'ai accepté cette espèce de ménage à trois pendant un moment, parce que je pensais que c'était toi qui le voulais.

— Moi, je n'ai rien dit, dans un sens ou dans un autre.

— Justement, répondit-elle, avec une légère note d'agressivité dans la voix. Tu étais tellement distant. Alors que Jess, lui, il m'écoutait, il me préparait des repas délicieux, il me gâtait. »

Et il te massait et il te parlait de Saturne et de tes planètes et il te disait que tu étais la reine de milliers d'après-midi. Je serai tout pour toi, disaient ses yeux, tout en compassion et en séduction. Farissey l'avait vu à l'œuvre tant de fois. Comment une âme pouvait-elle consacrer tant d'énergie, tant d'elle-même, à ces conquêtes, à ces méprisables petites colonisations ?

« C'est comme ça que Jess piège les femmes, répondit-il. Et quand elles ont cédé, il ne s'y intéresse plus. »

C'était là-dessus que Farissey avait tout misé. Il aurait pu facilement s'interposer entre elle et Jess. Mais il était resté en retrait et avait observé. Il se demandait encore parfois si une part de lui-même n'aspirait pas à la solitude.

Cocu. Ces deux syllabes lui traversèrent à nouveau l'esprit. Ce mot n'avait rien signifié pour lui quand Victoria et Jess avaient eu une espèce de liaison. Mais maintenant qu'elle était enceinte, il se sentait trahi, et sa façon d'être seul n'avait plus rien à voir avec la solitude. Victoria demanda un gin-tonic et partit aux toilettes. Il lui en commanda un double, et pour lui-même un mélange de Stella, d'orge et de Southern Comfort, dans un verre d'une pinte, un cocktail tellement absurde que Val mit plus de temps à en calculer le prix qu'il ne lui en fallut pour l'avaler.

Il buvait à grandes gorgées et fut assailli par une sensation des plus étranges comme il reconnaissait les premières notes de *Jealous Guy* de John Lennon. Il avait déjà entendu cette chanson la veille, au déjeuner. Il était avec Jess, au même endroit, et ils buvaient des verres, les notes de cette mélodie menaçante et triste s'étaient alors mêlées à leur vague

conversation. Farissey en avait des frissons qui remontaient des orteils jusque dans le reste du corps au lieu de descendre depuis sa nuque, le long de son dos. Il avait l'impression que le temps se déroulait à l'envers et que l'avenir explosait devant lui en une série de répétitions inutiles.

Victoria revint et lui demanda pourquoi on avait retiré les portes des cabines.

« Val ne veut pas de passes là-dedans. »

Il regarda par la fenêtre les mouettes qui se rassemblaient sur les toits, puis la queue devant la friterie, où les gens attendaient de commander leur poisson pané, leur poulet au curry, leurs hamburgers et leurs sandwiches turcs.

« C'est horrible, hein Jack ? Horrible ce qui s'est passé » entendit-il derrière lui. C'était la voix de Val.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Victoria.

— Tu n'as pas entendu ? Une jeune fille qui s'est fait poignarder et qui en est morte », expliqua Val à voix basse, d'un air mystérieux, comme les vieilles quand elles parlent des morts. « Ils disent qu'elle a pris cinquante coups de couteau. Ça s'est passé au-dessus des bookmakers sur Angelina Street. Elle faisait le tapin. Mais qui peut faire une chose pareille ? Même des animaux n'agiraient pas comme ça. Le plus drôle, c'est que je l'ai vue monter dans un taxi hier après-midi, et qu'elle portait un gros sac. Je me suis dit, tiens en voilà une qui doit avoir des ennuis. »

Victoria joignit les mains sous le menton. Elle suivait Val des yeux, Val qui prenait une commande à une table voisine.

« Tu connaissais cette prostituée, Jack ?

— Je l'ai vue dans le coin, une fois ou deux. J'ai dû lui adresser la parole quelques fois au North Star.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'en as pas parlé ?

— J'allais le faire, mais c'est tellement horrible. En plus, tout ce qu'on entend pour le moment, ce n'est que des ragots. La police n'a donné aucun détail. »

Ils gardèrent le silence pendant quelques instants, tandis que les conversations sur le meurtre circulaient du bar aux tables. De nombreux clients semblaient convaincus de la culpabilité des frères Baja, ne serait-ce qu'en raison des actes de violence qu'ils avaient commis par le passé. Des histoires de pieds de biche, d'yeux crevés, de disparitions qui se multipliaient et qu'on attribuait immédiatement à Carl et Tony Baja. Des

hypothèses baroques circulaient. On prétendait que trois couteaux avaient été disposés en triangle, ou en étoile, devant le cadavre mutilé de la jeune prostituée. On débattait de la signification numérologique du chiffre trois, ces superstitions étaient naturelles à cette communauté qui éprouvait une telle joie à l'irrationalité humaine, et aurait pu déclarer à l'unisson avec un éclat de rire : « On croirait en Dieu, si on ne savait pas qu'on est damné dès le départ. »

Puis on se mit à dire que les Yardies allaient reprendre le contrôle du port. Un marin famélique affirmait que le meurtre de Christina était un exemple, pour montrer aux Yardies qu'on pouvait faire confiance à l'Inited Idren de Butetown. « C'est comme s'ils disaient : regardez, si on peut tuer une jeune fille, on peut tuer n'importe qui. Alors, vous pouvez nous faire confiance pour gérer ce territoire, comme vous autres, Yardies, vous contrôlez le sud de Londres. En plus, cette nouvelle recrue du Inited Idren, il vient de Brixton. »

Victoria paraissait perplexe.

« Inited Idren ? La fraternité rasta ?

— Oui, c'était ça, jusqu'à ce que les frères Baja mettent le grappin dessus. Maintenant, c'est juste une façade.

— C'est à ce point-là ?

— Pas vraiment, en fait. »

Farissey avait envie de dire aux clients de Val que le Butetown qu'ils se partageaient n'était rien de plus qu'un refuge de petits escrocs, avec leurs arnaques à deux sous, et leurs rackets de bas étage.

Mais il ne dit rien. Il suivit les conseils de Victoria, vida son verre et rentra à l'appartement où, entre la radio et la télévision, ils essayèrent de récolter le maximum d'informations sur le meurtre. Ils apprirent que la montre de Christina s'était arrêtée à une heure quarante-cinq.

« C'est à ce moment que son âme l'a quittée, dit Farissey.

— C'est à ce moment que son corps a cédé », répondit Victoria, sans concession.

Elle ouvrit un dossier contenant des notes, les informations ne l'intéressaient plus. Farissey regardait dans le vide. Il avait mal aux bras et aux jambes, mal au foie. Il se laissa aller à une rêverie agitée. Il songea au sacrifice que fait toute prostituée. Christina avait donné son corps et son sang. Il fit le vide dans son esprit, le laissa flotter dans le silence. Il avait besoin de boire un verre, de sortir, de sentir la nuit claire et purificatrice.

Il observa Victoria qui se préparait pour se mettre au lit. Elle avait posé ses lotions sur la commode, son argent dans sa veste. Elle s'était lavé les dents avec une brosse électrique, avait posé un verre de jus de pamplemousse et d'eau gazeuse sur la table de nuit.

Quand la lumière de la chambre à coucher s'éteignit, il descendit subrepticement et ouvrit la porte de la pharmacie. Il prit vingt milligrammes de valium. De retour dans l'appartement, il but quelques gorgées de vodka à la bouteille. Il se demanda s'il appellerait quelqu'un pour le remplacer le lendemain matin, mais il savait qu'il fallait que tout reste comme d'habitude.

Il se glissa dans la chambre. Elle dormait profondément. Il s'assit sur le lit et caressa ses cheveux noirs, dessina des motifs sur l'oreiller avec ses mèches, et sentit une grande tristesse l'envahir. Ses jours à Londres touchaient à leur fin. Bientôt, elle vivrait avec lui, dans son appartement, et partagerait la plupart de sa vie. Pourtant son être profond restait hors de portée. Il pensa à son père et sa mère, comment deux personnes pouvaient-elles passer toutes leurs vies d'adultes ensemble, sans se connaître, des inconnus qui n'avaient en commun que le petit être auquel ils avaient donné vie. Il entendit les paroles de Victoria comme en un écho : *je ne peux absolument pas savoir s'il est de toi ou de Jess*. Elle se disait que Jess allait partir en courant. Mais lui savait que pour Jess, ce ne serait qu'une arme de plus, un outil pour se jouer d'elle, la manipuler. Ils avaient décidé de ne pas l'annoncer avant plusieurs mois, et de dire qu'elle était tombée enceinte un mois plus tard.

Dans ses espaces de tranquillité, elle rêvait d'un enfant.

Les paroles du médecin après son avortement : il est possible que vous ne puissiez jamais plus... Elle avait voulu se punir et dans son esprit avait gommé ces mots : « Il est possible que ». Elle s'était convaincue qu'elle était stérile, et il l'avait cru, lui aussi, tout comme Jess.

Il se rappela la première fois où il l'avait vue. Il avait quinze ans et il aidait son père au bar. C'était une enfant mélancolique et rêveuse, qui buvait des jus de fruits en silence, pendant que sa mère se soûlait systématiquement et se droguait, pour oublier qu'elle avait épousé un charpentier aux ancêtres norvégiens.

Farissey était parti dans le nord pour suivre des études de pharmacie, pendant qu'elle était brinquebalée entre ses parents, occupés à divorcer. Elle

avait dû enrôler la directrice de l'école pour prendre sa défense et lui permettre de poursuivre ses études jusqu'au bac.

À son retour à Cardiff, il l'avait trouvée en pleine dépression, elle avait renoncé à ses études de droit après une série de liaisons sans passion, et pourtant nocives. Dolores lui avait expliqué que sa famille ne voulait pas subir la honte d'avoir à s'adresser à un médecin. Il lui avait donc donné des antidépresseurs, mais surtout, il lui avait donné du temps. Tous les soirs, elle parlait et il l'écoutait tout en se pliant à son rituel dans les bars de Butetown. Il se demandait parfois pourquoi elle s'accrochait à lui. « Tu ne me demandes rien, avait-elle dit. Il pourrait y avoir quelqu'un d'autre assis à côté de toi dans un an et ça ne ferait pas la moindre différence. » Grâce à ce confort, ce sentiment de sécurité, ils devinrent amants, indifférents dans des bras différents.

Sa santé s'améliora au cours de ces soirées apaisantes. Farissey comprit, petit à petit, que Victoria avait hérité de sa famille la connaissance et la compréhension de la rue, mais qu'elle s'était cristallisée en une forme plus abstraite, plus exigeante. Il encouragea cette intelligence encore vierge et la poussa à finir ses études de droit. Ce fut à cette époque qu'ils se marièrent, dans une église catholique où se pressait une foule d'invités. Une fois mariés, ils avaient gardé leurs distances, sans jamais s'investir, sans se plaindre. Il consacra son temps à la solitude facile et sans danger des bars, de l'insomnie, des promenades nocturnes. Elle ne lui posait jamais de questions sur la façon dont il menait sa vie, et il ne lui demandait pas ce qu'elle faisait à Londres.

Pendant ses vacances elle s'installait dans son appartement, elle passa son diplôme et obtint des mentions en troisième cycle. Mais juste à ce moment-là, elle succomba à nouveau à la dépression. Elle parlait d'odeurs monstrueuses, de nourritures avariées, d'intestins malades : c'était dans la chambre, la putréfaction flottait dans l'atmosphère, quelque chose en elle qui pourrissait, une tumeur, vivante, mouvante qui colonisait son corps. Elle ouvrait la fenêtre, essayait de respirer l'air de la nuit et comprenait que la source de cette odeur était comme coincée dans ses narines. Même si elle était parvenue à trouver cette nourriture pourrissante, la bactérie, elle, serait restée, elle s'était enracinée en elle l'avait conquise tout entière.

Une nuit, elle avoua. Cette bactérie, c'était son enfant. L'enfant d'un camarade d'études à Londres. Elle avait avorté à Londres pour éviter toute complication, toute négociation. Et maintenant, plusieurs années après, elle

se retrouvait à nouveau enceinte. D'environ sept semaines, lui avait-on dit. Mais il ne fallait en parler à personne. C'était leur secret, il le fallait.

Il ferma la porte de la chambre à coucher sans faire de bruit et retourna dans le salon. La fenêtre l'appelait, une lueur jaune, inhabituelle, qui passait à travers le vitrail. Des énergies étranges se rassemblaient en lui. Il était agité, il allait attendre encore des heures avant de sentir la tiède torpeur du valium. Il prit ses clefs et ses cigarettes, vérifia une fois de plus qu'il n'y avait pas de traces de sang sur son manteau. Rassuré, il traversa la rue jusqu'à la cabine téléphonique pour appeler JD.

« Je vais à La Strella. On devrait peut-être se retrouver pour parler un peu.

— Je ne pense pas, dit JD. Moi, je me fais discret en attendant que ça passe. »

À sa voix, on le sentait fatigué, renfrogné et anxieux.

« Ça paraît raisonnable. Tu en as parlé ?

— Oui, et la police m'a cru. Je pense même que ça leur a plu. Attends-toi à avoir de la visite.

— Merci JD. Excuse-moi de t'avoir mis dans cette situation. »

Après un long silence, JD prit à nouveau la parole : « Je vais demander à Dolores si elle veut venir me voir. *Elle a besoin de parler.* »

La Strella était dans un sous-sol sur Charles Street, dans le centre-ville. Il n'y avait personne en dehors de la voluptueuse patronne, qui allongeait ses jambes pansées avec une sensualité lasse, derrière le bar. On avait mis le couvert sur les six tables en formica, pour obéir aux lois de ce jeu cynique et ennuyeux qu'on pratiquait avec la police qui aimait, comme tout le monde, boire après l'heure de fermeture légale.

« T'es avec qui maintenant ? Elle est de la famille de Dolores, non ? Elle est belle.

— Oui, elle doit être belle, fit Farissey d'un air absent.

— Je dis pas ça pour t'emmerder, Jack, te trompe pas. Mais elle fait ses études à Londres et elle revient vivre dans les docks ? Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Elle veut apprendre. »

Il rejeta d'un revers de la main une de ses boucles grisonnantes tombées sur le col de son manteau, comme si ç'eût été un insecte, une puce. « Mais apprendre quoi ? Alors ça, je sais pas. »

Farisey dessina un cercle sur le comptoir avec son verre, un rituel qu'il accomplissait au moins une quarantaine de fois par jour. Il ne buvait pas pour oublier ni par goût de la fête. Il ne buvait pas pour échapper à ses sentiments, mais pour les rattraper. Il ne buvait en tout cas pas pour échapper à lui-même. Il buvait tout simplement pour être lui-même, pour se sentir bien dans son corps, pour faire taire cette clameur qui résonnait entre les parois de son crâne, pour passer ses journées entre le néant et le calme. Il se disait parfois qu'il buvait parce que son père avait bu avant lui. Mais la pensée que son père s'était enfoncé dans sa cirrhose comme au fond d'un trou, un quart de siècle auparavant, ne suffisait pas à lui faire peur. Comme on le remarquait souvent, Farisey avait le corps noueux et la beauté métallique d'un survivant.

Dolores arriva à midi moins le quart et parla pendant un moment à la patronne de leurs amis morts ou mourants. Comme le bar s'emplissait, Dolores et Farisey se réfugièrent à côté d'une fenêtre, ils s'assirent devant une bouteille de mauvais vin rouge, et deux gin-tonics.

« Je ne veux pas qu'elle soit mêlée à ça. Au bout du compte, elle est de la famille, et je ne veux même pas que sa mère en entende parler. Et en plus, avec Victoria... on sait.

— Je sais », dit Farisey en tirant une longue bouffée de sa Park Drive.
« Elle entend tout ce que les autres entendent. »

Sa voix résonnait puissamment dans sa tête. Elle sortait des poumons, non pas d'un fumeur, mais d'un drogué, comme du fond d'un puits d'eau stagnante.

« Mais elle risque quand même d'y être mêlée.

— Comment ?

— Si les Baja sont inculpés, qui va les défendre ? »

Dolores retira le glaçon qui flottait à la surface de son gin-tonic.

« Madieson & Madieson, forcément, concéda-t-elle.

— Personne d'autre n'osera approcher les Baja... Pourquoi elle ne s'est pas contentée d'être vendeuse ou secrétaire ? Ça nous aurait suffi. Ma sœur et moi, on voulait une petite copine, pour rigoler, quoi... et voilà qu'on se retrouve avec cette fille et ses grandes idées. »

Les yeux de Dolores s'animaient d'une flamme, et pourtant ils étaient comme vidés, épuisés, comme si elle avait regardé trop longtemps un monde pourri, caché, souterrain. Farisey interrogea ce beau visage las et

empreint de sagesse, que la vulnérabilité rendait plus noble encore, et il songea qu'il connaissait bien mal l'âme, sous ces traits animés. Il se demanda si c'était là l'image qu'il aimait, derrière les faux-fuyants de sa nièce.

Farissey raccompagna Dolores à la maison, puis rentra chez lui, même s'il refusait l'idée que ce fût « chez lui ». Il regarda le ciel bas comme un écran, comme un espace vide sur lequel sa mémoire pouvait dessiner des motifs secrets. La nuit ne recelait plus aucune terreur. Il arriva sur Bute Street, sentit le silence incomparable d'une grande artère déserte. Comme il tournait dans Angelina Street, deux policiers dans une voiture en stationnement le regardèrent passer d'un œil soupçonneux. Il n'était plus un pharmacien, un simple citoyen, mais un mâle solitaire aux aguets dans la nuit. Ses souvenirs étaient parsemés de cratères. Son âme était parsemée de cratères.

Il continua jusqu'au feu rouge. Dans l'appartement au-dessus des bookmakers, il vit les lumières aveuglantes, les signes de la présence de la police. La police scientifique, sûrement. La pièce était pleine de secrets, de mystères, des traces invisibles comme celles gravées sur la rétine de Christina, sur son poulx, une heure quarante-cinq, l'heure que sa montre indiquerait pour toujours. Était-ce le choc subi par son corps ou l'envol de son âme qui avait ainsi stoppé ces aiguilles ? Quelle était l'aiguille qui faisait avancer le temps, qui tournait autour du rêve ?

La voiture de police fit un appel de phares dans sa direction. Il retourna dans Bute Street, remonta les rues de son enfance. Il voulait sentir cette voix en lui, cette voix qu'il avait cru être une prière, touchée par la grâce. Il était submergé par des forces qui n'étaient ni sombres ni lumineuses. Il pensa, avec la voix imaginaire de la ville, à ses désirs, justes et ancestraux.

Dis-le, dis-le maintenant, ordonnait la ville. Dis-le et erre à travers des étendues sans fin de ruelles étroites et puantes, dans les docks, use de ta mémoire comme d'un fil d'argent pour recoudre les morceaux de cette nuit récente et des plus étranges. Dis ce nom, comme l'aurait fait ta mère de sa voix éraillée, sa voix de cimetière. Dis-le, comme tu aurais dû le dire quand tu étais retenu à la rampe par des cordes et que les cigarettes brûlaient ta peau d'enfant comme des mouches incandescentes. Dis-le, noir gangster, fantôme urbain, chasseur blanc, idiot. Dis-le toi-même, moi-même, qui que tu sois.

Dis-le et dis-le maintenant.

Une ville te demande ton nom.

OceanofPDF.com

Farissey se réveilla à huit heures moins le quart et prit soin de ne pas déranger Victoria. Trois jours s'étaient écoulés depuis le meurtre. Il alluma une Park Drive et se servit une double vodka qu'il but dans son bain. Il prit une douche, se rasa, se servit une autre double vodka qu'il mélangea avec du tonic pour l'avaler plus facilement. Il but en s'habillant. Il acheva de se raser, brossa son costume noir et mit une cravate. Il se rafraîchit l'haleine avec deux sprays différents, et prit vingt milligrammes d'éphédrine pour compenser l'effet des vingt milligrammes de Valium qu'il avait ingurgités la veille au soir. Puis il prépara quatre doses de vodka mélangée à du tonic dans une bouteille en plastique qu'il cacha derrière la chasse d'eau des toilettes à l'étage. Il descendit l'étroit escalier et ouvrit la pharmacie. Il mit un flacon de spray pour l'haleine dans un tiroir, prépara deux tasses de café et attendit l'arrivée de son assistante. En tant que propriétaire de la pharmacie de Butetown, il avait accompli ces gestes pendant plus de dix ans. Et personne n'avait remarqué chez lui une quelconque déchéance. C'était impossible. Il savait que son corps le lâcherait bien avant son esprit.

Il se consacra à ses comptes et répondit à des clients qui lui demandaient si tel médicament était compatible avec tel autre. Il se rendit dans le magasin pour examiner quelques blessures superficielles, et des irritations de la peau dues à certaines lotions ou pommades. Une femme entra, qui avait une conjonctivite, puis un adolescent qui perdait ses ongles.

Il y avait du monde à la pharmacie ce matin-là. Des vieillards, hommes et femmes dans leurs gros manteaux, qui parlaient du meurtre. Peu importe la vie qu'elle menait, ce n'était qu'une jeune fille, pas plus et – qui sait ? – si elle avait eu les parents qu'il fallait ou le je ne sais quoi qu'il fallait, elle aurait peut-être un enfant à l'heure qu'il était, et puis qui était capable de faire une chose pareille ? Même des loups ne feraient pas ça à leurs semblables. Et ils continuaient comme ça, sans arrêt, de leurs voix stridentes, criardes, comme des pies.

Farisey s'apprêtait à leur dire d'aller bavarder ailleurs lorsqu'un gros homme entra en proie à une grave crise d'angoisse. Farisey lui prit le pouls et la tension. Il lui administra quinze milligrammes de diazépam en intraveineuse et appela un médecin remplaçant. Le Valium n'allégea que très légèrement son angoisse. Le médecin fit en sorte que le patient soit reçu dans un hôpital psychiatrique. Farisey observait tout cela avec un profond agacement. Il suggéra au médecin que cette crise d'angoisse était peut-être due à un dysfonctionnement coronarien. À onze heures, il sentit sa concentration se relâcher. Il monta à l'étage et but la vodka qu'il s'était préparée dans les toilettes. Il se rafraîchit l'haleine avec le spray. Il lui avait fallu moins de trois minutes pour accomplir tous ces gestes.

Au cours de l'après-midi, sa préparatrice lui fit passer une ordonnance pour du Lorazepam. Le mélange Lorazepam-Ativan était un envahisseur, expliqua-t-il à son assistante. Il n'y avait rien de pire comme accoutumance. Le corps gardait la mémoire génétique de l'héroïne et de l'alcool, obtenus à partir du pavot, des céréales ou de la vigne. Ce souvenir rendait la sensation de manque pénible, mais familière, moins intense et en accord avec les rythmes de la nature. Il prépara néanmoins l'ordonnance, et conseilla au client de demander à son médecin traitant s'il n'y avait pas d'autre traitement.

Un peu plus tard dans l'après-midi son humeur s'assombrit. La grisaille de la journée avait fini par le gagner. Il se mit à faire l'inventaire, mécaniquement, sans y réfléchir. À la fin de la journée, il avait regagné son enthousiasme et se sentait soulagé.

Il se posta devant la fenêtre de son appartement. Il sentit qu'il allait se mettre à trembler d'un moment à l'autre. Des doigts de gel qui couraient sur son cerveau, son cou et ses bras. Il n'avait plus de tonic et il lui fallait ces bulles pour que l'alcool lui monte plus rapidement à la tête. Il prit trois doigts de vodka suivis d'une bière. Il alla devant la fenêtre de la cuisine et attendit que tout son être retrouve son calme. Le souvenir du sang, du chaos et des cris essaya de s'imposer à nouveau à lui. Il se rendit dans la grande pièce et alluma une cigarette. Une voiture de police s'arrêta devant l'entrée de la pharmacie. Farisey était déjà en bas quand il entendit trois coups puissants frappés à la porte.

Il ouvrit et se retrouva face à deux policiers en civil. Il reconnut l'un d'eux, l'inspecteur Loudon Hargest, un géant d'environ cinquante-cinq ans qui donnait toujours l'impression de mal contenir une terrible fureur. La

peau épaisse de son visage était parsemée de cratères, ses yeux étaient animés d'un regard intelligent. Hargest menait sa croisade contre Carl Baja depuis plus de dix ans, et se considérait comme un rationaliste qui ne prenait rien à cœur. Mais tout Butetown savait que Hargest faisait de chaque chose une affaire personnelle. Comme une sèche, il changeait de couleur en fonction de ses émotions.

Hargest voulait des informations sur les clients de la pharmacie : les paranoïaques, les schizophrènes. Comme Farissey se réfugiait derrière le secret médical, le visage rouge de Hargest devint écarlate, le bleu clair de son col de chemise devint bleu royal avec la transpiration. Le policier garda le silence quelques instants et grinça des dents.

Hargest demanda la permission d'inspecter l'appartement de Farissey. Il se rendit à la fenêtre du salon qui donnait sur la partie est de Bute Street. Il regarda dans les caisses en carton qui avaient contenu les produits présentés en vitrine. Hargest remarqua la table en bois.

« Pas très pratique, non ? » dit-il en mettant le doigt sur un des nombreux trous.

« Elle appartenait à mon père. »

Hargest voulait jeter un coup d'œil dans la cuisine. L'autre policier entra dans la chambre à coucher, il se mit à ouvrir les tiroirs et fit tinter les cintres dans la garde-robe. Hargest inspecta le four et ouvrit la machine à laver qui était vide. À travers la porte de la cuisine, ils observèrent l'appartement sur Angelina Street où avait eu lieu le meurtre. La boutique des bookmakers en dessous avait été fermée jusqu'à la fin de l'enquête de la police scientifique.

Farissey regarda la porte de l'appartement et essaya de voir ce que cette écolière avait vu. Un bulletin à la radio à l'heure du déjeuner avait annoncé qu'elle s'était réveillée avec des maux d'estomac et qu'elle avait vu un homme d'une trentaine d'années recroquevillé dans l'allée derrière la boutique. Il avait des cheveux filasse, avait-elle dit, et il était emmitouflé dans un duffel-coat noir. Farissey avait vu cette épave humaine, pliée en deux, essayant de sécher ses mains moites de sang. Était-il possible que Farissey lui-même l'ait vu ? Cet être abattu, en état de choc, effondré ? Ou n'était-ce qu'un vœu pieux ? Une image qui n'aurait servi qu'à son rachat ?

« Vous n'avez rien vu samedi dernier ? »

— Je n'étais pas là, j'ai passé la nuit chez des amis.

— Tiens donc, quel dommage. Avec une vue comme celle-ci, vous n'auriez rien raté. Ici, dans le noir, un verre à la main, à tout boire des

yeux. »

Hargest prit son nom et son adresse.

« Vous connaissez JD de toute manière, protesta Farissey.

— Je le connais ? Vraiment ? Et vous, vous le connaissez ? Dans ce putain de métier, je me demande parfois si les gens se connaissent eux-mêmes. »

Farissey sentit une odeur lourde de sueur qui pesait sur l'atmosphère. Hargest, lui, aurait senti autre chose. La viande digérée donnait à Farissey une haleine parfumée à la poire, qui s'exhalait maintenant dans une colonne de fumée.

« Et Jess Simmonds ? Il vous dépose ses ordonnances ?

— Je serais étonné s'il était allé chez le médecin ne serait-ce qu'une fois dans sa vie », répondit Farissey. Il regarda Hargest, ses cent vingt kilos, son cou énorme, sa poitrine de géant. Il lui apparaissait comme une bête tendue, en danger, une bête qui dans son être primitif exprimait en silence toutes sortes de messages. C'était toujours un choc de voir un homme aussi puissant rongé par la nervosité, c'était presque poignant.

« Vous avez vu nos frères basanés à l'Avondale ? »

Hargest s'approcha de lui et le domina de toute sa hauteur. Farissey n'avait pas l'habitude de se sentir petit, mais Hargest faisait un mètre quatre-vingt-quinze, cent vingt kilos de muscle, un cou tellement large qu'il aurait été impossible de l'étrangler.

« Les frères Baja ? » fit Hargest en insistant, comme Farissey feignait l'incompréhension.

« Non, répondit Farissey, quelqu'un a dit que Carl faisait les entrées au Casablanca.

— Qu'est-ce que vous pensez de Carl Baja ? »

Farissey marqua une pause, alluma une autre Park Drive avec son Zippo.

« Il me faisait peur quand on était à l'école. On avait tous peur de lui. À quatorze ans, il faisait déjà plus d'un mètre quatre-vingt et il était bâti comme un boxeur. Il était encore plus effrayant que Sonny Liston au temps de sa gloire. Trop gros et trop lourd pour être Tyson. Ce même air impressionnant et las à la fois, qu'avait Liston. Mais malgré tout ça, Carl avait une sorte de sensibilité, de compassion.

— De compassion ?

— Oui, absolument. »

Quand ils étaient tous deux adolescents, Farissey avait vu Carl Baja dans l'église de St Cuthbert. Il était agenouillé dans l'église déserte comme une bête immobile, les mains jointes, comme en prière.

« Vous pensez qu'il a pu tuer cette prostituée ?

— Si ça avait été un dealer ou un propriétaire de boîte de nuit, j'aurais dit "peut-être", mais je ne le vois pas tuer une femme.

— Un jour, vous changerez peut-être d'avis, fit Hargest tandis qu'une étrange douceur imprégnait sa voix. Il faudra qu'on vous interroge officiellement pendant la semaine. Servez-vous de votre mémoire. Les gens disent que vous vous souvenez de tout. C'est souvent le cas des ivrognes intelligents comme vous. »

En sortant, Hargest leva les yeux vers les photos de boxeurs qui ornaient les murs : « Tommy Fart, Jack Dempsey, Jimmy Driscoll. »

« Ces photos appartenaient à mon père.

— Tous morts, mais quelles histoires elles pourraient raconter, hein ! Des histoires de courage, de peur, de lâcheté, de combats truqués, qui sait ? Je m'en souviens du temps du House of Blazes. C'était là qu'on allait boire des coups dans les années cinquante, JD et moi, à notre retour de Corée. Vous n'étiez qu'un bébé à l'époque. Il était bien, le bar de votre père. Dommage qu'il ne s'occupait pas aussi bien de lui-même. »

Hargest lui adressa un regard que Farissey n'arriva pas à déchiffrer, entre la sollicitude, la menace et quelque chose de plus encore.

« Oh, à propos ! ajouta-t-il, nous allons hypnotiser la prostituée qui a trouvé le corps. Vous la connaissez, Lida Varaillon. Elle a droit à un témoin. Vous êtes la seule personne respectable qu'elle connaît. J'imagine que vous n'allez pas refuser.

— J'imagine que non.

— Et j'imagine aussi que vous ne verrez aucune objection à être hypnotisé vous-même.

— Sans doute pas. »

Farissey resta en haut des escaliers pendant que les deux policiers repartaient. Au moment de sortir, Hargest lui demanda s'il voulait un témoin. Farissey haussa les épaules, secoua la tête, sourit. Il retourna dans la cuisine, se servit une vodka et ouvrit une bouteille de bière.

À travers la fenêtre de la cuisine, il vit Jess Simmonds appuyé contre l'escalier de la sortie de secours. Il portait une chemise à fleurs et une veste de motard. Ses cheveux blonds tombaient avec souplesse sur ses épaules.

Ses yeux étaient animés d'un rire moqueur. Farissey songea à ce tableau de Rossetti : amants sur le pont face à leur double. L'ombre d'eux-mêmes.

« Alors ? demanda Jess tandis que Farissey s'aventurait vers lui.

— Il va venir te rendre une petite visite. Rien d'officiel au début. Puis ce sera les entretiens au commissariat. Il va m'hypnotiser. Mais j'ai bien répété mon histoire. On a un peu bu, pas de drogues, tout le monde se sentait bien sans pour autant être soûl. Tu ferais mieux de nettoyer un peu ton appartement. Mais laisse quand même quelques traces de saleté, sinon il va croire que tu te fous de lui.

— C'est facile pour toi, Jack.

— C'est parce que je suis dans la légalité, pas toi. On fait tous des choix, Jess.

— Vas-y ! Joue-moi le jeu du bon citoyen. Tu sais bien que je n'avais pas vraiment le choix quand on était à l'école. »

Jess plongea la main dans la poche intérieure de sa veste en cuir. Il en sortit une pipe à haschich mauve et blanche. Il en avait une vingtaine qu'il avait collectionnée au cours de ses voyages. Il l'alluma avec un sourire carnassier, la tendit à Farissey. Farissey le regarda avec une impatience de plomb.

« Et alors ? On est de nouveau liés toi et moi, Jack. Comme au bon vieux temps.

— Tu devrais y aller. Il est préférable qu'on nous voit pas ensemble », dit Farissey en se penchant à la fenêtre. Il tenait son verre de vodka comme une arme. Il éprouva le désir pervers d'écraser le verre dans sa main et de présenter à Jess un tableau de mutilation, une serre de rapace couverte de sang.

« Tout à fait, Jack, mais demande-toi quand même qui en sait le plus sur le dimanche de Pâques. »

Jess descendit l'escalier de secours d'un pas chaloupé. Sa démarche était féline, comme si le monde entier observait chacun de ses mouvements. Farissey savait qu'il bluffait. Mais il savait aussi que ses projets étaient plus sombres et plus mystérieux que la loi ou même qu'une simple vengeance.

Farissey continua à regarder l'escalier de secours longtemps après le départ de Jess. Des sensations oubliées le submergèrent, des souvenirs qui ressembleraient au crépuscule sur le canal, le jour où Jess et lui s'étaient percé les oreilles avec une aiguille puis avaient appliqué de l'alcool sur

leurs plaies avec un bout de coton. Ils n'avaient pas plus de quinze ans. Peu de temps après que Jess se fut mis à ramasser les verres et à les laver au House of Blazes. Jess faisait toutes sortes de petits boulots. Il aidait sa mère à l'aquarium de Butetown, livrait les journaux, donnait parfois un coup de main à des maçons ou des peintres, il faisait des commissions pour les bookmakers. Il séchait l'école pour travailler sur un remorqueur trois jours par semaine. Sa sœur aidait sa mère, elle travaillait à la pièce chaque fois que c'était possible. Ensemble, le frère et la sœur distribuaient des tickets de loterie le soir.

On avait compris à Butetown que le père de Jess ne nourrissait pas sa famille et on en avait eu la confirmation quand il était parti quelques mois plus tard. Personne n'avait remarqué alors qu'il était étrange que Jess retourne à l'école juste à ce moment-là. Sa sœur arrêta de travailler, Jess renonça à ses petits boulots et à son emploi sur le remorqueur. Ce fut le sentiment de la perte qui rapprocha les deux garçons quand le père de Farrissey mourut d'une cirrhose du foie peu de temps après.

Ils vivaient avec une intensité insouciante, unis par un contrat adolescent tacite et rebelle. Pendant des heures, ils jouaient au flipper dans des cafés obscurs comme des fantômes en armes. Ils voyaient passer le crépuscule sur les bords du canal du Glamorganshire, buvaient des bouteilles de Brains Dark dans la lumière incertaine de l'aquarium. Ils communiquaient avec une telle intensité que leurs conversations se firent rares. C'était comme s'ils se fondaient en un seul être. Quand il entendait la voix de Jess, Farrissey éprouvait la même gêne que lorsqu'il entendait sa propre voix sur une cassette.

Parfois il essayait d'échapper à l'influence de Jess, mais il était toujours retenu. Il savait qu'ils étaient liés au-delà du bien et du mal, au-delà du besoin et du désir. Même dans la haine, ils étaient frères.

La haine avait tissé des liens entre eux en prenant la forme des gangs qui s'étaient développés dans les années soixante lorsque les promoteurs avaient vidé les docks. Conçues par des yeux qui n'avaient jamais vu au-delà des livres, des banlieues, des cartes, des consignes ministérielles et des thèses sociologiques, les cités étaient apparues comme des oiseaux fabuleux et grotesques prenant leur envol d'entre les pages des encyclopédies. Chacune d'entre elles nourrissait son armée de désespérés qui faisaient des pèlerinages nocturnes pour incendier les magasins et casser les vitrines lorsque leur minable arsenal de couteaux à cran d'arrêt, de bombes

incendiaires à deux sous et de poings américains ne pouvait pas être utilisé contre d'autres gangs. Mais le gang des docks régnait sur tous les autres et, leurs familles ayant survécu aux démolitions et aux nouveaux logements, Farissey et Jess décidèrent d'y entrer, attirés par la promesse d'obtenir des drogues et des filles. Ils se rendirent vite compte, quand tout ne devint plus qu'un mélange d'ennui et de peur, qu'il était impossible d'en sortir.

« Une fois que tu rentres dans notre gang, tu ne peux plus en sortir », leur avait dit Carl Baja. Farissey et Jess vécurent alors dans une terreur intérieure et extérieure jusqu'à ce que la mort de trois membres, un été, entraîne la fin momentanée et la dispersion de l'armée de Butetown forte de cent dix soldats. Les deux amis échappèrent à un monde qui les aurait détruits, aurait entraîné leur renvoi de l'école, et les aurait acculés à faire l'apprentissage du crime et du chômage.

Devenus adultes, ils se rappelaient ces moments de violence avec une sombre nostalgie : quand ils avaient cogné la tête d'un motard quarante fois contre le sol goudronné d'un square avant que les frères Roath ne l'emmènent dans une impasse pour lui donner des coups de pied et l'abandonner, à moitié mort. Et Carl Baja qui avait énucléé ce skinhead avec un tesson de bouteille de lait. Lorsqu'une autre humeur les prenait, ils évoquaient les amours désespérées et fragiles qu'ils avaient trouvées sur les ruines de ces soirées. Trop d'images à partager, trop de vieilles cartes postales du passé, trop de visages qu'on oubliait pendant la journée, mais qui revenaient dans leurs rêves et leurs délires psychédéliques comme des marionnettes à fils pour libérer leurs âmes.

Les pensées de Farissey le ramenèrent à l'irréalité du présent. Il mit son manteau noir et vérifia à nouveau qu'il n'y avait pas de taches sur le col. Il descendit à la pharmacie et régla quelques affaires. Comme il remontait Bute Street vers les bars de la ville, une pile de journaux sous le bras, il se demanda si cette rivalité qui les liait, Jess et lui, n'était pas la seule chose qui leur appartînt.

Avec ses cheveux foncés coiffés en une queue de cheval et ses mains croisées sagement sur ses genoux, Lida Varaillon ressemblait plus à une petite fille, jolie et perturbée, qu'à une putain droguée ou à « la prostituée au teint pâle et aux cheveux noirs » qu'avaient décrite les médias. Pendant l'interrogatoire, elle inclinait la tête sur le côté quand elle réfléchissait à une question ou elle regardait tout autour d'elle quand elle s'ennuyait. Elle avait aussi cette habitude déconcertante de poser sa tête sur son épaule gauche comme si elle dormait. La plupart du temps, elle évitait de regarder les gens dans les yeux, mais lorsqu'elle soutenait le regard des autres, c'était avec intensité, avec des yeux noisette, océaniques. Presque un regard d'amoureuse, qui vous mettait au défi de prouver que vous ne vous étiez pas emparé d'elle, que vous n'étiez pas entré dans cette niche ou cette tombe liquide qu'elle avait creusée pour vous.

Farisey se trouvait maintenant dans une pièce violemment éclairée au commissariat central, à Cathays Park, un espace officiel occupé par des bâtiments d'un blanc crèmeux, par des parcs et de vastes avenues rouge vermillon. Il était entouré d'une dizaine d'officiers de police. Lida était assise à une longue table devant la fenêtre. Trois heures auparavant, la séance d'hypnose n'avait rien donné sur les circonstances du meurtre de Christina. Farisey avait été hypnotisé la veille au soir, à sa propre demande, et sans témoin indépendant.

Une apaisante lumière printanière inondait la pièce tandis que Hargest organisait ses notes. Il tendit le cou et demanda à Lida d'expliquer quelles étaient les relations qu'elle entretenait avec la prostituée assassinée.

Christina avait été la meilleure amie de Lida. Elle avait vingt ans, un an de plus que Lida. Elle avait aussi plus d'expérience. C'était elle qui avait fait entrer Lida dans le monde de Butetown, qui l'avait initiée à la prostitution. Lida louait l'appartement quasiment vide d'Angelina Street pour y amener ses clients. Mais les affaires de Christina avaient commencé à se détériorer. Et elle s'était fait trop d'amis chez les flics. Elle jouait sur

deux tableaux à la fois et Lida avait senti que les ennuis n'étaient pas loin. Quand Christina lui avait dit qu'elle avait besoin de se cacher, Lida s'était bien gardée de lui demander ce qu'elle fuyait. Elle avait donné la deuxième clef de l'appartement à son amie et avait promis de venir de temps en temps. L'appartement était à deux pas du HLM de Lida à Sanqhar Court. Elles avaient un code. Si les rideaux étaient ouverts, Lida comprenait que l'appartement était vide. S'ils étaient fermés, ça voulait dire que Christina dormait ou qu'elle recevait un client.

À deux heures moins le quart ce matin-là, Lida était en train de se faire encore une ligne de speed dans la maison de Sanqhar Court. La fenêtre était ouverte. Elle avait entendu des hurlements qui avaient parcouru les soixante mètres la séparant de la fenêtre ouverte de l'appartement d'Angelina Street. Quand elle était arrivée dans la pièce, elle avait trouvé Christina couverte de sang s'accrochant aux vitres. Les deux frères tenaient des couteaux rouges de sang. Ils se disputaient : « Si tu ne sais pas comment traiter une bonne femme, je vais te montrer, moi ! » criait Carl à son jeune frère. C'était comme si tout se déroulait au ralenti. Les mains de Christina glissèrent le long de la vitre tandis que son corps tombait lentement. Elle n'avait même plus la force de crier, mais Carl Baja continuait à la poignarder sans répit. Il se tourna alors vers Lida, tacha son chemisier de sang. Puis il tendit son couteau à Lida et l'obligea à en frapper Christina.

« C'est Carl Baja qui contrôlait tout, dit Loudon Hargest. Et où est-ce qu'il t'a dit de la frapper exactement ?

— Sous les côtes, pour commencer.

— On voyait sa cage thoracique ?

— Elle portait deux T-shirts, mais ils étaient couverts de sang et tout déchiquetés, comme de la dentelle. Un bout de graisse sortait de dessous le tissu. Les yeux de Tina... Ils ont dû s'éteindre environ à ce moment-là. Peut-être qu'elle a encore continué à gémir pendant un moment, mais ce n'était déjà plus Tina, ce n'était plus mon amie, elle était partie. »

Sa voix s'était mise à trembler légèrement, une ombre passait sur son visage. Qu'elle fût vraie ou non, il n'y avait aucun doute qu'elle avait désormais cette image devant les yeux et qu'elle la vivait comme une réalité.

« Personne n'aurait pu lui suggérer ça, non..., murmura Hargest à une femme policière qui se trouvait à côté de lui. Tout a été confirmé par la police scientifique. »

Lida ne disait rien, elle regardait droit devant elle. Elle se balançait sur sa chaise et tremblait légèrement dans son T-shirt blanc et son jean.

« C'est vraiment pas de chance, ma petite Lida, continua Hargest. Vraiment pas de chance et vraiment mauvais pour une jeune fille comme toi de se retrouver dans un pareil merdier. Parce que tu vois, comment est-ce que les Baja pourraient être sûrs que tu ne vas pas témoigner contre eux ? C'est pour ça que Carl t'a mis ce couteau dans la main – le couteau qu'il a utilisé pour la frapper – et qu'ensuite ils t'ont obligée à lui trancher les poignets et à la poignarder entre les côtes, et puis ils t'ont obligée à lui taillader le cou, et c'est pour ça qu'il en restait rien, hein ? Juste quelques lambeaux qui retenaient encore sa tête à ses épaules. Mais même là, elle était pas encore tout à fait morte. Elle n'en était pas encore à son dernier souffle et ça t'a donné l'impression que c'était toi qui l'avais tuée, toi qui avais donné le coup de grâce. Mais il ne faut pas que tu te sentes coupable, parce qu'on sait ça, *parce les Baja t'ont obligée à être complice*. C'est pas vrai ? En t'obligeant à plonger un couteau dans les blessures de ton amie. »

Ils t'ont obligée à être complice, songea Farissey. Hargest avait le reste de cette phrase sur le bout de la langue : *tout comme nous pouvons t'obliger à...*

Lida haussa les épaules, alluma une cigarette, pivota sur sa chaise.

« Je pourrai rentrer chez moi bientôt pour m'occuper de mon bébé ?

— D'ici environ trois heures, répondit Hargest. Une femme policière va t'emmener déjeuner à la cantine. Ensuite tu pourras te reposer pendant une heure avant de faire ta déposition. »

Lida fut prise de tremblements et essaya d'étouffer ses sanglots. Puis, d'elle-même, elle se mit à parler : « C'était tout ce qui l'intéressait, Tina. Elle était jalouse parce que je venais d'avoir ce bébé. Et puis elle était obsédée par cette histoire, quand sa mère s'est barrée quand elle était petite. Elle se mettait dans tous ses états et puis elle disait : "Personne m'aimera jamais, même ma mère s'est barrée." Et moi je lui disais : "Mais tout le monde se barre, Tina, ma petite Tina, même tes gosses finiront par se barrer." »

À une heure trente, il ne restait plus personne dans la pièce à part Farissey et Hargest. Ce dernier était parfaitement immobile. Seule sa mâchoire inférieure bougeait. On lisait une immense fatigue dans les yeux

du policier. Il invita Farissey à s'asseoir à la table, ouvrit une grosse boîte contenant des dossiers et étala les papiers devant lui.

« Pourquoi est-ce que Lida raconte tout ça ? demanda Farissey. La séance d'hypnose n'a rien révélé. Quand on en est arrivé à la nuit du meurtre, elle n'a rien vu.

— On peut suivre deux interprétations, Jack, dit Hargest. La première : c'est que l'hypnose c'est des conneries. La deuxième : que l'hypnose c'est pas des conneries. On a interrogé Jess Simmonds deux fois. Si j'ajoute à ça ce qu'on a obtenu par les séances d'hypnose, tu comprendras le genre d'accusation qu'on peut monter contre toi. »

Farissey ne répondit pas. Il regarda le visage de Hargest, un visage qui n'avait jamais été jeune, qui gardait encore les traces des cicatrices d'acné. Il repensa au temps des gangs, une vingtaine d'années auparavant, quand Hargest était le seul flic dont les gars avaient peur, dans les docks. Même à cette époque perdue, Hargest était un homme si fidèle à lui-même que le temps ne pouvait rien faire d'autre que s'enrouler autour de lui comme du fil de fer autour d'un piquet.

Farissey rompit le silence.

« Qu'est-ce que j'ai dit sous hypnose ?

— Qui est-ce qui pose les questions ici ? À ta place je n'irais pas trop vite. Quand on lit la transcription de ta séance d'hypnose, c'est pas très joli. »

Hargest marqua une pause, retint un rot. Il attira l'attention de Farissey sur la note sur le dossier : « Christina Villers, 20 ans, un mètre soixante, signes particuliers néant, enceinte d'un petit fœtus, traces de sperme à faible densité, déposé environ trois heures avant sa mort. Groupe sanguin ABO. »

« Sperme à faible densité, fit Hargest, j'imagine que tu sais ce que ça veut dire.

— C'est un peu comme la bière sans alcool ?

— Exactement, Jack, exactement. »

Au cours des trente minutes qui suivirent, Farissey s'interrogea sur les circonstances du meurtre de Christina Villers. Elle était attendue au tribunal pour témoigner en faveur des Baja, et elle ne s'était pas présentée. On disait aussi qu'elle travaillait comme informateur pour la police. Et puis elle devait quelques centaines de livres aux Baja pour de la cocaïne qu'elle leur avait achetée. Alors qu'ils avaient besoin d'elle pour témoigner et pour

qu'elle rembourse sa dette en travaillant, ils auraient décidé de faire un exemple pour les maquereaux, les putes et les dealers en la tuant avec une rage hystérique qui allait complètement à l'encontre des principes d'un meurtre exemplaire dans leur milieu.

En même temps, se disait Farissey, après avoir absorbé ce qu'il faut de drogue, n'importe qui peut faire n'importe quoi, même en se prenant pour un gangster de haut vol. Ces deux frères sont dangereux, et cette histoire selon laquelle tout le monde est inquiet parce que le véritable tueur court toujours est complètement absurde. En effet, à quoi bon laisser courir ce fou furieux M. X et les Baja en plus ? Si c'était ça la justice, alors autant s'en passer, non ?

Il demeura perplexe encore quelques instants, mais son humeur changea quand il lut que le seul rêve de Christina était d'avoir un bébé. Malgré tout ce chaos, la prostitution et la drogue, elle avait toujours été parfaitement organisée pour ce qui était des préservatifs et de la contraception. Elle voulait faire ça comme il faut. Se trouver un copain, ramasser assez d'argent pour quitter la rue, se sortir des docks et s'installer dans une maison avec un type en qui elle pouvait avoir confiance. Où ils pourraient se remettre sur pied, tous les deux. Et elle ferait de lui un bon père, fier de son enfant.

Il vit deux grandes enveloppes qui portaient l'inscription : « Photos et Polaroids ». Farissey regarda les photos sans vraiment s'y attarder, essaya de remarquer un changement, une dégénérescence : un rictus figé sur les lèvres, un regard vide. Mais il ne trouva rien. De plus, sur chaque photo, ce visage d'une surprenante innocence, entouré de boucles blondes qui lui donnaient un peu des airs de clown, avait pris une expression implorante, comme si les yeux de cette jeune prostituée lui demandaient, à lui Farissey, d'écouter la vérité sur les quelques heures qui s'étaient écoulées entre le moment où Christina était montée dans un taxi près d'Argyll Square et ses derniers cris dans le témoignage de Lida Varaillon.

Il ouvrit l'enveloppe marquée « Polaroids ». Il vit les boucles d'oreilles en plastique, les escarpins vernis, le jean et la veste en cuir noir de cette petite dure vulnérable, deux T-shirts déchirés et couverts de sang, trois préservatifs alignés en haut du matelas, comme en sentinelle, des cigarettes à moitié fumées et un mégot tordu dans le cendrier, un petit miroir portant encore des traces de speed, de l'eye-liner, deux cartes téléphoniques, des murs couverts d'une tache écarlate qui noircissait et qui avait été du sang.

Il étudia à nouveau ces photos et essaya de les regarder d'un autre œil. Il voulait franchir la ligne qui sépare l'enquêteur de la question. Il voulait regarder avec les yeux du tueur.

Ceux qui agissent ne voient que rarement l'ampleur de leurs actes ou leurs conséquences. Ils ne sont que rarement retenus par l'enchevêtrement complexe des os du cou, par le spectacle de la chair qui tombe, se déchire, pend, saigne et bat dans le vent comme du papier peint coupé à la faux. Ils ne respirent que rarement jusqu'au fond de leurs entrailles la puanteur qui s'élève, qui sort de cette chair plusieurs heures plus tard, quand les boyaux ont éclaté et que toute la scène a été ordonnée, sereine, implacable, comme une image du destin qui ne changera plus jamais, pas même dans ses infimes détails, comme un tableau qui n'aurait pas été peint par une main humaine, mais par l'esprit, comme un stade de football à minuit, une caméra qui filme encore après une émeute, le Dieu en fuite, oublieux de son monde et de ses veillées funèbres.

C'est de là que vient le contrat désespéré entre le chasseur et la proie, entre l'enquêteur et l'assassin : un corps martyrisé les unit en même temps qu'il les sépare. L'un connaît l'avant, l'autre l'après. L'assassin est du côté de la vie, l'enquêteur aux côtés de la mort. L'un vit dans la peur, l'agitation frénétique et le chant du sang. L'autre s'enfonce dans la stagnation comme dans un marais, dans le charnier, dans le silence, dans une immobilité que l'on doit convaincre comme par magie de se transformer en vie, une vie qui compose avec la mort. Rares sont les tueurs qui vivent parmi leurs morts : Nielsen est l'exception, ce qui explique sa complainte selon laquelle ce qu'on a trouvé révoltant n'était pas tant le fait qu'il ait massacré des jeunes, des pauvres, des gens sans défense, mais que – comme un romancier qui aurait la possibilité de dîner avec ses personnages – il ait regardé la télévision et bu du thé parmi leurs restes.

Quel esprit garde le souvenir de son regard, quel visage s'est trouvé imprimé dans ces yeux puis perdu à jamais tandis que son corps transpercé perdait la vue ? Quelle alchimie impensable peut reconstituer l'image du tueur comme ces barreaux d'une cellule reconstitués à partir de la cornée du pendu qui léguait au monde une photo essentielle ? Quel était l'esprit qui gardait le souvenir, quel était l'esprit qui s'interrogeait alors ?

Il le ressentit juste à ce moment-là. C'était là l'œuvre d'un esprit isolé et non pas de deux ou plus. La police avait raison. Les Baja étaient des tueurs,

il le savait, mais *elle* n'était pas leur victime.

Il confia ces pensées à Hargest qui était revenu. Ce dernier ne voulut pas en entendre parler et balaya tout ça d'un revers de la main. « Peut-être que vous avez trouvé quelque chose par hasard cette nuit-là, mais ça ne veut pas dire que vous y êtes pour quelque chose, non ? »

Farisey regarda les notes des interrogatoires de Jess. Ils avaient été menés selon une stratégie simple, mais aux conséquences fatales. Jess pensait qu'on voulait l'inciter à incriminer Farisey en fonction de la logique du « lui ou moi », tandis que la police l'éloignait de l'idée de ce M. X, le psychopathe solitaire. Jess affirmait que vers une heure trente, Farisey l'avait quitté en disant : « Je vais régler son compte à cette pute. »

Dans le second interrogatoire, Jess affirmait que Farisey était « en plein délire », mais désormais, il avait soi-disant entendu « *Ils vont* régler son compte à cette pute ». Il était possible, disait Jess, que Farisey soit allé pisser quand les Baja avaient quitté le lieu du crime. Carl Baja était en train de crier : « On lui a appris une bonne leçon cette fois, à cette salope. »

Hargest croisa les doigts. « Tu vois, Jack, je vais te dire mon avis. Je crois que tu étais dans cette pièce.

Mais que tu étais tellement parti et bourré que tu aurais été incapable de faire quoi que ce soit.

— Pour te dire toute la vérité, je ne me souviens de rien de ce qui s'est passé après une heure du matin. »

Puis Hargest demanda ce qui s'était passé sur Angelina Street le matin du meurtre de Christina. Il organisait ses questions autour de la possibilité que Farisey retrouve quelques souvenirs confus. Farisey lui dit qu'il avait vu les frères Baja dans Angelina Street en plein milieu d'une escarmouche.

« C'était le chaos. Une vingtaine de personnes près de l'appartement. Des gens assis sur des voitures, d'autres qui gueulaient. Ils étaient noirs pour la plupart, ou basanés, mais pas tous. Une bagarre a éclaté entre deux prostituées. Je ne sais pas comment elles s'appellent. Il y en avait une qui criait : "C'est mon maquereau, ce n'est pas ton putain de maquereau. Je vais t'arracher ton putain de clitoris, ma chérie." De toute manière, moi je me sentais tellement mal à ce moment-là que je me suis assis devant la porte d'un magasin. J'ai levé la tête et j'ai vu qu'elles continuaient à se battre, mais que les Baja n'étaient plus là.

— À quel endroit est-ce que Carl Baja a quitté Angelina Street.

— Je ne sais pas où il est allé.

— Alors il est possible qu’il soit entré au 21 Angelina Street.

— Oui, concéda Farissey. Mais je peux seulement dire que ce n’est pas impossible.

— Bien, fit Hargest en prenant quelques notes. Qu’est-ce que tu sais sur les progrès des Yardies à Butetown ?

— Je n’étais même pas au courant.

— Un des membres d’Inited Idren est de Brixton.

— Tu veux dire, Primo ? Mais il a des cousins qui vivent ici. Il vient en visite depuis qu’il est gamin.

— Est-ce que Carl Baja est associé à des Yardies à Londres ou à Birmingham ?

— Je ne sais pas. Mais ça m’étonnerait. Pour autant que je sache, les Yardies ont nettoyé le sud de Londres, parce qu’ils tirent d’abord et ils posent les questions ensuite. Ils ont agi de façon préventive partout. Carl n’est pas comme ça. Il peut être terrifiant, mais il lui faut une raison d’agir, un motif de vengeance.

— Et Tony Baja ?

— Je ne pense pas qu’il soit assez stupide pour établir des liens dans le dos de Carl. »

Hargest se redressa sur sa chaise, tapota du bout des doigts sur la table comme si ce rythme lui permettait de mieux trouver ses mots. « Tu comprends mon inquiétude. Butetown va devenir un des principaux sites européens de développement. Si on veut que le fric arrive, il faut que tout soit impeccable. Moi, j’en ai rien à foutre qu’ils en fassent la Venise du nord ou pas, mais il y a un moment qu’on aurait dû nettoyer ce quartier. On va y faire régner la loi et l’ordre. »

Hargest mit fin à l’entretien quelques instants plus tard. Il serra la main de Farissey, et la retint dans la sienne un peu plus longtemps que nécessaire.

Hargest voulait trouver un arrangement, se disait Farissey en traversant le centre-ville. Le policier était sous pression, on lui réclamait une arrestation. En général, il fallait attendre toute une série de meurtres de prostituées avant qu’une telle enquête soit lancée. Farissey songea à la DRC, Dockland’s Regeneration Corporation. Visiblement cette organisation détenait un pouvoir plus grand qu’il ne l’avait supposé.

Les habitants de Butetown avaient accueilli avec scepticisme, deux ans auparavant, la nouvelle que la DRC allait promouvoir « Cardiff Bay », une Venise du nord, une Seattle européenne, promettant que ce serait « le port le

plus dynamique d'Europe ». On avait rassuré la population en lui garantissant que le projet de réhabilitation permettrait de créer des emplois. Cependant, avec le meurtre de Christina Villers, la DRC se heurtait, non seulement à un quartier qui entretenait un attachement pervers à sa propre destruction, mais à une ville criminelle qui se considérait comme « la plus jeune capitale du monde ». Après tout, Christina vivait à Butetown, et y avait été tuée par des gangsters noirs locaux. Farissey se rappelait comment, l'été précédent, la DRC avait commencé à vanter les avantages d'une future voie express offrant un « accès immédiat aux quais », ce qui aux oreilles de tous voulait dire clairement que les éventuels touristes pourraient échapper aux dangers de Bute Street, à la pesanteur des cités de Loudoun Square, au dédale de petits logements sociaux, la vie bruyante et crue de la rue, à l'embranchement de Bute Street, Angelina Street et Mount Square Stuart.

Farissey se rappelait la photo publicitaire de « Cardiff Bay », resplendissante de jeunesse, d'hommes d'affaires anémiques, de vieillards enthousiastes, éclatants de blancheur. La promesse de cette réhabilitation ressemblait surtout à une tentative de supprimer toute une communauté avec ses formes autonomes et changeantes de justice et de maintien de l'ordre. Avec le meurtre de Christina Villers, les autorités étaient maintenant prêtes à déclarer la guerre à la vie créole de Butetown.

Il en avait toujours été ainsi, évidemment. Même Tiger Bay, cette étendue mythique située à l'extrémité sud de la ville, comme un secret mouvant et impalpable, une source première de terrain ou de fortune dont il fallait nier l'existence comme celle d'un lointain ancêtre qui aurait sué, trimé, se serait sali, aurait risqué sa vie et même commis des crimes, pour que les générations à venir puissent prospérer.

Ces mêmes générations fuirent rapidement la terre de leur prospérité, et avec l'arrivée des Jamaïcains et des immigrants africains après la Première Guerre mondiale, l'isthme fut considéré non seulement comme un bidonville, mais aussi comme un labyrinthe de ruelles où fleurissait le mal, les aventures sexuelles les plus sordides, la drogue, la cuisine exotique et toutes les atrocités d'un quartier trouble. Les habitants devaient accepter honteusement le fait qu'ils se trouvaient « en dessous du pont » comme s'ils appartenaient à une espèce inférieure.

Les gens respectables de Cardiff ne se disaient pas qu'ils vivaient « au-dessus », ils ne pensaient même pas à Butetown, et y passaient encore moins, sachant que là, les coups de couteau étaient monnaie courante, et

que des Noirs attendaient, accroupis dans de sombres impasses, de vous sauter dessus pour vous voler votre argent ou pire encore. Avec les années soixante-dix et l'agonie finale des docks, les héritiers de ces grandes migrations et métissages se retrouvèrent aussi las et usés que les quais et les canaux à l'abandon, que les fonderies en train de rouiller et les usines sidérurgiques qui partaient en ruine. Inutiles et scandaleux dans l'ère post-industrielle, ils se contentaient de survivre : ils n'étaient plus que les restes épuisés d'un rêve rêvé par d'autres.

Le domaine de la loi s'arrête ici, songea Farissey en passant sous le lourd pont de Bute Street qui séparait Butetown de la ville à proprement parler. Il avait entendu ces mots sortir de la bouche de son père, il y avait bien longtemps, quand ils revenaient après avoir fait des achats dans le centre-ville.

Farissey était juste assez vieux pour garder le souvenir de cette époque. Il devait avoir onze ou douze ans quand les travaux de réhabilitation avaient commencé en 1963, et il se souvenait précisément de ces rues qui offraient un refuge, vers la fin des années cinquante. Il savait aussi que sa mémoire lui mentait et que cette époque avait été glorifiée par quelques scènes à jamais gravées dans son esprit d'enfant, comme un Noir grattant sa guitare d'un geste mécanique, une aura de magie urbaine.

Il se rappelait les Irlandais que l'alcool et les cartes échauffaient, au coucher du soleil, dans le bar de son père, les Chinois au fond de leurs blanchisseries, perdus au bout de leurs pipes à opium, jouant aux dés, s'émerveillant de l'embrasement des chiffres dans la loterie de paku pu ou du mysticisme flamboyant du Fan-Tan. Les Italiennes se penchaient à leurs fenêtres pour crier leurs incompréhensibles colères au-dessus des cafés et des marchands de glaces, tandis qu'à un pâté de maisons de là, des Somalis égorgaient des chèvres au coin de la rue. Il se rappelait aussi son père qui lui parlait de la cinquantaine de bordels devant lesquels les flics passaient avec tout juste un regard furtif vers ces cavernes sombres et humides recelant d'autres mers traîtresses pour les marins venus y dépenser leur paye pour se réveiller après des beuveries qui avaient duré des semaines, dans les affres gonorrhéiques, embarqués sans le savoir sur un bateau en partance pour le nord de l'Espagne ou la Côte d'Ivoire.

Farissey était assez vieux pour avoir encore dans les oreilles le bruit spectaculaire des cacatoès, des pianos mécaniques, des marchands

d'oignons bretons, des marchands de journaux jamaïcains, et les voix de stentor des marchands de poisson. Il était assez vieux pour garder dans ses narines ce qu'il croyait être l'odeur du goudron jusqu'à ce qu'il comprenne que c'était celle des toiles goudronnées qui venaient des fournisseurs pour bateaux, dans une baie et des docks où les drapeaux de dizaines de nations, ou plus, flottaient au vent aux côtés de mille oiseaux marins et d'odeurs de cuisine.

Il se rappelait ces âpres matins d'hiver quand son père l'emmenait voir des bateaux comme des Léviathan qui arrivaient du monde entier vers les West Docks, tellement pleins qu'un singe aurait pu traverser tout l'alignement en se balançant d'un mât à l'autre. Il avait appris la géographie en regardant les bateaux et leurs cargaisons, les grandes religions du monde en observant l'Église grecque orthodoxe, les mosquées de Maria Street et Peel Street, l'église norvégienne avec un clocher comme un chapeau de sorcière, la croix obéissante et sombre de l'église de St Mary, où les femmes qui avaient l'air déguisées se rassemblaient vers huit heures le soir, pour partager leurs plaisanteries irrévérencieuses, leurs petits sacrilèges et leur solide sens des affaires.

Un endroit auquel il n'avait jamais vraiment appartenu, mais qui demeurait un vaste cirque dans ce petit ghetto dont les fantômes dansaient, pleuraient, riaient et pleuraient encore dans les rêveries de Farrissey, tandis qu'il passait maintenant devant les maisons de pierre de Loudoun Square et longeait le mur haut de quatre mètres (tellement sinistre qu'on se serait cru devant une prison), qui séparait la ligne de chemin de fer du côté est de Bute Street.

Tout avait changé dans les années soixante. Les urbanistes avaient décidé de détruire les taudis dans leur rêve d'intégration forcée. Ils avaient déplacé les groupes ethniques selon le principe qu'il est préférable de partager un couloir, un palier, un ascenseur en panne, un parc et un sinistre centre commercial aux volets de fer, plutôt qu'une avenue bigarrée, malodorante et exubérante. C'était ce carnaval qui leur faisait peur, Farrissey le savait bien : le spectacle d'une communauté créole qui existait selon ses propres règles, dans le respect et la gaieté – sans avoir besoin de lois, de politiciens ou de livres – comme une ville débarrassée de dignitaires, plongée dans la joie festive de ses bouffons, ses acrobates et ses fakirs.

La main de la mort s'était mise à l'ouvrage un quart de siècle auparavant lorsque les rues étroites et hospitalières de son enfance avaient

été remplacées par des tours et des culs-de-sac. Qu'est-ce que ça pouvait faire, si dix ans plus tard, ça ressemblait à un Disneyland maritime, un musée sans mur et sans âme qui vive, où les horloges et les feux de circulation rythmaient le passage des heures ?

OceanofPDF.com

Les semaines suivantes s'écoulèrent lentement tandis que Butetown attendait l'arrestation des frères Baja. Des jours ensoleillés alternaient avec des cieux couverts de nuages. La force du soleil donnait à Butetown l'éclat superficiel et sans illusion du gravier blanc. Les jours gris étaient le fond sur lequel se détachait la forme des pavés et des briques, des tours et des cours. La seule constante était le vent, faible ou qui tombait complètement, donnant l'impression que les mouettes avaient fui les horizons les plus proches ou que les éléments retenaient la musique de leurs cris dans un couloir aérien au-delà de la côte. Le silence de la nature servait à rappeler à l'œil l'étendue bétonnée, dure et sans herbe de Butetown. Quelques arbres vidés de leur sève sortaient du trottoir dans de petits rectangles boueux couverts de galets. Plantés à intervalles réguliers entre les tours et les HLM, les arbres ajoutaient à la monotonie et à la tristesse d'un paysage inexistant qui n'offrait aucune réponse à la pluie, au vent, aux floraisons et aux saisons.

Le premier samedi de mai, Butetown bénéficia d'une amnistie tandis qu'un groupe iconoclaste, qui s'appelait les Racketeers, fit retentir dans le Big Windsor des vieux classiques comme *Mystery Train* et *Baby Please Don't Go*. Dolores et JD dansèrent sur quelques morceaux au milieu d'étudiants néohippies. Des dealers patrouillaient dans les couloirs, recherchant paisiblement des clients. Les garçons des docks se rassemblaient autour des balcons dans une atmosphère de mystère sanctifiée par la fumée.

Quelques putes s'étaient postées dans les couloirs comme des zombies apprêtés et drapés. Une femme d'environ vingt – cinq ans paraissait dans le bar principal, vêtue d'un long manteau noir fendu qui révélait la douceur de ses bas noirs, les lanières de cuir autour de ses chevilles et ses talons aiguilles. Elle entra comme si elle apportait avec elle l'air de la nuit. Son visage aux traits bien définis était encadré d'une coupe au carré, ses yeux

promettaient du sexe et plus encore. Elle regardait sans regarder : un art qui demandait à être soigneusement étudié et restait impénétrable.

Farisey était au balcon, entouré de jeunes Blancs endurcis et tatoués, de rastas aux airs solennels et de voyous aux cheveux ras. Il portait un costume bleu sombre, une chemise blanche et une cravate en soie au motif noir et rouge. Il avait une pinte dans une main, un whisky dans l'autre, à la bouche, une cigarette qu'il laissait se consumer plutôt qu'il ne la fumait. Étrangement, il était à la fois chez lui au milieu de cette foule et pourtant, il gardait ses distances, impassible. Mis à part ses yeux toujours attentifs, il avait la présence atemporelle et onirique d'une statue parmi des promeneurs.

Autour de lui, on ne parlait que des arrestations. Tony Baja avait été appréhendé dans la salle de billard d'Acram. Les policiers lui avaient laissé le temps de finir sa partie. En sortant, il avait plaisanté avec eux, et avait dit à ses copains qu'il serait de retour dans une heure ou deux. Avec Carl Baja, ça s'était passé différemment. La police avait mis deux heures à le faire sortir de chez lui. « Il disait à son berger allemand de les attaquer. T'aurais dû voir cette émeute ! » racontait un rasta.

L'impatience de Farisey s'accrut lorsqu'il entendit que le bureau d'avocats Madieson & Madieson allait défendre les deux frères. Quand quelqu'un remarqua que Victoria avait été récemment engagée par ce cabinet, il haussa les épaules et répondit : « Ce n'est qu'une coïncidence ! »

Une heure plus tard, Victoria arriva au Windsor. Farisey mit son bras autour de ses épaules. Un rasta lui passa un long joint tordu. Il refusa et murmura au rasta : « C'est bon, elle est cool. » Il observa Victoria qui fumait avec hésitation, il savait que pour elle ce serait une expérience dénuée de plaisir et qui l'isolerait du monde.

Ils prirent un couloir pour s'éloigner du balcon et se rendre dans le bar principal. À la porte, Farisey vit la prostituée solitaire, celle que les autres avaient surnommée Betty Boop ; elle avait croisé ses jambes gainées de bas résille. Elle portait un chemisier blanc et un short noir, et soufflait des bulles de savon vers des clients invisibles et des nuées de moucherons venus de la rivière. Ce n'est pas vraiment une pute, lui avait dit un jour Lida. Et c'était vrai, elle était surtout schizophrène.

Un peu plus loin dans le couloir, il vit un dealer blanc, maigre, qui disait à un Noir au crâne rasé qu'il avait de la marchandise de première qualité. Farisey repensa à la conférence de presse de Loudon Hargest le lendemain

des arrestations : « Butetown est une société à l'envers, avait-il dit. Le crime et la drogue y sont monnaie courante. Tout le monde y est armé de couteaux, les maquereaux et les dealers peuvent y amasser de petites fortunes. En d'autres termes, c'est un territoire qui se prête parfaitement à la colonisation par les Yardies. »

Oui, c'était peut-être le monde à l'envers, Farissey était prêt à le reconnaître. Mais on n'y amassait pas de petites fortunes. Il s'agissait plutôt de gens qui essayaient de vivre comme ils le pouvaient, dans ce pays sombre et difficile, ce séjour de pierre.

Ils retrouvèrent JD et Dolores au bar. L'endroit était confortable, meublé de banquettes couvertes de velours, un monument élevé aux anciennes mondanités que le temps avait abîmé. De vieux Noirs coiffés de chapeaux pleuraient ce qui avait été gagné, et glorifiaient ce qui avait été perdu.

JD et Farissey buvaient cinq ou six verres, là où Victoria en buvait un. Farissey avait envie de leur faire plaisir, de leur offrir du bon temps. Il appelait parfois JD « Mon oncle de Hollande » ou « Big Man ». Au moins quinze personnes vinrent les saluer à leur table. Surtout Dolores.

Farissey vit Jess Simmonds entrer dans le bar. Il portait un pull bleu trop grand pour lui, à même la peau. Jess adressa un signe de tête en direction de leur table et alla s'accouder à l'autre bout du bar. Quelques instants plus tard, Farissey alla le rejoindre. Jess avait coiffé sa crinière blonde en une queue de cheval. Il avait le sourire d'un satyre, un sourire dont le secret restait inconnu, même de Jess lui-même, comme le soupçonnait Farissey.

Farissey écouta avec agacement Jess qui exposait un plan pour rapporter de l'ecstasy de Manchester et organiser des raves dans les docks.

« Les Baja sont en taule et j'ai besoin d'argent. Vu la situation, je vais devoir vendre mes guitares. »

Trois ans auparavant, Jess avait hérité de vingt-cinq mille livres, à la mort de son père. Jess n'avait pas entendu parler de lui depuis vingt ans. Farissey aurait été étonné si on lui avait dit qu'il lui restait encore deux mille livres de cet héritage.

« C'est une culture que tu ne peux pas transplanter ici, dit Farissey. Les Idren vont intervenir, tu vas finir avec une batte de base-ball sur la gueule, ils vont tout te piquer.

— Tu marches ou pas ? demanda Jess.

— Il va falloir te le dire combien de fois, Jess ? Je ne vais pas foutre en l'air ma carrière pour un plan à la con qui va forcément finir par merder.

— Alors, va te faire mettre, Jack. Après toutes ces années...»

Jess essaya maladroitement de lui adresser un regard sévère. Farissey faisait comme s'il ne le voyait pas.

Victoria les observait avec des yeux que la drogue rendait impitoyables. Elle voyait bien qu'ils se jouaient leur propre fiction. Jess et Farissey lui apparaissaient maintenant comme des personnages allégoriques. Jess était un hippie blond, Farissey se dissimulait derrière une sombre solennité. Mais elle voulait voir une forme de vérité derrière leurs gestes, un signe du lien ou de l'échange fantomatique qui existait entre eux. Elle ne regardait pas l'un ou l'autre, mais un esprit unique qui dévoilait ses côtés obscurs et lumineux sans la moindre trace de système ou de symétrie.

Farissey voulait échapper à ce regard. « Je veux te dire un mot à l'extérieur », confia-t-il à Jess.

La petite allée était déserte à l'exception d'un chien délaissé.

« Oublie tes transactions, Jess. Pour le moment, le plus important c'est que Loudon Hargest sait qu'on a eu quelque chose à voir dans cette affaire.

— Hargest le sait et je le sais », fit Jess avec ironie.

Le groupe avait entamé une version de *Ventilator Blues* des Stones. Jess sifflotait avec mépris et critiquait.

« La beauté du jeu de Keith Richards, c'est dans les silences.

— Reconnais, Jess, que tu pensais à me coincer.

— Pas sérieusement, Jack. C'est seulement après que j'ai embrayé sur l'histoire des Baja.

— Alors qu'est-ce qui s'est passé cette nuit-là, merde !

— Tu ne crois pas que je vais te le dire ? »

Jess se remit à siffler. Il lança une pierre au chien. Le bâtard continuait à regarder ce qui se passait dans l'allée.

« Ce que tu ne sais pas, c'est que Hargest m'a mis sous hypnose. »

Jess lança une poignée de cailloux au chien. Il s'en alla en trotinant sur ses pattes arthritiques.

« Qu'est-ce que t'as dit quand t'étais sous hypnose ? demanda Jess en faisant une grimace.

— Tu ne penses pas que je vais te le dire ? » mentit Farissey.

Il aurait bien aimé avoir quelque chose à taire. Il avait demandé à plusieurs reprises un enregistrement ou une retranscription du témoignage qu'il avait livré sous hypnose. La dernière fois qu'il avait téléphoné, Hargest lui avait parlé comme à un enfant : « Tu n'as rien à craindre avec

moi, Jack, pas la peine de faire toute une histoire pour ce bla-bla qui ne veut rien dire, non ? » Est-ce qu'il bluffait ? Est-ce qu'il voulait cacher son jeu ? Farissey n'arrivait pas à le savoir.

« OK Jack, donnant donnant. »

Jess reprit sa respiration et s'appuya contre le mur. À l'aube, le dimanche de Pâques, ils avaient fumé un joint dans une allée étroite, le long de la maison du meurtre. Ils avaient à peine eu le temps de comprendre ce qui se passait que quelqu'un leur était rentré dedans.

« Tu es tombé à la renverse et tu l'as entraîné dans ta chute. Tu te débattais avec lui. Je l'ai tiré par le col et je l'ai poussé contre le mur. Il était tout maigre. Il saignait de la tête, mais il n'était pas inconscient, alors je l'ai laissé partir. »

Jess ne savait pas comment JD les avait retrouvés.

« Il m'a dit qu'une fille avait été poignardée. Il a fallu que je te soutienne jusqu'à Windsor Esplanade. Tu n'étais pas blessé, juste complètement parti. JD ne voulait pas te toucher à cause du sang. Bref, une fois à Windsor Esplanade, JD nous a emmenés en voiture jusqu'à Sven Books.

— Alors ce type, c'était M. X ?

— Ça en a tout l'air.

— Et on sera de toute façon témoins contre les Baja ? »

Farissey attendait une réponse, mais Jess se contenta de hausser les épaules et sortit de sa poche un joint conique. Farissey fit mine de vouloir retourner dans le bar.

« Hé, attends ! cria Jess. Et ta séance d'hypnose ?

— Rien de plus qu'une version vaseuse et déconnante de ce que tu viens de raconter », répondit Farissey.

Jess tira longuement sur son joint. Il était maintenant livide.

« Comme ça, tout est parfaitement cohérent, suggéra Farissey.

— Formidable, non ? »

Le visage de Jess était impassible, cireux, mais on percevait un léger tremblement dans sa voix.

Le lendemain, Farissey et Victoria firent une pause sur la jetée au cours de leur habituelle promenade du samedi après-midi. C'était marée basse, un doux brouillard ensoleillé flottait au-dessus de l'eau, les signaux lumineux se dressaient comme des tourelles cubistes sur le sable. Il lui montra du

doigt un oiseau qui marchait dans le lointain, si élégant, en harmonie avec la nature, son environnement et les saisons. Si beau, si normal et si paisible, surtout.

« Tu sais que cette colonie est exceptionnelle en Europe », dit-il, en rejetant la fumée de sa cigarette avec un mélange de plaisir et de nervosité. « Et dire que la Dockland's Regeneration Corporation veut construire un barrage par-dessus. Alors qu'on pourrait tout laisser tranquille. »

Il se tut quelques instants et resserra le nœud de sa cravate en soie. Sa voix oscillait entre son habituelle douceur et un mépris sec et mesuré, qu'elle admirait et détestait à la fois, mais qu'elle détestait surtout depuis quelque temps.

« Faire ci et faire ça et encore ça, quant au bout du compte, il suffit de ne rien faire. »

Une douceur lyrique et chaleureuse imprégnait maintenant sa voix.

« Tu sais bien comment ça marche ici. Tu vois un type foutre un coup sur la tête d'un autre avec une bouteille, une pute insulter son maquereau et le maquereau lui mettre une claque, tu ne t'en occupes pas. Tu restes à l'écart.

— Le problème, dit-elle en souriant, c'est que si tout le monde pensait comme toi, Jack, il ne se passerait jamais rien. »

Elle alluma une cigarette en protégeant la flamme de l'allumette entre ses mains. Où avait-elle appris à faire ça ? Trop tard pour poser les questions.

« Et pourquoi est-ce que faire serait mieux que ne rien faire ? »

Il réfléchit vaguement quelques instants à sa propre question et à ce qu'elle avait de futile, puis il se tourna pour regarder le bâtiment au bout de la jetée, avec son horloge et ses tourelles hexagonales qui annonçaient on ne sait quoi aux eaux mortes de la baie.

« Imagine seulement que les Baja sont innocents, continua-t-il. Alors qui est coupable ? Très probablement un pervers qui fait une fixation sur sa mère. Et ces gens-là n'ont pas de casier judiciaire, ils ne volent pas de voitures, ils ne vendent pas de drogue, ils n'attaquent pas les officiers de police. Ils vivent dans leurs petites maisons bien tranquilles, conduisent leurs petites voitures bien tranquilles et font des boulots bien tranquilles. La police n'a pas la moindre chance de les coincer et ils le savent. Alors, pourquoi ne pas arrêter de vrais tueurs et en finir avec toute cette comédie ? On n'a même pas besoin de les punir. On les retire de la rue, et on leur

facilite la vie autant qu'on peut. Plein de cigarettes, un peu de Platon et de la pornographie. Peut-être même quelques visites de prostituées payées par l'État.

— Bon Dieu, ce que tu peux être cynique, parfois. Pourquoi ne pas admettre que tu es profondément conservateur ? »

Elle jeta sa cigarette à moitié consumée par-dessus la rambarde.

« Parce qu'on n'a pas besoin de ce genre d'étiquettes. Réfléchis un peu. Les Baja en prison, les Baja libres, une prostituée morte, une prostituée en vie, le monde en guerre, le monde en paix, marée haute, marée basse, une lune ascendante, l'autre descendante, moi vivant, moi mort, toi qui réfléchis, moi qui réfléchis, quelle différence au bout du compte, merde ! »

Elle ne répondit pas tout de suite. Le vent se mit à souffler plus fort, entraînant une boule d'algues séchées vers le bord de l'eau.

« Si tu veux que ce soit comme ça... »

Il sentit que quelque chose lui parlait alors. Il la regarda et sentit son corps se raidir comme un faucon avant son envol.

Il n'y a pas de place pour la justice ici, disait son regard. Il n'y a pas de place pour les rêves et les idéaux. Ici-bas, nous nous consolons à la pensée que l'on ne vieillit que d'une année à la fois, et que rien ne change, rien ne peut empirer.

Ce soir-là, ils dînèrent au Red House, un bar restaurant sur Penarth. Ils s'assirent à une table à côté de la fenêtre et regardèrent le jour disparaître dans un bleu des plus profonds. Farrissey but une bouteille de vin pendant le repas. Il toucha à peine à sa nourriture et laissa les légumes de côté. Il remarqua que les moules étaient délicieuses, parla des dangers de l'intoxication alimentaire pour les femmes enceintes. Il s'inquiétait pour Victoria, de sa consommation de vitamines, de protéines et de la teneur en fer de son régime.

Après le repas, il but toute une série d'irish-coffees.

« Je ferais mieux de te donner un coup de main », dit-il.

La défense allait avoir besoin de témoins fournissant des alibis – ça elle en était sûre – et aussi d'accéder au monde nocturne de Butetown. Entre son travail à la pharmacie et ses nuits dans les bars, il trouverait le moyen de l'aider. « Je connais presque tout le monde ici. Ils ne m'aiment pas forcément, mais ils me considèrent comme un des leurs. Leurs parents connaissaient tous les miens depuis l'époque où ils étaient les gérants du House of Blazes. Ils m'accordent leur confiance.

— En d'autres termes, on me tient à l'œil ? Ma mère fait comme si de rien n'était. Toi, tu dis : alors, comme ça tu es enceinte ? Sale affaire, dit JD. Ce n'est pas un endroit pour une fille comme toi, dit ma tante Dolores. Moi, j'écoute tout ça et je me demande : mais qu'est-ce qu'ils ont tous à cacher ?

— Ou à découvrir, plutôt », marmonna-t-il.

Il regarda à travers la fenêtre du restaurant. Une lourde obscurité côtière recouvrait la baie. Il cherchait à apercevoir un signe. Il n'y avait rien là-bas à l'exception des fines bandes de lumière qui s'échappaient des bateaux, un mince rayon de lune, un monde construit sur sa propre amoralité, un monde qui n'avait pas de vérité à offrir.

Ils se couchèrent à deux heures du matin. Comme il s'endormait, il fut assailli par une succession d'images : *un clown nain sur un escalier, vomissant du minestrone dans une soupière ; un épouvantail qui s'ébrouait en faisant gicler une pluie de sang ; un homme allongé par terre à côté d'une femme couverte de sang ; il lui caresse les cheveux et lui murmure à l'oreille : « Tu déconnes pas, tu déconnes pas. » Un épouvantail qui apparaît tout d'un coup dans Angelina Street comme un flash dans la nuit. Un rire, d'abord étouffé, puis strident ; des bouches riantes d'où sortaient des sirènes de police ; et lui-même, fuyant la gaieté, la folie, le chaos. Puis il se retrouva plus loin dans le temps. Il était avec Jess. Plus jeunes, sans pouvoir dire précisément quel âge ils avaient, ils erraient à travers des kilomètres et des kilomètres de nuit, s'asseyaient dans la décharge de Mardy Road, suivis pas à pas par la culpabilité... Avec Jess, vers l'est, ils passaient devant des volets de fer et des tas de pierres... Ils étaient côte à côte, avec Jess, ils se retrouvent nez à nez avec ce qu'ils fuient.*

Il se réveilla à l'aube, la lumière matinale s'enroulait autour des rideaux comme des doigts longs, fins et cruels. À l'extérieur les mouettes criaient comme des âmes damnées dans le silence dominical. Leur message était engouffré par le rythme sourd qui lui martelait la tête et se mêlait à un morceau de guitare discordant que Jess avait composé de nombreuses années auparavant, protégé par sa carapace, majestueux, implacable : un vautour perché sur une garde-robe. Les cris des mouettes se firent plus aigus. Blotti entre ses griffes et son algèbre, il entendit : « Tu déconnes pas, tu déconnes pas, tu déconnes pas. » Comme une litanie, un chant, un mantra pour refuser le temps.

Il essaya de se rendormir. Quand enfin il se mit à sommeiller, il songea à l'eau, l'eau secrète et parfaitement immobile dans ces docks qu'ils appelaient Dead Man's Point.

Puis il se rappela une histoire que lui avait racontée son père sur un équipage de marins malgaches qui avaient navigué entre de paisibles détroits. Mille après mille ils avaient été portés sur une vague qui croissait imperceptiblement, sans voir cette immense falaise d'eau jusqu'à ce que ce soit trop tard.

OceanofPDF.com

Pendant les quinze jours qui suivirent, Farissey surveilla les rendez-vous professionnels de Victoria. Sa première tâche dans la communauté consistait à interroger Lida Varaillon, le 14 mai.

Après le travail, ce jour-là, Farissey se rendit jusqu'au logement social de Lida. C'était une soirée magnifique, l'air était saturé des espérances de la mi-mai.

Lida dormait encore, lui dit Josie Marshall. Elle le fit entrer dans la pièce principale. Josie était une Noire musclée qui approchait de la trentaine. Elle avait les cheveux en brosse et un regard vif et intelligent. Elle était la maîtresse et compagne de Lida. Techniquement ça en faisait la maquerelle de Lida, mais Farissey savait qu'en réalité elle était plutôt la maîtresse de maison, la nourrice, la mère adoptive du petit garçon de Lida, Josie était la seule personne capable de maintenir un peu d'ordre dans la vie de Lida.

« Si ta copine tapine, comme c'est le cas de Lida, tu dois supporter pas mal de merdes, ça je le sais, dit Josie. Mais partager un lit avec quelqu'un qui pue comme un vieux poisson crevé, ça non ! »

Farissey écoutait d'une oreille distraite et buvait une cannette de Breaker à petites gorgées. Il observait le joli petit Noir âgé d'environ trois mois, sur le sofa devant lui. Il était calme, contemplatif, il agitait les bras et les jambes.

La pièce était d'une propreté irréprochable. Des haltères étaient empilés soigneusement dans un coin de la pièce. Le bulletin d'informations commença à la télévision et Josie augmenta le son.

« Tu vois, le petit Daryl, là, il est tout propre, dit Josie. Comme un sou neuf. C'est moi qui le lave. Alors pourquoi est-ce que Lida ne peut pas se laver ? Et qu'est-ce qu'elle fout à sortir sans capotes ? Elle s'est couchée à huit heures ce matin. Il est six heures maintenant et elle se réveille à peine. Qu'est-ce qui arriverait à ce petit bonhomme si j'étais pas là, hein ?

— Elle doit être déprimée.

— Je le sais bien, Jack. Je le sais bien. Mais qu'est-ce que je vais faire, moi ? »

Josie paraissait soudain plus âgée, plus sage et plus douce.

Farissey lui tendit un flacon de Valium.

« Ça pourra peut-être l'aider.

— Merci, Jack, vraiment, merci. »

Josie posa le Valium sur la télévision et alluma une cigarette. Elle s'accroupit par terre et regarda l'écran.

Josie avait grandi dans les quartiers ouvriers blancs. Elle avait grandi en sachant qu'elle n'était pas comme les autres filles, elle n'aimait pas la même musique ni les mêmes vêtements, elle ne parlait pas comme eux. Mais pour une fille, elle savait plutôt bien se servir de ses poings, elle savait se défendre et elle avait rejoint l'armée des voyous les plus durs de Cardiff. Puis un ami l'avait fait entrer dans le monde de Butetown.

C'était là qu'elle s'était trouvée. Elle s'était rendu compte que ce n'était pas parce qu'elle était noire qu'elle était à part, mais parce qu'elle désirait les filles. Et les filles, les jolies filles, là, ça se trouvait facilement. Beaucoup de putes préféraient aller chez des femmes la nuit. Le problème c'était que les putes n'étaient pas vraiment des lesbiennes et se laissaient faire par des salauds à cinquante-cinquante. Elles se servaient des mecs contre les filles et des filles contre les mecs d'une manière qui abusait de la droiture de filles comme Josie et ses semblables, et provoquait leur colère.

Lida entra d'un pas traînant dans le salon. Elle portait un T-shirt blanc, une minijupe et des porte-jarretelles noirs. Elle coiffait ses cheveux bruns en queue de cheval et paraissait inquiète.

« J'ai préparé un biberon pour plus tard, dit-elle.

— Et alors, tu voudrais qu'on te donne une putain de médaille ? »

Josie détourna la tête et monta à l'étage.

Lida ne réagit pas. Elle appliqua un peu de fond de teint sur un bleu.

« Je me suis disputée avec un trottoir », dit-elle à Farissey.

Farissey observait le rituel dont Josie devait être le témoin quotidien avant que Lida aille se poster dans la rue au crépuscule. Elle ouvrait une cannette de Special Brew, se roulait une cigarette maladroitement, alternait une bouffée de fumée et une gorgée de bière, elle prenait le bébé dans ses bras, autant par désespoir que par amour, et elle s'accrochait à lui comme s'il la protégeait du reste du monde. Encore une Special Brew, encore quelques cigarettes. Une bouffée, une gorgée, une bouffée, une gorgée, puis

elle allaitait l'enfant avec le biberon que ses clients lui avaient permis d'acheter. Deux pâtés en croûte sortis du frigo et une autre cannette.

« Merci pour le Valium, Jack, dit Lida en lui tendant une Special Brew. Et pour être resté pendant la séance d'hypnose.

— Tu peux me payer pour mes efforts », dit-il.

Puis en murmurant, il lui dit que Victoria passerait à Custom House le soir même. Il lui expliqua qu'il lui serait reconnaissant de ne pas mentionner le fait qu'il avait été interrogé par la police, au même titre que JD ou Jess.

« Elle finira bien par le savoir.

— C'est sûr, mais j'ai besoin de temps pour réfléchir.

— Oui, toi et moi. Bien sûr que je dirai rien, sauf que c'est vraiment une emmerdeuse.

— Vas-y doucement, quand même... On se retrouve plus tard ?

— Sans doute. Custom House avant la fermeture ? »

Il finit sa cannette avec soulagement. Il s'était levé et s'apprêtait à partir quand Josie descendit l'escalier.

« À quelle heure tu reviens ? demanda Josie.

— Ça risque d'être assez tard.

— Lida, pourquoi est-ce que tu vas encore rentrer tard ? »

Lida ne réagit pas. Josie prit le bébé et le mit sur son épaule. Elle avait l'air plus à l'aise quand elle tenait le petit Daryl dans ses bras. Ceux qui ne savaient pas pensaient que le bébé était celui de Josie : un père noir, une mère blanche, comme pour Josie.

Lida se tenait au centre de la pièce, comme au milieu d'une transe, parfaitement silencieuse.

« Pourquoi ? » demanda à nouveau Josie.

Lida répondit finalement : « Voilà pourquoi !

— Ouais, pour aller te faire baiser par un mec. Encore un nègre. Comme Tony Baja avant que tu le largues, et t'étais avec qui la nuit dernière ? Il n'y a plus de clients à cinq ou six heures du matin. Et pendant ce temps, qui s'occupe du gosse ? Encore moi.

La bonniche ! Pendant que tu baisses avec ceux qui te payent et après avec ceux que tu payes.

— Et qui est-ce qui paye pour tout dans cette baraque ? C'est les clients qui payent et c'est moi, aussi. »

Lida parlait à voix basse.

« Cent balles par ci, cent balles par là, dit Josie. On n'aurait rien à manger ici, si j'étais pas là.

— Qui a besoin de bouffer ici ? Le bébé, et puis c'est tout.

— Pourquoi est-ce que tu vas rentrer tard ? Tu ne me réponds jamais, Lida.

— Quand j'aurai fini, j'irai au North Star dépenser un peu de mon argent, Josie. En dépenser tant que je peux, tu comprends, Josie ?

— Formidable ! Putain ! Mais si j'apprends que tu traînes avec un de ces mecs, je te tue », dit Josie qui se tenait à la porte tandis que Lida sortait dans l'impasse sombre, devant l'appartement où le crime avait eu lieu.

« Et puis quelqu'un te tuera à ton tour, Josie. »

Les yeux de Lida s'embuent de larmes. Sachant que Lida ne pleure pas d'habitude, et qu'elle pense que personne ne l'aime assez pour aller frapper quelqu'un d'autre pour la défendre, Josie bat en retraite, mais pas avant d'avoir entendu Lida dire : « Comme ils ont tué Christina. »

Cette nuit-là, Lida se fit trois Pakistanais, l'un après l'autre, une dizaine de passes avec des habitués, surtout dans des voitures. Puis une paire d'Arabes qui la traînent au casino Les Croupiers. Ils lui donnent des jetons pour dix ou vingt livres. Elle joue à la roulette pendant qu'ils jouent aux dés. Elle mise en même temps sur noir et sur rouge et équilibre ses gains en empochant deux cents livres, tout en se gavant de sandwiches gratuits et de café au lait.

Dans le parking, devant l'agence de voyages Aspro, un des Arabes l'encule pendant que l'autre regarde en se branlant. Elle ramasse encore quarante livres.

Elle arrive au Custom House juste au moment où on prend les dernières commandes et dit à Farrissey que c'était la nuit la plus facile qu'elle ait eue depuis des mois.

Elle s'assit à côté de lui à l'extrémité du bar, une cannette de K à la main, et une cigarette entre deux doigts couverts de bagues voyantes.

Farrissey s'imprègne du désespoir sombre et prudent qui règne au Custom House. Une dizaine de personnes s'agglutinent autour du juke-box, d'où s'échappe une chanson des B-52's, *Love Shack*, quatre lesbiennes country se tiennent autour de la table de billard, deux vieux ivrognes sont avachis un peu plus loin, l'un d'eux gueule, l'autre dort dans sa veste brune bien coupée.

« Pourquoi toutes ces bagues ?

— Je les mets quand je travaille. Et je tiens toujours mes clefs à la main. Les seules précautions que je prends en ce moment.

— Comment s'est passée cette espèce d'entretien ?

— Oh ça, c'était rien, juste de la merde. Ta nana est venue et a dit "excusez cette intrusion", et je lui ai dit qu'elle avait pas à être désolée et qu'elle pouvait aller se faire foutre parce que j'avais déjà tout dit à la police et qu'une gentille fille comme elle n'avait rien à foutre dans ce trou. Et puis il faut aussi dire que tu aurais pu me prévenir qu'elle était en cloque. »

Farrissey sentit un spasme dans le bras. Il laissa tomber sa cigarette par terre et la ramassa.

« Comment est-ce que vous en êtes venues à parler de ça ?

— Une des filles a commencé à la bousculer un peu. Rien de sérieux, juste pour la frime, tu vois. Mais ta nana, là, elle a dû croire que c'était pour de vrai, parce qu'elle lui a dit : "Arrête, je suis enceinte." Y a une ou deux filles qui ont pensé que c'était des conneries, mais j'avais pas l'impression qu'elle était du genre à baratiner.

— Non, c'est pas son genre.

— Elle a dit qu'elle ne savait pas qui était le père. Comme si c'était une affaire. Je lui ai dit : "Comme c'est original !"

Le poivrot bien habillé venait de se réveiller, et il se retourna sur sa chaise. Il toussa. Des fils de vomissures emphysémateuses se déposèrent sur les revers de sa veste. Il les frotta jusqu'à ce que le tissu les absorbe, puis vida le fond de son verre.

« Et qu'est-ce qu'elle va faire maintenant ? demanda Lida. Sa famille, ça va, mais elle, elle a aucune chance. Elle sait pas comment ça marche. Les filles croyaient que c'était une assistante sociale à la con. Elle m'a demandé qui était l'homme qui m'avait frappée pour que j'aie un cocard comme ça, et je lui ai dit que c'était pas un homme.

— Mais maintenant ça va être encore autre chose. Elle doit aller à la prison, interroger les Baja. »

Il comprit à l'expression sur le visage de Lida qu'il n'aurait pas dû dire ça. Ce qu'il vit dans ses yeux était plus profond que la peur ou le sentiment de la trahison.

« Quelqu'un m'a dit que Carl tuerait mon bébé quand il sortira de prison. »

Elle baissa les yeux et dessina des cercles dans les flaques de bière sur le comptoir.

« Qui est-ce qui a raconté ça ? N'importe qui peut répandre des histoires complètement dingues.

— Qu'est-ce que je vais faire, merde, Jack ?

— Demande à Hargest de te protéger. Et puis tu finiras par tout oublier. Comme un mauvais rêve.

— Il va falloir qu'on parle sérieusement un de ces jours, Jack », dit-elle en dessinant cette fois des visages souriants dans la bière.

Un de ces jours..., songea Farissey quand elle partit vers le North Star. Il parvint à convaincre le barman de lui servir quelques verres après l'heure de fermeture légale. Puis à une heure du matin, il décida de rentrer chez lui. Il remarqua qu'il y avait encore de la lumière dans le salon. Il prit Angelina Street, fuma une cigarette, essaya de se calmer. Les bookmakers au-dessus de l'appartement où avait eu lieu le meurtre s'étaient remis au travail. Il songea à ce que lui avait dit Lida. Est-ce que Carl Baja serait capable de tuer un bébé ? Non. Mais d'un autre côté, celui qui avait tué Christina avait aussi tué son bébé, même s'il n'était encore qu'un fœtus. Il songea à l'enfant que portait Christina et qui croissait autour de son sexe, son enveloppe génétique déjà constituée. Quand il naîtrait, allait-il chercher Jess dans les yeux du bébé ? Victoria était maintenant enceinte de trois mois. Elle devait faire une nouvelle échographie dans dix jours. Il en eut la nausée. L'échographie rendait cette vie tangible. Des traits qui se formaient, tout un corps qui grandissait, qui frappait à la porte, qui essayait d'entrer dans la vie.

Tout oublier comme un mauvais rêve. Il sourit tristement, il était bien conscient de ce que son conseil à Lida avait d'hypocrite. Essayer d'oublier quand ils avaient besoin de refaire ce cauchemar, se redresser d'un coup, avec un carnet ou un magnétophone à portée de la main, un Loudon Hargest à côté du lit. À souffler des répliques. À extirper des notes de cette profonde partie de l'âme, ce cœur de l'être dans lequel on ne peut pas enfoncer de couteau, là où rien ne se transforme, rien ne disparaît, rien ne se perd.

Il entra dans l'appartement en silence. Victoria ne dormait pas. Elle était assise devant un sandwich coupé en huit petits morceaux. Deux papiers ayant contenu des barres de chocolat étaient pliés avec un soin extrême sur le côté de l'assiette. Ça lui rappela sa mère, une femme qui avait vieilli à

côté de sa radio, en mangeant des tartes aux myrtilles et en rêvant aux jours perdus de sa jeunesse.

Le collier dont Victoria avait hérité était posé sur ses genoux, cassé. C'était le collier de sa grand-mère, tout ce qu'il lui restait, à elle et à Dolores, de cette femme de Trinidad arrivée à Cardiff en 1936 pour lier son destin à celui d'un réfugié vantard qui revenait de la guerre d'Espagne.

Farisey ouvrit une bouteille de vin dans la cuisine. Les rideaux s'emplirent de lumière. Il regarda à travers l'étoffe et vit qu'il s'agissait d'un phare sur Dumballs Road.

« Tu aurais pu accepter ma proposition. Je t'aurais rejointe plus tôt.

— On t'a dit ? »

Elle se mit à tripoter le collier. « On t'a répété que j'avais dit que j'étais enceinte ?

— Oui, on me l'a répété.

— Tu penses que Jess va l'apprendre ?

— Sans doute. De toute manière, il va falloir l'annoncer à tout le monde. Il ne faut pas que Dolores et ta mère l'apprennent par quelqu'un d'autre.

— J'ai pas réfléchi, c'est sorti tout seul.

— T'as bien fait. Quand t'y penses, t'aurais pu perdre le bébé avec ce qui s'est passé là-bas.

— Bon, bon, ça va. Je me sens déjà assez bête comme ça.

— Pourquoi est-ce que Madieson & Madieson n'a pas envoyé quelqu'un pour t'accompagner ?

— Ils l'auraient fait si je l'avais demandé, mais je ne voulais pas donner ce genre d'impression. Et puis, il reste jeudi...»

Farisey essaya de rassembler son courage. Ça voulait dire rencontrer Carl Baja encore une fois. Un des deux seuls hommes qu'il craignait.

« Alors je t'accompagne », dit-il finalement.

À trois heures du matin, Victoria fut réveillée par son cauchemar. Dans son rêve elle remontait en courant les couloirs d'une maison symétrique. Prise de panique, elle trébuchait et faisait une chute sans fin dans un escalier en colimaçon. Puis, elle arrivait dans une immense station de métro où se déroulait une tragédie indéterminée qu'elle devait absolument éviter. Elle reconnaissait cette station, c'était Angel. Elle appuyait sur un bouton pour appeler un ascenseur ; les portes s'ouvraient brusquement. À

l'intérieur, elle voyait alors une petite silhouette avec une tête couverte d'étoiles, des pieds dodus. Ça ne pesait rien, c'était tout enveloppé de bandelettes. Puis le petit paquet lui échappait, il était aspiré brusquement par l'appel d'air d'une rame qui l'entraînait dans les profonds tunnels à l'extrémité de la station.

La voix de Farissey brisa le silence et l'obscurité moite et griffue.

« C'est comme la vision de Nabuchodonosor. Il vit une tête d'or et des pieds d'argile. » Un prêtre avait dit un jour à Farissey que la pierre qui avait fracassé cette image était celle sur laquelle Jacob s'était endormi pour rêver de l'échelle qui le menait aux étoiles.

« C'est un rêve d'avortement », avait-elle dit tout simplement.

Il avait allumé la lampe de chevet. Elle était assise toute droite sur le lit. Ses épaules étaient douces au toucher.

« Quand j'étais à Londres, ma station de métro, c'était Angel. Je me revois en train d'attendre sur le quai pour rentrer à l'appartement que je partageais avec d'autres étudiants et raconter tout un tas de mensonges à tout le monde.

— Peut-être que tu t'es mise à en rêver parce que tu ne ressens plus de culpabilité.

— Après l'avortement, il n'y avait qu'une question qui m'obsédait. Je me demandais sans cesse : "Comment peut-on pleurer quelque chose qu'on n'a jamais connu ?" »

Farissey croisa les mains sur la nuque. C'était une expérience qu'il n'avait jamais vécue. Si ce n'est qu'il avait pleuré son innocence, un sentiment qui lui avait toujours manqué, une sérénité qu'il n'avait jamais eue.

« Tu peux toujours prier Macha. »

Farissey expliqua qu'en Irlande, d'où venait son père, Macha était le saint patron des mort-nés, des fausses couches et des fœtus avortés. Un *cillineach* était construit pour le repos de ces petites âmes qui n'avaient connu aucun destin.

« C'est comme un cimetière ?

— Oui, sauf que c'est toujours un endroit caché, derrière des haies sur des chemins que plus personne n'emprunte. Et ce n'est pas une terre consacrée. Je ne pense pas que les gens s'y rendent, il n'y a pas de tombes, pas de pierres, il n'y a rien. Et pas de noms, non plus. »

Il remarqua que ses mains tremblaient sous la couverture. Il mit ses mains sur les siennes, avec douceur dans un premier temps, puis il les serra pour que toute la tension remonte dans le bout des doigts.

« Ne dis rien, fit Farissey. Tu te rappelles les paroles de Billie Holiday, *“Don’t explain.”* On va fumer quelques joints et puis rire et pleurer et rire encore et pleurer, jusqu’à ce qu’on s’endorme. »

Elle voulait juste qu’il la tienne dans ses bras. Et il la serra contre lui jusqu’à ce qu’elle s’endorme profondément. Lorsque le réveil sonna à huit heures moins le quart, il s’éveilla avec devant les yeux l’image de Jess en habit d’arlequin.

Il la tenait toujours contre lui, elle était plus douce que jamais.

Jeudi matin, ils se retrouvèrent dans un parloir à la prison de Cardiff. Farissey fut à nouveau frappé par la masse menaçante de Carl Baja avec sa petite barbe et sa fine moustache. Il avait pris plus de cinq kilos depuis son incarcération, mais il n’en paraissait que plus fort, plus beau et plus sûr de lui. Carl présenta une chaise à Victoria. Le gardien quitta la pièce, mais laissa la porte ouverte. Tony Baja serra la main de Victoria avec énergie. Il était plus maigre, plus vif, animé d’énergies désordonnées tandis que Carl était tout en économie, en puissance contenue. Les Baja se glissèrent sans effort sur les petites chaises puis se figèrent dans une immobilité quasi bouddhique.

Ces deux géants étaient entourés d’une aura comme s’ils possédaient une intuition commune, une forme de télépathie si vivace qu’elle sortait de ses limites et absorbait Farissey dans ses ondes, denses et malveillantes. Sans modifier l’expression de son visage, Tony faisait comprendre à Farissey que Victoria était plutôt pas mal comme petite salope à moitié noire, et qu’il se la baiserait bien, mais qu’il était aussi assez malin pour retourner toute possibilité à son avantage, même si cette possibilité s’incarnait de façon lointaine dans cette fille qui ne connaissait rien à rien et avait pourtant l’énergie de faire quelques vaguelettes là où les choses étaient susceptibles de changer.

Farissey posa deux cartouches de cigarettes sur la table.

Carl prit les vingt paquets de Benson & Hedges. Un sourire se dessina imperceptiblement sur ce visage qui semblait avoir été taillé dans le marbre. Tu as fait ton devoir disait ce sourire, plutôt que tu m’as apporté un cadeau.

« Ça nous change de la cour de récréation, dit Farissey.

— Moi, j'ai plutôt l'impression de m'y retrouver au contraire, répondit Tony Baja.

— C'est bon de savoir que quelqu'un nous écoute, dit Carl d'une voix grave et épaisse. On doit dire la vérité. »

Il joignit les pouces et le bout des doigts en formant une sorte de pagode sous son menton. Il était tout attentif. Les yeux grands ouverts.

« On dit que vous aviez quelque chose à reprocher à Christina, fit Victoria pour commencer.

— C'est sûr qu'on lui en voulait un peu à cette prostituée, hein, Tony ? Elle n'est pas venue à ce procès à la con. Et elle était censée témoigner *en notre faveur*. On voit pas beaucoup de cadavres à la barre, non ?

— C'est vrai », fit-elle avec un sourire retenu, sans trop savoir s'il s'agissait là d'une plaisanterie ou d'une menace. « Il n'est pas logique de se débarrasser de son témoin. Mais ça établit un lien, et lorsque des gens de votre réputation se trouvent liés...

— Quelle réputation ? » demanda Tony Baja. La tonalité de sa voix était la même que le *si* d'une guitare.

« La police affirme que vous êtes les deux chefs d'un gang connu sous le nom d'Inited Idren, dit Victoria en consultant ses notes. Ils disent que c'est une organisation qui compte parmi ses activités le proxénétisme, la vente de drogues, la possession d'armes à feu, l'extorsion, le racket.

— C'est du bla-bla, rien de plus, dit Carl en mâchant le filtre de sa cigarette comme s'il était déterminé à en extraire tous les produits chimiques. On n'a rien à voir avec la prostitution.

— Oui, mais on ne peut pas nier la possession d'armes à feu, répliqua Victoria. Au festival de Glastonbury en 1984, vous êtes allés voir tous les hippies qui dealaient et vous leur avez collé des fusils à canon scié sous le nez. Vous leur avez volé leur marchandise que vous avez revendue pour des milliers de livres.

— Oui, mais ça, c'était exceptionnel, dit Carl. Vous voyez, c'est parce que j'ai appris qu'ils vendaient de la drogue à des gosses de treize, quatorze ans. Moi aussi, j'ai deux enfants. Je ne veux pas qu'ils soient exposés à ce danger quand ils grandiront. Comme je l'ai dit devant le tribunal, on faisait tout simplement le travail que la police devrait faire.

— Et vos rapports avec les Yardies ?

— Notre famille vient de Sainte-Lucie. Les Yardies viennent de Jamaïque. Bien sûr que j'en vois de temps en temps quand je vais à

Birmingham pour travailler dans la sécurité. C'est tout. »

Puis ce fut Tony qui prit la parole, pour expliquer qu'il y avait un monde entre vendre un peu de drogue, se garder de la compétition, et commettre le genre de crime de dégénéré dont Christina avait été la victime. Farissey remarquait leur façon de fonctionner. Quand l'un parlait, l'autre fixait Victoria du regard, guettait le moindre signe qui la trahirait. Ils attendaient, observaient, alternaient. Et juste au moment où on avait l'impression que leur intérêt se relâchait, qu'ils étaient moins alertes et évitaient les questions, les Baja se virent récompensés par une révélation, quand Tony mentionna que la moitié de l'équipe de billard d'Acram était à l'Avondale la nuit du samedi au dimanche de Pâques.

« On avait besoin d'aide pour faire un peu de ménage au Casablanca. Alors je suis allé voir à l'Avondale. Il n'y avait pas un seul de nos gars, mais cinq ou six gars d'Acram. Le bancal victime de la thalidomide qui se sert de son gros orteil pour appuyer sa canne de billard, et le professionnel, là, Jimmy the Hat. Un grand joueur, mais un connard. Ils étaient tous complètement partis. Le guitariste, aussi, avec les cheveux blonds et la queue de cheval. Il avait dû se prendre un acide ou une merde du genre. Tu le connais, Carl.

— Ouais, il s'appelle Jess », dit Carl Baja avec une ombre de vénalité au coin de la lèvre et de l'œil. Pensait-il à l'avenir ou au passé ? Farissey n'aurait su le dire.

« Y avait-il quelqu'un d'autre sur Angelina Street ce soir-là ?

— Il y avait tout un tas de gens », dit Carl Baja avec, maintenant, un peu d'enthousiasme dans la voix. Puis il marqua une pause : interrogateur, furieux. Il remua son énorme corps sur sa chaise. « Attends un peu. Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? T'étais là, Jack. Dis-lui. Vous vous foutez de moi ou quoi ? »

Farissey haussa les épaules, tous les yeux étaient maintenant rivés sur lui. Des yeux bons, des yeux mauvais, des yeux dans lesquels brûlaient les flammes de la trahison.

Sentant qu'il tenait quelque chose, Tony Baja prit la parole, nomma JD parmi ceux qui étaient présents avec « cette espèce de cartomancienne ».

« Tu sais bien de qui je veux parler, Carl. Une métisse, celle qui s'est fait baiser par tous les vieux. Trop vieille pour nous. Et puis on choisit mieux, nous.

— Dolores ? » suggéra Farissey.

Ils savaient très bien que le but du jeu était d'humilier Victoria en nommant sa tante dans ce contexte.

« Ouais, c'est elle », dit Tony, et il se mit à décrire les pouilleux qui traînaient autour d'elle, pour une raison ou pour une autre, tandis que Farissey voyait sur le beau visage anguleux de Victoria se succéder la colère, le refus, la détermination, une palette d'émotions parlant de noblesse et de révoltes enfantines, d'un ensemble complexe de peurs qui seraient faciles à dissiper par un sourire sur le visage de l'autre, un geste de compassion, ou les simples mots du pardon que trois des quatre personnes présentes dans cette pièce sans fenêtre, incroyablement poussiéreuse, tenaient par-dessus tout à entendre.

OceanofPDF.com

Le samedi en huit, Farissey vit Jess adossé à la rambarde sur les quais. C'était plutôt malin de le choper un samedi à l'heure du déjeuner, quand il avait les nerfs en boule. Rien d'autre à faire que d'accueillir Jess avec une courtoisie distante. Farissey s'avança vers cette silhouette de lutin qui aurait trop grandi. Il portait un cuir de motard. Pourquoi fallait-il qu'il paraisse toujours aussi sûr de lui, même dans cette rue victorienne avec, derrière lui, le fleuve boueux et sans vie ? Il était comme un cavalier de l'enfer dans ce lieu en ruine battu par les vents.

« Je joue au Hoskins Club, ce soir, tu veux venir, Black Jack ? Black Jack Farissey ?

— Le Hoskins Club ? On verra...

— Je te fais entrer gratuitement...», dit Jess avec un sourire. Il rejeta une mèche de cheveux qui lui tombait sur le front. Un geste qui rappela à Farissey leur adolescence. Son esprit remonta vingt-cinq ans en arrière et il revit Jess, un adolescent doux et dégingandé. Il avait pris du poids depuis, mais ça lui allait bien. Pourtant quelque chose était mort en Jess, mort pour toujours. Vie déçue d'un rêveur qui laisse passer les années sans rien construire. Qui finit en mystique du cœur, qui a tout vu, tout connu qui a sombré dans la drogue, est devenu un coursier sur sa moto et un roadie pour des groupes de deuxième catégorie et des troupes de théâtre. Un certain savoir-faire, mais sans aucune classe, une tignasse blonde comme une chanson, un petit air inoffensif aux yeux des jeunes femmes parce que toujours en fuite, flottant toujours vers l'avant comme un nuage transpercé par les rayons du soleil, pour faire de leurs yeux le lieu de son exil. Il n'était pas si différent de ce qu'aurait été Farissey si le sexe avait été sa drogue principale, si son désir s'était manifesté en une longue suite de beautés faciles, allant et venant avec les saisons et les marées, dont on ne se souvient que rarement, mais qui incitent toujours à l'action jusqu'à ce que le reflet se mette à poser des questions, à parler.

« Tu as réfléchi à ma proposition ?

— Je me débrouille assez bien comme ça. »

Farissey avait la gueule de bois, c'était comme s'il n'avait plus aucune sensation dans la tête, la bouche, les mains. Ses pensées lui venaient trop vite, partaient dans tous les sens, sans organisation centrale.

« Tu renonces, en d'autres termes. C'est bien ça ?

— Nous renonçons tous, Jess. T'as des contacts, j'ai des contacts. Tu fourgues de la drogue, je fourgue des drogues légales.

— C'est bon, Jack, on laisse tomber », dit Jess en se tournant vers la Taff et en retrouvant son calme et ses forces comme un boxeur entre deux rounds. « Comment ça va pour toi ?

— Moi ? J'ai mal à la tête et je me demande ce que tu fous encore là quand je t'ai tout donné pour que tu puisses t'en aller à Manchester.

— Je suis obligé de rester ici.

— Liberté sous condition ? »

Jess sentit cette vieille colère familière s'emparer de lui au moment où il répondit : « Fais pas le malin, Jack. Victoria est venue me voir. Elle était toute retournée à cause de toi. Elle avait besoin qu'on la console, alors je l'ai consolée. C'est autour de la Saint-Valentin qu'on a conçu ce petit être, c'est pas vrai, Jack ? Et elle avait deux amoureux. J'ai fait un petit calcul sur les dates et je me suis dit que j'étais moralement obligé de m'impliquer dans tout ça. »

Farissey alluma une cigarette et s'accroupit, adossé à la rambarde. Dans son costume en lin, trop grand pour lui, il ressemblait à un gros insecte implacable. Le sentiment de l'absence le reprenait, sa poitrine se serra, son estomac se noua, il était comme en manque, il aurait pu vomir. Il se souvint de Lida Varaillon, avachie sur le bar un soir, qui jouait à retirer et à remettre ses bagues. « Une mère, ça compte, un père c'est rien », lui avait-elle dit.

« Attends un peu, attends un peu », dit Farissey qui comprend que la partie lui échappe, que ce jeu a pris des directions que lui-même n'aurait jamais envisagées. « Tu veux dire que tu demandes à avoir la responsabilité de l'enfant ?

— Bien sûr. Le moment est venu. Ça correspond au bon moment dans ma vie. »

Jess s'appuya à la rambarde. Une couronne de moucheron se formait autour de sa tête et de son cou.

« Et qu'est-ce que tu vas faire, Jess ? Des analyses de sang, des analyses de sperme, des convocations au tribunal, des témoins ? Tu crois pas qu'on

en a assez comme ça pour le moment ? Et puis tu lui apporteras ce que je ne peux pas lui apporter ? Arrête un peu, Jess. Tu détestes les femmes. Et tu ne les détestes jamais autant que quand tu fais semblant de les aimer. »

Farissey aperçut un pingouin flottant sur l'écume comme un souverain. Il soutint le regard de Jess, d'un bleu perçant.

« Qu'est-ce que tu veux dire, Jack ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire », répondit Farissey en aspirant profondément la fumée de sa cigarette qui, se mélangeant à l'adrénaline, faisait de ses poumons une vallée large et dangereuse. La puissance et la peur se mêlaient dans sa poitrine.

« Tu dis que tu te souviens de ce samedi soir ? Peut-être. Mais je me souviens de ce qui s'est passé un peu plus tôt le même jour. Je sais avec qui tu te disputais, ce n'était pas Vicky et c'est personne qu'on puisse contacter maintenant. »

Il vit Jess battre en retraite, se replier, lâcher du terrain ; ils ne pouvaient pas se permettre d'acculer l'autre à un désespoir tel que seul un aveu lui aurait permis d'en sortir. Mais Farissey continuait quand même, comme un joueur de billard qui fait disparaître toutes les boules alors qu'il a déjà gagné la partie.

« Tu sais que le dossier de la défense avance bien, Jess. Je suis sûr que ces deux types vont s'en sortir. Ils vont se retrouver dans la rue et là, personne ne sait de qui ils vont se venger. »

Farissey passa l'après-midi à boire seul au Packet. Cinq jours plus tôt, Victoria était sortie, vêtue d'une veste en daim et d'une courte jupe noire. La même jupe que Jess lui demandait de mettre pour ces occasions. Jess lui avait dit qu'entre eux, ils s'étaient créé un petit théâtre de la passion qui consistait à retarder le moment de l'orgasme tout comme de très jeunes enfants retardent au maximum le moment de déféquer pour en ressentir la chaleur et le plaisir, jusqu'à ce que le besoin se fasse si fort qu'il les oblige à renoncer à leur jeu.

Il commençait par la prendre dans ses bras, posait des baisers sur sa peau, la déshabillait, la massait, puis Jess guidait sa main entre ses jambes et lui caressait les tétons, tandis qu'elle arrivait lentement jusqu'au bord de l'orgasme. Puis il retirait sa main et appuyait fermement sur ses cuisses jusqu'à ce que le désir décroisse et que son corps retrouve le repos. Alors,

ils se rhabillaient, fumaient une cigarette, faisaient du thé, et finissaient par se rejouer cette scène, pour arriver à un délire plus profond encore, une excitation et une courbe de plaisir plus vertigineuses. Ou alors, ils restaient assis, nus, et ils se regardaient jusqu'à ce qu'elle puisse voir le bleu profond de ses yeux et lui, la teinte sépia des siens, là, juste à distance de ses doigts et pourtant hors de portée.

Ils portaient se promener, faire des achats ou ils montaient dans un bus pour imposer des limites extérieures à cette tentation. Assis à l'étage, au fond du bus, Jess glissait sa main entre ses jambes et caressait lentement son clitoris, faisant naître le désir au rythme des arrêts, des départs et des soubresauts du véhicule. Les passagers sentaient ce qui se passait, non pas en raison de quelque indice visible, mais à cause de l'aura pesante qui les entourait tout en les isolant.

Une fois le trajet terminé, ils retournaient dans l'appartement de Jess sur Atlantic Wharf. Les rites du déshabillage et du rhabillage se répétaient jusqu'à ce qu'il ne puisse plus tenir et soit obligé de la pénétrer, avec une extrême lenteur, faisant descendre ses doigts depuis la base de son cou jusqu'à la raie de ses fesses, entrant et sortant jusqu'à ce que ce long rituel s'achève en une cascade d'étoiles, une explosion de couleurs rares, une suite d'images du soleil filtrant à travers les arbres ou de grottes sous-marines. Un peu plus tard, quand le monde avait perdu sa lumière, ils se mettaient à boire et s'entraînaient mutuellement dans une autre forme de folie rituelle.

Farrissey s'interdit de penser plus avant, commanda une pinte de SA et s'abandonna au miroir extrêmement orné du Packet. Il posa au miroir une question sur un coin des plus reculés de son être. De quelle autre façon Jess tenait-il Victoria sous son emprise ? Était-ce un pouvoir plus grand que celui de la chair ? Jess lui avait-il dit « la vérité » sur cette nuit à Angelina Street ? Ou est-ce que cela avait à voir avec le bébé ? Était-ce encore quelque chose de totalement différent ? Un pacte, un subtil chantage ? L'image de l'échographie lui traversa l'esprit : cette petite chose, incompréhensible, recroquevillée sur elle-même et qui attendait de pouvoir se déplier, pour trouver sa forme et ses traits. Il porta sa pinte de SA à ses lèvres d'un geste distrait. Une lumière intense se refléta dans sa couleur ambrée. Il songea à l'Immaculée Conception, à la façon dont le Saint-Esprit

avait fécondé la Sainte Vierge comme des rayons de soleil passant à travers une vitre sans la briser.

« Tu sais que je suis capable de ressentir ta douleur », avait dit Victoria à Farissey quand, après avoir bu longuement dans la solitude, il était revenu vers sept heures et demie ce soir-là. Il se tenait à distance, se regardait dans le miroir. Il avait l'air tellement abattu, presque vaincu. Ses cheveux étaient longs et gras, rejetés en arrière par-dessus son front, il aurait presque pu avoir l'air d'un voyou, sans ses mèches grises qui parcouraient sa chevelure comme des rayons de soleil à la surface d'une rivière. Il se vit dans dix ans, avec des cheveux d'un gris métallique et le visage rougi, marqué, d'un petit commerçant déçu.

« Tu ressens ma douleur ? » dit-il en murmurant presque et en se servant un verre de whisky dans la cuisine avant d'ouvrir les rideaux. Il apercevait de temps à autre une lumière sur la façade d'une maison le long de la Taff à Grangetown.

« Oui, Jack, je peux ressentir tout ce que t'inflige cette histoire. Je sais ce que Jess a dit, fit-elle en allant le rejoindre près de la fenêtre. Je suis honnête avec toi. »

Imagine-toi comme quelque chose de doux, une mer chaude qu'aucun objet solide ou tranchant ne saurait blesser. C'était ce qu'avait dit Jess, ses ordres tandis qu'elle s'agenouillait par terre dans son appartement et qu'elle attendait en se demandant pourquoi diable il mettait un préservatif. Puis il avait commencé et elle aussi et elle avait pleuré en silence comme si elle cherchait à absorber ses propres larmes, elle aurait pu tuer, ou griffer et poignarder, parce qu'elle était elle-même griffée et poignardée par cet animal. Le sang montait au visage de Jess, comme des veines sur du blanc de poulet, tandis qu'il serrait le préservatif à la base de son pénis.

« C'était horrible, mais je crois que je me sentais obligée d'y retourner une dernière fois pour être sûre », dit-elle à voix basse, s'adressant autant à elle-même qu'à Farissey. « Alors oui, j'ai menti. Mais juste une fois. Combien de mensonges me dis-tu ? Je ne sais même pas avec qui ou avec quoi je vis. »

Quand il prit la parole, ce fut d'une voix traînante comme une ombre en plein midi.

« Je ne me rappelle rien de ce qui s'est passé cette nuit. Rien après une heure du matin, quand j'ai quitté l'Avondale avec Jess, qui déconnait à bloc

en me disant que je devais l'aider à conclure un deal à la con. Et en plus, tu sais ce que faisait Jess le jour où Christina a été tuée ? Et tu sais avec qui était ce connard de hippie ce samedi ? Et toutes les drogues qu'il s'était envoyées ? Il avait pris au moins cinq trucs différents, y compris des tonnes d'angel dust. Et Dieu sait quoi encore.

— Attends un peu, attends, fit-elle avec colère. Ça devient un peu systématique, ça, tu crois pas, Jack ?

C'est trop beau. Tout ça, ça te sert d'alibi pour que tu continues à fuir, à boire, à te ronger et à ne pas t'investir dans cette partie parce que tu n'en as pas la maîtrise totale sans laquelle tu ne peux pas vivre.

— Je ne suis pas parano, et même si je l'étais, ça ne veut pas dire que Jess n'était pas chez Christina deux jours avant qu'elle se fasse tuer et que je ne l'ai pas entendu dire : "Personne déconne avec moi, salope, personne déconne avec moi, tu m'entends, salope !" Il disait ça à Christina dans le couloir du Packet à l'heure du déjeuner, le même jour. »

Il se tenait droit, soutenait son regard. Ses yeux à elle lui disaient aussi : ça ne veut pas dire non plus que tu n'as pas pris de cette poudre toi-même, Jack, ou quelques acides et que tu as oublié ce que tu as fait ensuite. Des choses fixées sur pellicule par ce Dieu qui, comme tu te l'imagines, a sa caméra constamment braquée sur toi, un Dieu étranger qui n'existe que pour glorifier ta solitude et t'offrir un public pour ce spectacle dans lequel tu es à la fois l'acteur, l'auteur et le metteur en scène. Ou que tu ne t'es pas perdu dans un terrible chaos pendant que le film continue à être projeté, mais qu'il n'y a plus de public dans la salle, et que l'auteur abandonne son scénario comme le *deus absconditus* de tes sombres prières.

« Je sais que Jess était avec elle, dit Victoria. Il me l'a dit la dernière fois que je l'ai vu. Ce que toi tu ne sais pas, c'est qu'il a aidé Christina à faire ses valises ce jour-là. Il lui a donné près de trois cents livres et il l'a mise dans le train de quatre heures vingt-cinq pour Paddington.

— Tu dis que tu peux ressentir ma douleur. Alors, mets-toi contre le mur, lève les mains en l'air et dis-moi encore que tu peux ressentir ma douleur. Quand je vais me retourner, je veux te voir les deux mains en l'air et je veux que tu dises : "Tu sais que je peux ressentir ta douleur." »

Elle battit en retraite.

« On a passé un marché, dit-elle d'une voix douce, sans baisser les yeux. Tu te rappelles ?

— Dis-moi que tu peux ressentir ma douleur ! Lève les mains et dis-moi que tu peux ressentir ma douleur ! Allez ! »

Sa voix n'était plus qu'un sifflement entre ses dents serrées. « Si tu peux le dire, tu peux aussi le faire, tu peux le ressentir », fit-il en se rinçant la bouche avec du whisky.

— Je ne voulais pas être condescendante, Jack. » Elle recula jusqu'au mur, inquiète. La vue de Farissey n'était pas troublée par l'ivresse, mais par une folie et une rage qu'entretenait la boisson : peut-être aussi par une immense fatigue. « J'essaie seulement de te dire que je compatis.

— Je ne veux pas de compassion, je veux de l'empathie. Et tout de suite », dit-il en faisant un pas vers elle, comme vers une proie, raide et pourtant avec des mouvements de danseur de ballet, comme un danseur soufi.

« Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? » Sa voix s'était faite toute petite ; c'était si poignant qu'il aurait pu la serrer dans ses bras, mais elle ne réagissait que trop bien. Il y avait trop d'elle-même en tout. Elle ne pouvait pas sortir sans sortir d'elle-même, comme cette vague mystique qui après avoir tout balayé sur son passage doit encore se supprimer.

« Mets tes mains au-dessus de ta tête et contre le mur, merde ! Et dis-moi que tu ressens ma douleur », s'écria-t-il en prenant son verre de whisky d'un geste violent ; il tournait autour d'elle comme autour d'une proie, tandis qu'elle restait prostrée contre le mur, tout en lançant un défi du fond de sa peur, renonçant à être une créature de chair et d'esprit que l'on pouvait déshabiller, fouiller ou crucifier.

« Jack, Jack », sa voix, tremblante comme une fleur, se brisait et lui disait qu'il pourrait l'aimer, mais pas tant qu'il n'aurait pas vu ces espaces blancs, délétères comme des étendues marécageuses, qui lui déchiraient la tête et lui causaient une horreur du vide comparable à celle qui le hantait. Pas tant qu'il n'aurait pas vu l'image parfaite de sa propre désolation. Et maintenant ils étaient face à face.

« Merde ! Mets tes... »

Et elle leva les bras. Elle leva les yeux au ciel puis tourna son regard vers lui.

Il dut voir alors une image qui le renvoya à sa maladie, puisqu'à ce moment-là, il s'assoit et l'invite à faire de même. Pendant l'heure qui suit, il la retient prisonnière de ses paroles, il se sert à boire, il se dénigre et lui dit qu'elle doit le quitter pour son bien. Puis quand il finit par se taire, il prend

son verre et l'écrase dans sa main. Les éclats lui rentrent dans la main et le sang se met à couler sur son pantalon noir. Il continue de broyer le verre, jusqu'à ce que Victoria éloigne ses mains l'une de l'autre.

Il obéit comme un enfant perdu. Le message qu'il essaie de transmettre est le suivant : « Je suis si courageux ; je suis tellement libre et détaché que je pourrais mourir. » Mais la vérité, et elle le sait, c'est qu'il veut seulement dire, à sa façon, simple, poignante et égoïste : « Aimez-moi, vous tous, ou regardez-moi me tuer. » Il s'agissait d'un mépris de la mort qui s'apparentait davantage au refus de la regarder en face. Ce refus se mêlait aux souvenirs et aux regrets et à la confusion qui se lisaient sur son visage, trahissant non plus la douleur, mais une élévation mystique, comme si cette expérience lui avait rendu une vision claire, que rien ne pourrait désormais obscurcir ; la lumière baignant l'escalier se reflétait dans ses iris bruns et maintenant translucides et cette lumière avait retrouvé son caractère céleste, qui se reflétait et retrouvait sa noblesse dans ses yeux marron et maintenant translucides.

Une heure plus tard, il se réveilla dans son fauteuil. La porte de la chambre à coucher était fermée comme pour l'exclure. Il se rendit à la cuisine d'un pas hésitant, et sortit des gélules de benzédrine du fond d'un congélateur. Il en ouvrit deux – juste assez pour faire passer l'effet de l'alcool – et il sniffa la poudre à même la table. Il avait juste le temps d'arriver à l'heure pour le concert de Jess au Hoskins Club. Il se rassit dans le fauteuil et but un verre de whisky pour atténuer l'effet du speed. Il se rappela ce que lui avait dit Jess au début de sa relation avec Victoria. Mélangeons tout ça, Black Jack. Comme du ciment dans un seau. Puis les questions de Victoria lui revinrent à l'esprit. Pourquoi Jess avait-il enlevé son préservatif au moment de jouir ? C'était logique. C'était Farissey qui avait fait une erreur en disant à Jess qu'il ne se protégeait pas. Pourquoi continuer à mettre des préservatifs, maintenant qu'elle était enceinte ? Facile : aucune raison de se défaire de sa semence quand elle ne pouvait avoir aucune conséquence.

Jack ? entend-il alors qu'il arrive au bas de l'escalier. Il y a comme une supplique étouffée dans sa voix. Il refuse de répondre. Il aspire l'air de la rue. C'est le jeu qu'ils ont joué jusque-là : il boit, elle est infidèle, lui contre Jess. Toujours à s'observer comme des animaux qui ont traqué et fui si longtemps, qu'on ne sait plus qui est le chasseur et qui est la proie.

Le Hoskins Club se trouvait sur Dumballs Road, une friche industrielle, sans habitations, peuplée d'usines aux machines rongées par la rouille. Jess avait rassemblé pour la soirée un trio qui portait le nom parfaitement approprié de Sharkworld (1). Ils commencèrent par une version salsa de *Move With Me* de Tim Buckley, puis enchaînèrent avec des morceaux de rhythm and blues connus, ajoutèrent une interprétation parfaite de *Little Ivy* de Jimi Hendrix. *Hear My Train A'Coming* était une catastrophe, mais la version atténuée de *Machine Gun* par Jess renvoyait un éclat ou un écho de la violence sourde de Hendrix, de son violent deuil.

Farissey s'était installé au coin du bar. La sœur de Jess, Sophie, alla se glisser à côté de lui. C'était une punk, dodue, âgée de trente-sept ans, aux cheveux rouge vif et aux yeux humides.

Après une série de relations sans lendemain, Sophie était retournée chez sa mère avec ce même air de lassitude boudeuse qu'elle avait eu pour la rejeter, dix-huit ans auparavant.

« Il joue bien, ce soir », dit Sophie.

Il y avait environ deux cents personnes entassées dans le club. Parmi tous ces corps agglutinés, Jess repéra Farissey.

« Le morceau suivant est dédié à quelqu'un que j'ai fait venir spécialement », dit Jess.

Il joua un riff rock funk des plus délicats. Il l'étira jusqu'à la limite du supportable, et les notes titillaient quelque recoin caché de l'esprit de Farissey.

« Je disais qu'il joue bien », lui cria la sœur de Jess dans l'oreille.

Puis on entendit les paroles de *Kicks* de Lou Reed. Après l'alcool, la drogue et le sexe, qu'est-ce qu'il faut ? Tuer pour s'amuser. À quel prix la vie apparaît, et comme elle est bon marché quand il s'agit de la prendre.

« Il a sa montée d'adrénaline ? répliqua Farissey.

— Qu'est-ce qui se passe avec Victoria ? Ma mère pense qu'elle va faire sa connaissance.

— Et pourquoi est-ce que ta mère voudrait rencontrer Victoria ?

— Elle a craché tout ce fric pour que Jess prenne des leçons de conduite. Elle dit qu'il faut une voiture quand on a des gosses. Avec ça, nous on se retrouve sur la touche, Jack. »

Sophie se recoiffa d'un air timide, toujours adossée au bar.

« Il a failli y avoir quelque chose entre nous.

— C'était il y a longtemps, quand on était jeunes. »

Jess était en train d'imiter la folie de Lou Reed et y ajoutait la sienne. Il chantait comme un homme à moitié étranglé ou qui se noie sous les vagues, il parlait du meurtre et de l'extase, l'ultime motif d'une série qui arrive à épuisement.

« Tu sais pourquoi, moi, j'ai pas eu de gosses ?

— Tu n'as jamais rencontré le mec qu'il fallait ?

— Alors, je vois que tu ne sais pas. »

Jess avait enchaîné avec un morceau de sa composition, un air jazzy qui s'intitulait *Magic Girl*, sur lequel Farissey avait ajouté des paroles pudiques : *My girl's full of tricks/She's a ventriloquist/Throws her husband's voice outside the door/And that gets me going good : Gets me going like a good boy should.*

« T'écrivais des textes pour lui, non ?

— Oui, c'est vrai. »

Il y avait maintenant plus de dix ans qu'il n'avait plus rien écrit. Le rock lui était alors apparu comme une musique infantile. Jess rassemblait ses raisons : un autre refus, une autre rupture.

Jess joua quelques morceaux des Cowboy Junkies, puis comme un somnambule interpréta des standards tels que *Sweet Home Alabama*. Il finit par une chanson de Steely Dan. Il répéta le refrain jusqu'à ce que le public le reprenne. La roue tournait... pour le ramener où ? Dans cette pièce où le sang coulait à si bon marché ?

À l'extérieur du club, on félicitait Jess. Il remontait la longue rue industrielle, sa guitare sous le bras. La plupart des membres du groupe partirent en direction des docks en quête d'alcool. Quand la foule se dispersa enfin, Jess invita Farissey à l'accompagner jusque chez lui dans son appartement d'Atlantic Wharf.

L'appartement était au treizième étage. Atlantic Wharf était un nouvel ensemble immobilier construit sur East Dock, pâle copie de Canary Wharf. Quand Jess ouvrit la porte, il sembla oublier que Farissey était à ses côtés. On sentait dans l'air le souffle de la solitude. La porte se refermait sur l'appartement, autorisant le souvenir à vivre côte à côte avec le désir. Lorsqu'il était à l'intérieur, Jess voulait être près de la fenêtre.

Farissey lança à nouveau un regard circulaire sur l'ordre morne et las qui régnait dans l'appartement de Jess, avec ses plantes grasses, les guitares électriques et acoustiques, la mandoline sérieusement abîmée, les amplis, la sono, le vieux bureau dans un coin, une mauvaise imitation d'un meuble

dix-neuvième, où il rangeait ses préservatifs, ses drogues et ses partitions. Jess avait arrangé soigneusement la valise qui contenait ses drogues dans l'un des compartiments du meuble. Cent vingt médiateurs faits de divers matériaux étaient exposés et étiquetés sur une autre table. (Jess disait qu'il ne lui en manquait que trente pour égaler la plus grande collection du monde.) Plus de mille quarante-cinq tours étaient rangés par ordre alphabétique sur des étagères le long des murs. Le seul désordre était créé par les mouvements des poissons exotiques dans l'aquarium. Jess disait avoir sauvé ces poissons quand sa mère avait arrêté de travailler à l'Aquarium de Butetown.

Ils firent alterner les sulfates et la coke, tout en ouvrant des bouteilles de Grolsch. Jess répétait en marmonnant qu'il était extrêmement déçu que Farissey l'ait maintenu dans l'ignorance. Il avait éprouvé la même chose quand Farissey était parti dans le nord pour faire des études de pharmacie. Il avait le sentiment que Farissey lui avait volé son âme pour la jeter ensuite. Et il le ressentait à nouveau à ce moment, là, littéralement.

Jess parlait de Victoria, du bébé. Il invoquait ces sociétés sud-américaines où tous les hommes qui ont couché avec une femme pendant les neuf mois de sa grossesse sont considérés comme des pères biologiques communs. Il savait aussi que les Canela du Brésil pensaient que le bébé aurait les traits de l'homme qui avait donné le plus de sperme pendant la grossesse de la femme.

Il tissa un rêve impossible. Jack et lui-même étaient réunis dans ce fœtus. Leur sperme avait fécondé l'œuf et s'était mêlé en une alchimie inconcevable. C'était un enfant du miracle. Victoria n'était que l'urne, l'occasion, la toile sur laquelle le fruit était accroché.

« Moitié Simmonds, moitié Farissey, qu'est-ce que tu dirais de ça ? »

Jess se tut. Il prit sa guitare qui n'était pas branchée. Sa main gauche remontait le long du manche avec la précision mécanique et déterminée d'une araignée tropicale.

Tout est à l'envers dans l'esprit de Jess, songea Farissey. Jess était maintenant tapi dans l'ombre. Ce qu'il avait fui jusque-là devenait une tentation, un risque, un refuge. Les jeux auxquels il se livrait avec des filles et des miroirs n'étaient plus nécessaires pour le moment. Jess n'avait plus besoin de fuir son être, car il était à nouveau imprégné du sentiment de la perte et de l'attente de la perte.

« Ta femme, merde ! La nana de Jack ! » Il fit une grimace méprisante pour dire le mot « nana ». « Nana », un mot qui n'avait rien à voir avec toute cette histoire.

Jess alla à la fenêtre et regarda Butetown suspendu entre son identité diurne et son identité nocturne. Il se parlait tout seul. Butetown pourra bien attendre un jour, non ? Bien sûr que oui. Attendre Jess. Et Manchester aussi. Cette salope peut attendre quelques semaines, non ?

La vue de la fenêtre disait à Jess tout ce qu'il gagnerait en crédibilité très bientôt. Ses petites affaires minables feraient de lui un personnage dans sa ville natale. Jess parlait des habitants de Butetown comme s'ils étaient autant de mouches mortes ou des colonies de termites rampant vers leur extermination. Il aperçut la tour de la prison et sa folie monta d'un cran. Les Baja étaient là-bas. Lui, il était ici. Bientôt il aurait toute la ville à sa botte.

« Ils seront défoncés avec ma came toute la journée et ils ne sauront même pas d'où elle vient... »

Ça pouvait attendre, tout ça, attendre le jour, attendre Jess.

« Jack, mon vieux, il faut qu'on reste proches, toi et moi. Comme ça ! » Il croisa les doigts à hauteur de sa tempe. On aurait dit une pince.

Farissey repartit sans dire au revoir. Ça n'avait jamais fait partie de leur rituel. Jess croyait être partout, être tout. Il confondait sa solitude avec le pouvoir : elle aurait pu remplir des océans, des déserts.

Farissey descendit les treize étages par l'ascenseur. À l'extérieur, les lumières blanches des maisons jouaient sur la surface de l'eau qu'une légère brise agitait. Il sentit les yeux de Jess rivés sur lui, qui l'observaient depuis là-haut. C'était sans importance. Il n'était pas libre, ça, en aucun cas, mais il pouvait encore bouger.

On voyait les premières lueurs du jour dans le ciel. Il descendit jusqu'à la mer. Il voulait se fondre au jour naissant. Il rentra chez lui sur la pointe des pieds, ouvrit une bouteille de vin blanc glacé et l'emporta sur la plage.

Il repensa à ce qui s'était passé dix ou douze ans auparavant. Bénarès. Il revenait juste à Cardiff après avoir obtenu son diplôme de pharmacien. Il n'était pas pressé de se mettre au travail. Il était parti en Inde avec Jess dans l'intention de créer une histoire picturale de Calcutta. Il n'en était rien sorti. Jess avait dû calmer le père d'une fille en lui donnant son appareil photo. Ensuite, ils s'étaient retrouvés en rade à Bénarès, à regarder le fleuve et à s'injecter de la morphine en compagnie de brahmanes cancéreux. C'était à ce moment-là que Jess était revenu dans sa vie et qu'il avait laissé faire.

Il savait désormais qu'il avait laissé une partie de lui-même se fondre dans le moule de Jess. Il savait que c'était une partie authentique de lui-même, contre laquelle il s'était battu, c'était certain, mais qui le ramenait encore à sa profonde nature.

Il regarda l'aube se lever sur les collines de Penarth, il en ressentit la chaleur, le long été qui s'annonçait. Il s'assit en tailleur et but le vin, en regardant l'estuaire, tout comme il avait observé le fleuve à Bénarès. Il resta là pendant environ quatre heures, se perdit à nouveau dans cette aube, il avait l'impression de n'être pas tant une personne qu'un écho, une pellicule de givre sur une pelouse, le reflet du soleil d'hiver sur un réservoir. Il se perdit quelque part entre la vie et l'abandon, il était à mi-chemin entre observer Jack Farissey et être Jack Farissey. Entre penser et – d'une façon terne qui l'amoindrissait – devenir la pensée.

OceanofPDF.com

Il passa le reste de ce dimanche matin dans l'appartement à boire des bières blondes et de généreuses doses de vodka. Il n'arrivait pas à boire assez pour s'abrutir, et il descendit dans la rue pour faire quelques pas jusqu'à ce que le speed ne fasse plus d'effet. Tout en marchant, il attendait lundi avec impatience, le travail et la clarté qu'il lui apportait. Il se dirigea vers la ville, mais n'y trouva aucun soulagement. Cardiff planait au-dessus de lui comme une menace. Il regarda la cathédrale catholique au loin. Il songea aux clochers, aux poteaux téléphoniques, aux pylônes : un horizon maladif. Tout y était angulaire, exact, amoral, habité par une intelligence froide et calibrée.

À l'heure du déjeuner, il rencontra Josie Marshall par hasard chez Val. Elle était avec le bébé et vint le rejoindre à sa table. Elle portait un sweat-shirt et un short. Il plia son journal. Elle posa l'enfant sur la table. Entre les couverts et les condiments, on aurait dit qu'il était le plat du jour. La fumée formait des cercles autour de sa tête. Elle paraissait nerveuse, affolée, il y avait dans son regard quelque chose d'implorant. Après la deuxième bière, elle se mit à raconter en détail que Lida avait été arrêtée à l'aube.

« Lida ramène tout un tas de monde à six heures et demie. La stéréo à fond, ils sont là à boire de la bière, à gueuler. Tu parles d'un dimanche matin, merde.

— Est-ce que la police peut t'arrêter parce que tu fais trop de bruit ? demanda Farissey.

— Tapage nocturne, ils ont dit. Mais c'est pas pour ça qu'ils veulent la choper. Ils disent qu'ils ont les résultats des analyses de sang pris dans la piaule où Tina s'est fait buter. Et ça ne correspond pas au groupe sanguin des Baja. Et les flics m'ont fait chier, ils m'ont accusée, moi. Comme quoi il y aurait eu une histoire de jalousie parce que Lida était la meilleure amie de Christina et qu'elle, elle est blanche, et que je suis parano parce qu'elle est blanche et que moi, je suis noire, les conneries habituelles de la police. C'est sûr qu'il se passait quelque chose entre Lida et Christina, mais ça veut

pas dire que je vais aller découper cette pauvre fille en morceaux. Alors les flics ont compris qu'ils se conduisaient comme des connards et ils se sont barrés. »

La terreur s'empara de Farissey, pas tant pour lui-même que pour un être qui ne peut ni ne veut se souvenir, un être qui a perdu le fil argenté de la mémoire, de la continuité. Il baissa les yeux vers la paume de sa main blessée, parcourue de lignes rouges de sang coagulé. Le sang dans cette pièce ? Le sien ? Il voulait se souvenir, être jugé et payer sa dette.

« Et Lida ?

— Ils l'ont déjà relâchée. Elle est en train de se bourrer la gueule au Custom House. Elle arrive pas à voir les choses clairement, cette fille. Mais après ? Qu'est-ce qui va se passer si les Baja s'en sortent ? Ils savent qui a essayé de les coincer. »

Josie se tut et serra le bébé contre elle avec la solennité attentive d'un kidnappeur.

« Ça t'arrangeait à l'époque. Ça nous arrangeait tous.

— Lida est lâche, murmura Josie. C'est une salope et une menteuse. Si c'était pas pour le petit Daryl, là, je me serais barrée, il y a longtemps. »

Elle marqua une pause et ajouta : « Excuse-moi, Jack, je voulais pas dire que toi aussi t'es un menteur. »

Il sourit.

« Ne t'inquiète pas. Je ne sais même pas si je suis un menteur ou pas.

— Et toi ? Hargest va t'entraîner dans toute cette affaire ?

— Ça m'étonnerait. Ce n'est pas ce qu'il veut de moi. »

Et il ne se trompait pas. Hargest appela à la pharmacie le lendemain, en milieu de matinée, sur un ton de camaraderie menaçante. Il y eut peu de clients, le reste de la matinée. Farissey passa son temps dans l'arrière-boutique à remplir des documents destinés à une enquête gouvernementale. Il signa et data un formulaire, puis se rendit compte que dans quinze jours, ce serait le vingt-cinquième anniversaire de la mort de son père. Il fallait faire dire une messe. C'est à ce moment-là qu'une Somalie se présenta dans le magasin avec une ordonnance pour de l'amoxicilline. Son fils souffrait d'une angine.

« Je crois qu'il devrait être hospitalisé, dit-elle. Il n'arrive même pas à avaler une cuillerée d'eau. »

Farisey lui recommanda de lui administrer du paracétamol, et des doses doubles d'antibiotiques le premier jour.

« Prenez sa température toutes les heures. Si ça baisse, c'est que son état s'améliore. Sinon, faites appel à votre médecin. S'il ne peut pas venir vous voir, appelez-moi. »

Il posa sa carte de visite sur le comptoir et entoura le numéro de téléphone, puis il ajouta un thermomètre au paracétamol et aux antibiotiques. Elle le regarda, inquiète. « C'est gratuit, dit-il. Vous y avez droit. » Il essaya d'en prendre note mentalement. Il faudrait qu'il régularise ça en payant de sa poche.

Il était une heure et quart quand Hargest arriva à l'appartement. Il s'installa dans un fauteuil, une mallette sur les genoux, les bras croisés sur la poitrine, un sourire mou sur les lèvres. Il ouvrit la mallette et en inspecta le contenu.

« Ne te gêne pas pour moi, si tu veux boire un verre, Jack.

— Ne t'inquiète pas. »

Farisey fit passer son verre de vodka d'une main à l'autre. Il regarda Hargest droit dans les yeux, des yeux globuleux, au milieu d'un visage vérolé. Hargest lui demanda un whisky avec de l'eau.

« Je me suis assuré que ta copine ne serait pas là. Elle est avec l'équipe de Madieson & Madieson au commissariat. À fouiller partout et à créer des ennuis. Pour tout le monde, et pour toi aussi, mon petit gars. »

Hargest s'enfonça dans son fauteuil, but son whisky à petites gorgées. Une immense lassitude semblait peser sur le salon.

« J'imagine que tu dois être un peu inquiet en ce moment, quand tu penses qu'il y a de bonnes chances pour que les Baja soient acquittés. Tu ne peux pas savoir s'ils apprendront ou pas que tu as joué un rôle dans leur arrestation. Ça veut aussi dire que toi et moi on sert un peu la même cause, tu comprends ?

— Je comprends, répondit Farisey.

— Bien. »

Hargest se pencha en avant. Il parlait en agitant son doigt comme une matraque.

« Les villes. Les villes grouillent d'hommes qui voudraient faire du mal aux jeunes femmes. Des hommes de ton âge. Et ils aiment donner des coups

de couteau, parce que dans leur tête de tarés, c'est un peu comme baiser, c'est peut-être mieux que la baise. »

Hargest se leva et se dirigea vers la chaîne stéréo. Des clefs tintaient à sa ceinture qui entourait des hanches larges.

« Ça te dérange si je mets un peu de musique ?

— Pas du tout », répondit Farissey, en regardant ses chaussures noires.

Un air monotone et sombre emplit la pièce. La voix de Farissey, atone, irréaliste, comme recouverte d'une couche de laque.

« Et elle comprit à ce moment-là qu'elle ne serait jamais une mère, elle savait que le seul espace sacré et protégé qui était à jamais le sien ne lui appartiendrait plus, comme il revient vers elle, avec cette expression sur le visage, il n'est plus lui-même, la force qui lui traverse les bras est tout électrique, son visage, couvert de sueur, agité de spasmes et si froid en même temps, mon Dieu, si délirant, elle avait déjà vu cette expression sur son visage, mais elle comprenait seulement maintenant ce qu'elle signifiait, comme s'il voulait la prendre, et c'est trop insupportable et le sang qui continue à couler et qui lui fait comprendre que c'est fini et elle se demande pourquoi elle l'a laissé revenir, alors qu'elle sentait ce qui l'attendait, pourquoi elle a toujours attiré le pire vers elle. Et pourquoi elle y retourne chaque fois. Des bruits de voitures en arrière-fond, puis des cris, des disputes, comme d'habitude, des clients, des putes et des maquereaux, et elle aurait aimé y être, au cœur de l'action, malgré toute la peur qu'elle en ressentait, tout cet enfer à payer dans la rue, puis elle va à la fenêtre, y reste assez longtemps pour voir que c'est bleu dehors, comme si les rues et le ciel s'étaient blessés : si froid, presque un scalpel, et d'où est-ce qu'il le sort ? Elle n'avait rien vu quand il est rentré, elle se demande comment il est possible qu'il fasse aussi clair là dehors, et elle a l'impression d'être prisonnière dans une cage et elle veut griffer, gratter pour en sortir, mais elle se contente de tripoter, de caresser, du velours et une sorte d'électricité, et la tête en état de choc, comme la lumière sur le canal – calme, inquiétante et luisante. Il lui tire les cheveux et la retourne tout en écrasant sa main sur son visage, il la retient avec ses doigts si fins et si forts, c'est là qu'il commence à couper, que la douleur se fait sentir, mon Dieu, comme si on marchait sur sa tombe, comme une sensation encore inconnue, les ongles arrachés, jusqu'à l'os, tout tourne, elle perd pied, un autre monde, tous ces visages pleins d'amour, cet amour, c'est comme si elle se noyait, sa mère, perdue, comme son enfant pourrait la garder bonne et sans défense,

c'est drôle, c'est chaud, c'est collant, on n'imaginerait pas – des yeux qui regardent fixement comme au milieu de flaques, il pense qu'il essaye de trouver son sexe, mais qu'il n'y arrive pas et qu'il dit, peut-être en pleurant : “Pardonne-moi, je suis désolé, ce n'est pas toi, ce n'est pas moi”, et ses yeux suivent la lame du couteau, les doigts, la main, jusqu'à un visage humide de larmes, figé dans sa frénésie, en transe, implorant un autre pouvoir d'agir. Ça aurait été une fille, pense-t-elle, elle en est sûre, la porte s'ouvre brutalement à son dernier souffle. “T'ai-je perdu totalement dans tout ce sang, t'ai-je perdu quand je suis si gonflée que je vais exploser et me vider de toi ?” Rien au monde ne peut y correspondre, pas le moindre mot, pas la moindre image. “C'était plus notre petite fille...” D'une enfant rêvée, ce seul rêve, qu'était-ce au juste, un fil d'argent qui pénètre la chair ? Pouvait pas regarder trop longtemps – ou voir – l'ampoule au plafond, le cendrier, des capotes ouvertes, mais pas encore utilisées, un mur et un plafond tachetés de sang, son sang à elle comme s'il avait été fixé là et que rien ne changerait plus dans cette pièce – est-ce qu'ils le veulent ce sang ? – c'est tout ce qu'il lui restera d'elle à l'abri du froid qui semble venir autant de l'intérieur que de cette pièce, comme s'il se tordait les mains pour en enlever le sang, elle est recroquevillée par terre dans l'espoir d'un peu de pitié, deux heures pour tomber dans une autre histoire sans fin, où rien n'a commencé, où tout se répète sans fin, oui, faire son numéro avec toute cette crasse et prendre ce qui vient en retour. »

« Alors, ça ira comme ça, Jack ? »

Hargest remet la cassette dans la mallette. Il donna à Farissey une transcription de sept pages de la déclaration qu'il avait faite sous hypnose. Le policier attira son attention sur un commentaire écrit à la main sur la première page. *N'a aucun poids en tant que preuve. Le suspect a-t-il des fantasmes d'avortement ?*

« Avec moi, tu n'as jamais rien eu à craindre, dit Hargest. Et il n'y a pas de raison que ça change tant que tu réfléchis. Dans quelques semaines je vais organiser un rendez-vous avec toi et JD au Kiwi's. Ça te donne largement le temps de te rappeler où t'étais dans cette pièce, comment les Baja ont tué Christina Villers, et comment tout ça correspond à ce que t'as dit sous hypnose. »

« Cherche et tu trouveras », conclut Hargest sur le seuil de la porte.

Farissey regarda le long de Bute Street, tandis que Hargest se dirigeait vers le centre, sa veste grise jetée par-dessus son épaule, le dos de sa

chemise couvert de sueur – image glauque d’une corruption bon enfant.

Il retourna dans la pharmacie. Il écrivit au père Dennis Dunn de la paroisse de St Cuthbert, et mit un chèque de cinquante livres dans l’enveloppe. « *Est-ce que tu t’es souvenu de l’anniversaire de la mort de ton père ? As-tu songé à faire dire une messe ?* » Les mots de sa mère, dans ses années de folie, des mots prononcés pour repousser l’obscurité qui recouvrait peu à peu son esprit. Des mots qui la pousseraient à aller chercher vingt livres dans son placard et à les glisser au creux de la main de son fils. « *Est-ce que tu bois toujours ? Oui. Et est-ce que tu as encore la foi ? Est-ce que tu as gardé la foi ?* »

« Oui », répondait-il. Même si les cieux étaient vides, on pouvait encore voir l’ombre de Dieu dans d’innombrables grottes et précipices. Mais sa foi n’était pas la même que celle de sa mère. C’était une foi sombre et nocturne sans laquelle la vie ne pouvait être qu’un voyage brutal que venaient éclairer brièvement la drogue et les orgasmes, le spectacle de la cruauté et de la peur. Ici, aujourd’hui, le terrain vague solitaire du tueur.

Il se changea et mit un costume en lin bleu, une chemise blanche, une cravate en soie dorée. Il sortit dans Bute Street, sans envisager une mission particulière. La soirée était chaude et ne présageait rien de la nuit à venir. Il marchait lentement, anéanti et pourtant étrangement réceptif. Son âme s’ouvrait à des spectacles et des sentiments que son travail et ses préoccupations ne lui permettaient pas habituellement d’approcher. Il vit la très belle croix de St Mary à côté de la façade stérile et stalinienne de l’immeuble de l’Armée du Salut. Il songea à la façon dont les douleurs s’amassent. Il se demanda si le problème du mal se faisait plus aigu avec le temps et qu’un mal nouveau s’ajoutait à l’ancien ou si le mal accumulé rapprochait le monde de la fin du mal. Le temps lui-même était peut-être maléfique, songea-t-il, mais il aurait fallu alors se demander pourquoi Dieu avait créé le temps.

Il songea au motif de la trahison qu’il avait retrouvée dans tous ses rêves récents, il se demanda si les rêves n’étaient pas un avant-goût de l’Enfer. Dans un de ces rêves, il se défendait contre une foule d’habitants de Butetown, à l’extérieur dans une cour de puritains embuée par le temps. Des visages de Butetown, figés dans l’accusation et le rictus. Une fille nocturne qui traîne devant ce groupe, les juges de Jack Farissey. Elle le montre du doigt, ses yeux étincellent comme des perles. Que lui disaient ces

rêves ? Rien, si ce n'est qu'il avait été présent dans la pièce où Christina avait été tuée. Mais qui était-ce « il » dont parlait son moi hypnotisé ? Il pensa à un moi secret, avec lequel il partagerait son être, un être plus sombre capable de l'interpréter et de voir quels étaient ses véritables motifs. Il se souvint des lectures qu'il avait faites quand il était âgé d'une vingtaine d'années. Il songea d'abord à *Othello*. Il n'avait eu aucune difficulté à voir que Iago était l'ombre du Maure. Puis il repensa aux sorcières qui avaient parlé à Macbeth de ses aspirations les plus sombres, au bouffon qui se moque, qui reproche et trouble Lear avec ses énigmes sur les événements passés, présents et futurs. Puis Hamlet, et le fantôme de son père qui venait ranimer la flamme quasiment éteinte de son fils.

Farissey marqua une pause, pria pour recevoir une vision, un éclaircissement. Qui était cet autre qui était aussi soi-même ? Il vit l'image d'un visage de femme, de n'importe quelle femme qui éprouve du chagrin, toute seule. Sous ses traits sculptés, on lisait une immense dignité. Ce visage était lointain, au bout de l'horizon. Puis il vit un chemin aride qui débouchait sur un sentier de campagne et une longue route déserte qui menait au-delà d'une colline jusqu'à un rivage n'offrant aucune paix, seulement une dissolution. Son interprétation de cette vision était qu'il n'existait pas de noyau moral, que le bien ne pouvait pas suivre.

Il vit Lida Varaillon au Custom House. Elle portait des vêtements sales. Elle était saoule, trop soûle pour suivre un client dans une voiture. Elle buvait de la bière à la bouteille. Elle se déhanchait, levait la tête, comme si elle interrogeait le ciel et ses nuages agités. Il se demanda si elle tiendrait encore longtemps comme ça. Un discours se forma dans son esprit, quelques mots de consolation. Ces mots sonnaient creux, mécaniques comme une oraison ou un sermon qu'il aurait répété.

Il savait que parfois, la foi était presque une idiotie, aussi inutile qu'une carte routière pour connaître un pays, qu'un dessin d'enfant pour se faire une idée de la mer, de la montagne et du ciel.

Ce soir-là, il but au Custom House et termina au North Star. Victoria dînait dans un restaurant des quartiers chics avec l'équipe des avocats de la défense.

Le North Star était la fin des nuits de Cardiff même si – à quatre heures du matin – il fermait plus tôt que Val's Bistro, ou le Cabbies' Club ou le King's Snooker en ville. Farissey n'était plus tout à fait sûr du statut qui

était le sien depuis que Victoria était mêlée à la défense des Baja, mais il pensait que tout irait à peu près bien s'il continuait à jouer leur jeu.

Vers minuit, il était occupé à boire du whisky à côté de marins penchés en silence sur le bar, leurs yeux inondés de sueur, aveugles à leur environnement. Il jouissait de sa claustrophobie. Il n'y avait pas de fenêtre dans ce bar et il y régnait une atmosphère de mort aux rats. Des lesbiennes et des putes se rassemblaient autour de la minuscule piste de danse, des dealers à deux sous s'asseyaient dans les coins. Il savait que le North Star ne survivrait pas longtemps. Personne ne s'y voyait dans cinq ans. Tous comptaient le temps comme un chauffeur au long cours marque les kilomètres et compte les minutes, pas pour le paysage ou pour la vue, mais pour en finir avec le trajet.

À une heure du matin, il acheta un demi-gramme de coke à Jimmy the Hat. Ils sniffèrent leurs lignes sur le comptoir. Jimmy the Hat parlait de son foie de plus en plus malade, il disait qu'il ne voulait pas vivre plus de cinq ans. Il voulait finir ses jours au bord du Gange à regarder l'eau, à attendre et à prier. Pour un fataliste comme Farissey qui pensait qu'on ne pouvait pas plus changer l'avenir que le passé, Jimmy y était déjà, en quelque sorte, converti, en paix, il mourait dans une autre dimension. Il avait le sentiment que Jimmy et lui-même étaient les dernières personnes au monde, à bord d'un train après le dernier train, secoués dans un wagon qui n'était jamais parti et qui n'arriverait jamais.

Au moment où Farissey allait se faire une autre ligne de coke, le DJ arrêta la musique au milieu d'un morceau. À travers la bousculade, Farissey vit qu'une bagarre avait éclaté entre Josie et Lida. Josie avait immobilisé Lida par terre et lui enfonçait ses genoux dans la poitrine. Elle martelait le visage de Lida avec ses poings, puis approcha de ses yeux le bout allumé d'une cigarette.

« Allez parle, salope ! Menteuse ! Pute ! Parce que si quelqu'un sait, c'est bien toi.

— Je sais pas, Josie, je te jure que je sais pas.

— Si t'avais dit la vérité, on serait pas dans cette merde. Et qu'est-ce que t'as dit au lieu de dire la vérité ? Qu'ils t'ont obligée à lui mettre un coup de couteau dans le bide, à Tina. Ça t'a fait quelle impression de faire ça à ta meilleure amie ?

— Arrête, Josie, arrête, merde. »

Et elle arrêta en effet, puis ce fut le silence, un silence explosif, tandis que Josie se relevait et libérait Lida avant de s'éloigner en titubant dans un nuage de douleur et de défi.

La boîte se vide sans effort. Personne ne prend même la peine de finir son verre. Le barman annonce que Josie n'aura plus le droit de venir. La foule se disperse, consciente d'avoir assisté à une grave transgression, dans un bar où, même en connaissant moins de monde que Josie, on pouvait sortir un cadavre, l'emmener sur le port, le jeter dans l'eau et revenir pour un dernier verre.

Dans la panique, Farissey a perdu le contact avec Jimmy the Hat. Il traîne encore un peu à l'extérieur en compagnie des dealers noirs. Il n'y a pas de flic dans les parages, mais tout le monde continue à parler à voix basse.

Farissey est à côté de Lida et de Primo, un dealer noir qui est aussi son amant du moment. Elle a ramené ses cheveux châtain foncé en une queue de cheval, elle paraît à la fois vulnérable et terrible, appuyée là au réverbère. Les larmes ont fait couler son mascara le long de ses joues, des fissures dans son maquillage révélant toute une série de vieux bleus sous les traces rouges qu'ont laissées les coups portés par Josie. On dira plus tard à Farissey que c'est un client qui lui a fait ça. Primo ne voulait pas l'emmener au North Star parce que tout le monde se disait que c'était lui qui l'avait tabassée comme ça.

« Tout le monde m'en veut. Primo. Tout le monde me fait chier. Je peux aller nulle part, j'en peux plus », dit-elle en donnant un coup de pied au réverbère. « Fais quelque chose, fais quelque chose, nom de Dieu. » Elle lui martèle la poitrine avec ses poings, instinctivement, comme un nourrisson qui frappe sa mère, ce n'est pas par méchanceté, seulement parce que le langage lui manque. « Il faut que quelqu'un fasse quelque chose. Ils sont tous après moi. Et personne n'aimait Tina comme je l'aimais. C'est moi qui ai le plus de chagrin et tout le monde m'emmerde. Il faut que quelqu'un fasse quelque chose. »

Farissey la suivit dans le refuge jaune de chez Val. Lida était assise toute seule. Il y avait peu de monde dans le bar. Deux junkies sans le sou, assis à une table voisine, se partageaient une assiette de frites et une pinte de cidre en se disputant.

Il se sentait étrangement paisible, assis en face de cette fille à la peau sombre, au corps souple et élancé, un corps aussi timide que l'était son

regard. Il se rappelait la personne qu'elle avait été avant la mort de Christina, elle ne pensait alors qu'à s'amuser, sans se soucier du lendemain, des nouvelles du monde ou de la lessive de la semaine. Il observa le bleu clair de sa chemise, son visage qui avait pâli sous l'effet du choc, et ces énormes lèvres toujours humides et couvertes d'un rouge très rouge.

Elle sniffa une ligne de coke sur l'étagère à côté de la table. Il voyait la poudre envahir tout son être. Ils buvaient du vin en carafe, comme si c'était de la bière. Comme le vin commençait à faire son effet, il se mit à parler de son désir de Dieu, mais il se rendit compte que ce qu'il cherchait n'était qu'un reflet ou une ombre de lui-même. Il avait l'impression de se regarder avec les yeux de cette femme en face de lui – les yeux de Victoria aussi – seulement pour en arriver à la conclusion qu'il n'était rien en lui-même, tout juste un sombre refuge, qui modifiait l'absence sur les registres, dans les destins des uns et des autres et aux comptoirs des bars.

« Et qu'est-ce que t'en ferais de Dieu ? » demanda Lida en tirant sur sa cigarette et en rejetant une mèche de cheveux teints en violet. « Dieu ou pas, quelle différence, merde ? Et même si Dieu compte pour quelque chose, c'est trop tard pour les gens comme moi. Toi, je t'aime bien, t'es différent, dit-elle, plus conciliante. Mais je ne sais pas pourquoi tu traînes ici. »

Il posa doucement sa main sur la sienne, et tira sur la cigarette qu'il tenait dans l'autre main. D'une certaine manière, elle avait raison. Là, il n'y avait rien pour lui. Là, il pouvait faire défiler tous ses échecs en un cortège, diverses personnes auraient rejoint le défilé, il y avait tant de témoins fantomatiques de ses vaines tentatives pour se trouver un moi meilleur.

« Tu as tout ce que tu veux. Un bon boulot, une belle nana. Garde ce que t'as. Ça pourrait même finir par te plaire. Tu vas bientôt avoir un bébé. Et puis vous êtes deux maintenant. C'est pas facile quand le père se barre. »

Puis elle éclata de rire, le vin faisait son effet sur elle aussi. Tout tintait en elle quand elle riait, le désespoir coiffait son existence comme un chapeau de bouffon avec des grelots. Elle riait, comme pour dire : « Non, mais qu'est-ce que je raconte ? C'est moi qui dis ça ! » Puis elle posait ses lèvres sur le rebord d'un autre verre comme un crapaud qui quitte son nénuphar pour boire l'eau stagnante de la mare.

« Elle est enceinte de combien ?

— Quinze semaines.

— Fille ou garçon ?

— Une fille. C'est ce qu'a montré l'échographie. »

Et à nouveau cette voix hypnotisée se lovait autour de lui. *Ça aurait été une fille, pense-t-elle, elle en est sûre, la porte s'ouvre brutalement à son dernier souffle.*

« Ça n'a pas l'air de te ravir.

— Ce n'est pas pour moi qu'elle porte cet enfant, ni pour elle-même. C'est autre chose qui le réclame, cette même force brutale qui nous oblige à frayer, à nous battre, à manger, à nous plaindre et à rêver d'autres mondes pour nous protéger de ce qui nous entoure. »

Il prépara une autre ligne de coke sur l'étagère.

« Essaye de voir les choses du point de vue d'un homme, dit-il, excité par la coke et sa propre rhétorique. Tu as toute l'angoisse de la naissance, les pleurs, les couches, les premières dents, les nuits sans sommeil, la fin du désir entre le père et la mère – comme si une troisième personne entrait dans la pièce –, le coût, l'école, puis l'adolescence boudeuse et meurtrière quand tu deviens l'image même de tout ce que ta progéniture déteste, et puis tu as ta fille, toute fragile, qui tombe enceinte, ou ton fils fou qui se retrouve en prison, et puis le divorce, et tandis que toi tu te ratatines, ton enfant s'épanouit, grandit, la nouvelle famille te balance dans une maison de retraite et te supporte un dimanche par mois au dîner, et après tout ça, tu ne sais même pas si l'enfant est le tien. »

Lida sourit. Farissey la regarda droit dans les yeux. C'était un sourire devant lequel on pouvait s'effondrer, se soumettre comme les sables devant la mer.

« Qu'est-ce que ça veut dire que toutes ces conneries, hein ? demanda-t-elle.

— Je suis hypofertile. J'ai fait un test et j'ai eu les résultats il y a un ou deux jours. Mon médecin m'a dit qu'il n'y avait aucune chance que ce soit moi le père.

— Je savais bien que quelque chose te tracassait. Ça change tout, ça...» Elle farfouilla au fond de son sac. « Et en pire.

— Et Christina ? Elle était enceinte de qui ?

— De Tony Baja, peut-être. Je ne sais pas. »

Elle garda le silence quelques instants, tira sur sa cigarette, laissa sa tête retomber au creux de son épaule et s'abandonna à ce sommeil éveillé.

Quelque temps plus tard, qu'il aurait été impossible de mesurer, elle dit : « Ta nana, elle cause toutes sortes d'emmerdes, tu sais. Tous azimuts.

— Je sais, dit Farissey. C'est pour ça qu'il faut qu'on te fasse sortir de Cardiff. Les flics te doivent quelque chose en échange de ce que tu as fait pour eux. J'en parlerai à mon ami JD.

— J'y penserai, quand je serai claire. »

Elle se redressa sur son fauteuil et ajouta : « Et voilà. Je me sens plus forte et plus grande. »

Il songea à Victoria qui essayait d'éclaircir un mystère dont la solution était aussi proche que les lèvres de sa compagne l'étaient d'un verre. Des lèvres qui lui disaient : « Tu sais que si Primo se rend compte que tu es avec moi, il te réglera ton compte comme il ne le ferait pas avec un Noir », et lui-même répondait en essayant de faire de l'humour, que c'était Josie qui l'inquiétait le plus, que Primo pouvait le tuer, mais qu'il ne saurait rien et qu'il n'y aurait rien à savoir parce que Farissey était là en ami (Primo n'était-il pas, après tout, membre de l'Idren ?) et en plus, pour ce qu'en savait Primo, il pourrait tout simplement prétendre qu'il n'était qu'un client.

Et c'est peut-être ça la vérité, pour lui comme pour elle. Lida insiste pour payer les consommations, elle est de toute manière généreuse, mais c'est quand même pour marquer la différence.

Il faut que quelqu'un fasse quelque chose, songea Farissey, en se glissant dans le lit une heure ou deux avant que le réveil de Victoria ne sonne. Il essaya de dormir, mais la coke faisait encore son effet, sans plus offrir aucun plaisir, tout juste une source d'agacement. Il avait une chanson qui lui trottait dans la tête, *Solid Air* de John Martyn. Qu'est-ce qu'il avait fait jusque-là ? Il avait pris son temps, il s'était laissé vivre...

Il faut que quelqu'un fasse quelque chose, mais pourquoi lui ? Qui au juste ? Lui ? Jack Farissey ? Un nom qui lui ordonnait d'exister. Comme l'appel du chacal. Des lettres pour du sang.

Il passa la plupart du lendemain à boire de la vodka au lit. À sept heures, il avait pris son bain, sa douche, et il était assis avec Dolores et JD au Windsor Esplanade. C'était la dernière semaine de mai.

La soirée était chaude, paisible sans le moindre souffle de vent. Ils étaient assis dans l'arrière-cour que JD utilisait autrefois pour y mettre ses brouettes et ses bétonneuses. JD avait fait un patio à la demande de Dolores. Des plantes exotiques au feuillage dense entouraient les chaises en plastique et une table sur laquelle on avait disposé du vin blanc, du jus d'orange, des

fruits, et les restes d'un repas jamaïcain. Des fleurs tropicales fatiguées se dressaient, sans trembler, devant des Tibouchina écarlates. Dans l'allée, derrière, quelques jeunes Pakistanais et un chien jouaient paresseusement avec un ballon de football.

Dolores plongea la main dans son sac. Elle en sortit une photo. Une famille en 1969 : le père à la peau sombre, aux traits taillés à la hache, la mère élégante qui laissait tomber ses cheveux sur ses épaules, et un bébé que l'un d'eux tenait dans ses bras.

« C'est le genre de choses auxquelles Christina nous oblige à penser. Comme si la mère de Christina était encore en vie. »

Farissey regarda la photo. La mère de Christina arborait une expression sérieuse et mélancolique, elle était belle à sa manière, paisible et distante. Ses cheveux auburn encadraient des pommettes saillantes. On lisait à son expression qu'elle n'éprouvait plus d'affection pour cet homme trapu aux dents pourries qu'elle allait bientôt quitter. Le bébé était au milieu. Il n'y avait rien dans ses yeux, les mêmes globes vides sur la dernière photo de son cadavre. *Des yeux qui regardent depuis des flaques.* D'où lui venaient ces mots ?

JD remua sur son siège, et mordit le bout d'un cigare : « J'ai perdu une fille, dit-il. Vous le savez tous les deux. »

Cinq ans plus tôt. JD s'était arrêté pour boire un thé entre deux boulots. Sa fille fait chauffer la bouilloire. JD joue par terre avec ses petits-enfants en bas âge. Sa fille avait vingt-huit ans, terrassée par une hémorragie cérébrale. Elle était morte avant même d'avoir touché le sol. La femme de JD était morte d'emphysème l'année suivante.

« Qu'est-ce que Victoria veut faire ? demanda JD. Aller rechercher la mère jusque dans sa nouvelle vie et lui dire : voilà votre fille, sauf que maintenant elle est morte ? Ou envoyer à la mère des copies des Polaroids ?

— Ce cadavre était votre fille, murmura Farissey d'un air absent.

— Christina voulait un bébé, fit Dolores en les interrompant. Victoria devrait être reconnaissante de ce qu'elle a, alors que cette pauvre fille n'en a pas eu la chance. Comme je lui ai dit : la maternité et le meurtre, ça va pas ensemble. »

Une dispute avait éclaté dans la contre-allée. Une myriade de petites voix, les aboiements d'un chien épuisé. JD se leva, son polo de golf collait à son large estomac. Il se dirigea vers le muret à l'arrière de la cour et dit : « Alors qu'est-ce qui va pas, les gars ? »

« Et qu'est-ce que les Baja ont dit pour leur défense ? demanda Dolores, en sortant avec les doigts le seul glaçon de son gin-tonic.

Farissey marqua une pause, tandis qu'elle suçotait le cube de glace. Il oscillait entre son verre de vin et le whisky que JD lui avait servi, une cigarette sans filtre aux lèvres.

« Tu peux imaginer sans peine. Moi... je n'ai rien dit à Victoria.

— Que Dieu te bénisse, Jack », s'exclama Dolores d'une voix involontairement aiguë, malgré les expectorations purulentes qui lui donnaient habituellement cette richesse bronchique.

« Victoria sait qu'on était présent ce soir-là, dit Farissey, en chassant les guêpes qui tournaient autour de son verre. Jess et tout le reste. Les Baja lui ont raconté toute l'histoire. »

Dolores repoussa une mèche de cheveux de ses doigts parfaitement sculptés et apparemment artificiels qui semblaient élaborer on ne sait quoi, des remèdes ou des cancers.

« Quoi au juste ? demanda-t-elle, tandis que JD distribuait des pièces d'une livre aux petits Pakistanais. Tu lui as raconté plusieurs histoires, comme je lui en racontais quand elle était petite avant qu'elle s'endorme. Quand les enfants ont peur la nuit. Il faudra qu'elle s'occupe de tout ça bientôt. Et toi aussi, Jack. »

Farissey retourna à pied chez lui juste avant dix heures, il jouissait de l'excitation mélancolique que lui procurait le whisky. Une fille aux cheveux crépus criait devant la porte. Elle portait un T-shirt noir, des collants gris et des talons aiguilles.

« Va te faire enculer ! dit-elle en le voyant.

— C'est chez moi, ici, ma chérie. »

Il ne comprit pas pourquoi elle battit en retraite. L'odeur nauséabonde de l'alcool, une étincelle dans son regard ?

— Je veux la pilule du lendemain. Sauf que là c'est la pilule du soir, tu vois ce que je veux dire ? »

Elle avait des boutons d'acné sur le front. Elle n'avait pas des hanches de femme, elle ne devait pas avoir plus de quatorze ans.

« Il faut d'abord demander à ton médecin traitant.

— C'est pas ouvert, chez mon médecin traitant. Votre pharmacie non plus, si c'est bien la vôtre. »

Farissey sortit les clefs de sa poche et les fit tinter devant son visage.

« Pardon, monsieur. Est-ce que vous pourriez... Je vous en supplie. »

Les travaux corporels de la pitié, songea Farissey avec ironie tandis qu'il repérait les boîtes de pilules. De retour dans la rue, il lui demanda si elle avait de l'argent.

« Et pourquoi ? »

Il lui lança une pièce d'une livre. « Va chez Val t'offrir un café et réfléchis bien à ce que tu fais de ta vie.

— Vous m'offrez un verre, monsieur ? »

Une enfant, comme autrefois, une enfant. Qui joue un rôle, c'est tout.

« Allez, tire-toi. »

Il sourit en la voyant s'éloigner en sautillant. Pour aller où ? Qui sait ? Vers un garçon qui vient de s'en sortir de justesse ? Quel garçon ?

Il remplit un formulaire pour rendre compte de la disparition des pilules. Il avait des doutes sur l'avortement. Mais quand la vie commençait-elle ? Qu'est-ce que l'on tue là ? Un minuscule serpent qui se nourrit d'un œuf.

Les paroles de Dolores lui revinrent à l'esprit. *La maternité et le meurtre*. Les mots de sa séance d'hypnose venaient l'assaillir. *Si froid, un scalpel, presque. Comme une noyade, sa mère, perdue ; comme c'est collant, chaud, on n'imaginerait pas. Elle doit penser qu'il essaye d'atteindre son aine, c'est là qu'elle ressent la douleur, Dieu tout puissant, elle sait à ce moment-là qu'elle ne sera jamais une mère.*

Pourquoi Dolores avait-elle fait cette opposition entre la maternité et le meurtre ? Farissey avait cru d'abord que c'était une référence fielleuse à l'avortement de Victoria. Maternité + meurtre = avortement. Mais ça n'allait pas, il ne voyait pas les choses comme ça, même venant de cette tante qui pouvait se montrer cruelle et affectueuse avec la même générosité. L'idée commença à se former alors dans son esprit.

Il s'assit devant son bureau sur la chaise et se demanda si Dolores était vraiment la voyante que toutes ces âmes broyées payaient dans l'espoir qu'elle le fût vraiment. Maternité et meurtre. Farissey laissait les mots se répéter dans sa tête comme un mantra. Il s'abandonna à une sorte de transe qui lui offrait des visions distantes.

Le tueur n'avait pas commis d'acte sexuel avec Christina, il l'avait attaquée seulement au-dessus de la taille. Il ne la tuait pas elle, mais plutôt ce qu'elle aurait pu devenir : tout ce qui en elle aurait pu être une mère. La panique avait perverti la pureté de ses intentions. De toute évidence, il

n'avait pas voulu succomber à la frénésie qu'il voyait reflétée dans les regards des jurés, les conclusions de la police scientifique, dans les yeux de la prostituée morte, et surtout pas dans ce corps massacré, dans les imprécisions des coups portés à la chair – contrairement à la pierre ou l'argile, elle ne pouvait pas être broyée à nouveau, retaillée, sa structure ne pouvait pas être revue ou même rejetée – et qui resteraient à jamais gravées dans les diagrammes, les photos et les rapports de la police scientifique. Une histoire si mal ficelée qu'elle en perdait sa marque de fabrication, sa signature, son sceau. Nulle œuvre ne pouvait s'achever ainsi, nulle exécution ne pouvait être hésitante, nulle main ne pouvait être aussi tremblante, incontrôlée. Là, l'art est dans l'acte, la forme dans l'exécution, et le tueur avait échoué dans les compartiments d'une œuvre si compliquée et occulte que seules les sensibilités les plus curieuses avaient été invitées à la découvrir.

C'était en grande partie une question d'orgueil, celle de l'artiste et non de l'artisan, la délicatesse nocturne du chirurgien plutôt que la joie bucolique éclaboussée d'aube du boucher. Ses seins n'auraient pas dû être poignardés, mais tranchés proprement pour aplatir sa poitrine. Sa ceinture était bouclée et retenait son jean, ses deux T-shirts déchirés étaient collés à son corps, son soutien-gorge avait été enfoncé dans sa poitrine, dans le cartilage. La veste en cuir noir jetée à côté du matelas et les escarpins en cuir brillant étaient les seuls témoignages d'un déshabillage qu'elle avait commencé elle-même et qu'il avait voulu interrompre.

Il ne voulait pas que Christina se déshabille. Il n'avait pas voulu abuser d'elle, de son sexe, mais il avait voulu l'anéantir, lui retirer tout ce qui lui aurait permis d'engendrer, tuer la mère en elle, avant de tuer la femme, la femme avant la putain, la putain avant la personne, et peut-être même la personne avant la jeune fille, la jeune fille dont il essayait peut-être de retrouver l'essence anguleuse et naissante.

BUTETOWN, 1989 :
ÉTÉ

OceanofPDF.com

Le 3 juillet fut le jour que choisit Loudon Hargest pour rencontrer JD et Farissey. Le jour le plus chaud d'un été inondé d'une lumière trop mûre et dorée, qui refusait de céder la place à la moindre parcelle d'ombre, comme si la nuit n'était qu'un intervalle dans le flot d'une essence constante, permanente, qui se renouvelait sans cesse. Les nuages étaient statiques comme si une main invisible les avait fait monter en une crème débordante. Le gris des eaux de l'estuaire était devenu une tache bleue. Tout était en arrêt dans l'air immobile, comme par nécessité, comme si la force qui fait aller le temps de l'avant s'était arrêtée, créant un nouvel ordre, au-delà de la lutte et du changement.

À l'approche du procès toutes les spéculations sur la mort de Christina et les frères Baja cessèrent. Les habitants de Butetown commencèrent à se demander : « Et s'ils étaient acquittés ? » « Et s'ils apprenaient que j'ai été déloyal ? » « Et si on se trompait, si finalement ce n'était pas nous qui les jugions, mais le contraire ? Au coin d'une rue, dans une impasse ou juste de l'autre côté de la rue, à attendre. »

Les habitants de Butetown vécurent ces jours étouffants comme un rêve brumeux ou un faux tableau vivant. Toutes les allées et venues se faisaient dans un silence pensif. Tout le monde se contentait d'observer et d'attendre tandis qu'on entendait parler d'un autre été d'amour qui gagnerait le pays et que *Ride on Time* sortait de tous les autoradios, toutes les chaînes, toutes les boîtes de nuit et toutes les émissions matinales.

La camionnette du même bleu que le ciel s'arrêta devant le Hayes Island à six heures cinquante. JD descendit, un cigare entre les dents. Il portait un trilby noir et un blazer bleu. Il était distant et affable tandis qu'ils remontaient Wyndham Arcade, qui avait autrefois abrité des magasins absurdes, des cafés sales pleins de flippers, des bijoutiers véreux, et des tailleurs rigolards. On n'y trouvait plus maintenant que des quincailleries derrière des rideaux de fer et des salons de coiffure unisexes. Les deux

hommes entrèrent prudemment dans le Kiwi's Bar. C'était le bar des flics dans le centre-ville.

« Il y a tellement de vaisselle sale dans mon évier que j'arrive même plus à pisser dedans », dit Loudon Hargest, en s'asseyant sur la banquette devant leurs pintes de bière forte. « Ça fait vingt ans que je mène une guerre personnelle contre cet enfoiré de Carl Baja et voilà où ça m'a mené. »

La tête de Hargest était tellement grosse qu'elle ne laissait que peu de place dans cette alcôve. Farissey était étonné, une fois encore, par la taille de sa pomme d'Adam, et ce cou qu'on n'aurait pas pu enserrer entre ses mains.

« Il s' imagine qu'on joue à Pat Garrett et Billy the Kid, merde. Avant qu'on l'arrête, il a trouvé mon numéro de téléphone privé. Il arrêta pas de me défier en combat singulier, pas d'armes, pas de renforts. Il appelait à trois heures du matin ! Ma vieille pute de femme en devenait dingue !

— Ça ne m'étonne pas », fit JD en inspectant le bar pour s'assurer qu'ils n'étaient pas tombés dans un piège.

Farissey s'appuya au dossier de la banquette, ferma les yeux et se concentra.

« Ce Carl Baja était prêt à me tuer au commissariat et moi aussi, j'étais prêt à le tuer. »

Hargest savait que Baja lui aurait sauté dessus s'il n'avait pas eu les mains entravées. Alors, Baja crachait sans cesse sur Hargest. Il avait fallu trois policiers pour retenir Hargest.

« C'est un animal, ce connard, mais heureusement qu'ils m'ont retenu. Ça aurait mis la merde, mais je donnerais n'importe quoi pour lui casser la gueule.

— Si tu veux mon avis, vous avez beaucoup de choses en commun, fit JD, ironique.

— La seule chose qu'on a en commun, c'est ce qu'on veut se faire l'un à l'autre, JD. Et je le tiens. En tout cas, ça en avait tout l'air jusqu'à ce qu'on fasse les tests sanguins. Et si ces deux salauds de frères s'en sortent, c'en sera fini de moi, et de tout ce que j'ai fait pour nettoyer Butetown. Pour que ce soit prêt pour les promoteurs, pour Cardiff Bay, pour l'Europe, pour tout ce qu'ils voudront faire de cette merde. Et je l'ai eu, je l'ai coincé, j'ai procédé aux arrestations. Et tout le monde était content. Surtout les hauts gradés. C'était tout fait comme il faut, livré comme un paquet cadeau.

— Sans moi, tu n'y serais jamais arrivé » dit JD.

Farissey releva les yeux. JD mordillait le bout de son cigare, signe de nervosité.

« Tu aurais dû le dire devant le tribunal, que tu les avais vus sortir de cet appartement couverts de sang, qu'ils en avaient sur leurs vêtements, sur leurs mains. Tu aurais dû dire ce qu'il fallait. Que tu étais sûr, que tu savais, qu'ils étaient coupables.

— Ce n'était pas ça, notre accord, Loudon, tu te rappelles ? On avait dit qu'on te mettait sur la piste, qu'on te permettait de commencer. Ensuite, tu n'avais qu'à bâtir ton affaire pendant que nous on se barrait.

— D'accord », concéda Hargest momentanément, parce qu'il savait aussi que JD était son seul espoir. « Donc, tu es prêt à témoigner que tu as vu les Baja dans cette pièce et qu'ils faisaient ce qu'ils savent faire le mieux ? On verra tout en détail, point par point.

— Pas question, Loudon », dit JD. Farissey percevait une colère croissante dans sa voix. « J'ai accompli mon devoir. Et déjà, ça ne me plaisait pas. J'ai dû m'obliger à repenser qu'ils avaient tabassé mon neveu avec des battes de base-ball. Et en plus, ce n'est pas bien, ce que je fais.

— Tu ne me fais pas la morale maintenant, non ? Hein JD ? »

Hargest élevait la voix de façon très théâtrale. Il voulait que tout le bar entende.

« Si tu veux savoir ce que je pense, cria Hargest, c'est qu'il y a deux hommes, ici, qui n'ont pas tué de jeune fille et un autre qui l'a fait. »

La Corée. Les yeux fermés, Farissey essaya de reconstituer la scène. Des rizières, une jeune Coréenne qui porte son bébé sur la tête. Elle recherche de la nourriture, elle s'aventure dans une zone interdite. Tirer une fois, deux fois, trois fois. Le Enfield .303 de JD qui tressaute dans ces mains qui n'ont pas encore vingt ans... La fille qui s'effondre et le bébé qui saute en l'air.

Farissey ouvrit les yeux et vit JD appuyé au dossier de la banquette, les bras croisés en travers de la poitrine. Il était blême.

« Un ordre, c'était un ordre à cette époque, et tu le sais bien, Loudon. Deux tirs de sommation et le troisième c'est pour de vrai.

— Je voulais pas te faire chier, dit Hargest d'une voix plus douce en passant un bras sur le dossier de la banquette de JD, je respecte ce que t'as fait en Corée. Et qui pourrait dire le contraire, merde ! T'as pas besoin de me le rappeler, JD. Et t'as reçu des médailles qui prouvent tout ce que t'as fait pour nous. »

Hargest marqua une pause et mit la main sur le bras de JD.

« Mais la Corée, c'était il y a des lustres. Il faut être bon et pas seulement pour la nostalgie. »

JD paraissait écrasé par ce discours. Il buvait sa pinte à petites gorgées, tirait sur son cigare, essayait de se remettre. « J'étais tout juste un gamin, en Corée... alors tu peux dire ce que tu veux, Loudon. Je ne ferai rien de plus.

— Alors va te faire foutre, JD. Attends un peu, je mettrai tes couilles en boucles d'oreilles. » Hargest arracha le cigare de la bouche de JD. Il le pointait vers son visage comme s'il allait l'écraser dans son œil.

« Ça fait plus de quarante ans qu'on se connaît. » Et il laissa tomber le cigare dans la pinte de JD.

Hargest se tourna vers Farissey.

« Et toi ?

— Pareil que JD.

— Allez vous faire foutre tous les deux, dit-il en se levant. Je vais faire les choses à ma façon.

— Agis seul, Loudon. C'est ce qu'il te faut », dit JD.

Farissey et JD restèrent assis en silence. Tous les regards le long du bar étaient fixés sur eux.

« Many a tear has to fall », fredonna JD dans la camionnette bleue. Il éteignit le moteur. C'était une soirée des plus étouffantes. Le ciel était mauve. À l'ouest, le soleil laissait des traînées indigo. Farissey se demanda s'il avait déjà vu un tel coucher de soleil sur Cardiff.

« Faisons une promenade en voiture », suggéra JD.

Alors, la camionnette remonte lentement Bute Street. À l'extérieur de la galerie marchande de Loudoun Street fermée, quelques adolescents noirs sont assis par terre, les genoux sous le menton. Une grande femme blanche passe devant eux. Les adolescents la regardent – Farissey ne sait comment – avec dédain, envie, jalousie. Un peu plus loin quatre adorables petits garçons noirs en aident un cinquième à passer par-dessus le mur devant les voies ferrées.

Tout en conduisant, JD parlait de l'époque d'avant la Corée. Les choses paraissaient plus réelles alors. Les flics et les criminels se respectaient. Leur antagonisme était féroce, mais fair-play et plein d'humour. Il parla d'un restaurateur chinois qui vendait de l'opium. La police n'arrivait pas à savoir comment il le débarquait des bateaux. Après des années d'enquête, ils

s'étaient rendu compte qu'il utilisait des pigeons voyageurs. Hargest venait juste de commencer sa carrière de flic. Le Chinois avait pris la fuite quand Hargest l'avait prévenu.

« Il était parti à Birmingham, ce Chinois. Bonne chance, à lui et à son sourire sournois. »

Il conduisait, sans but, mais avec une prudence naturelle. Il commentait le paysage urbain, anticipait les prochains coups de la Dockland's Regeneration Corporation, dans le cadre de son plan pour faire des docks la « Venise du Nord ». Son expérience d'ouvrier du bâtiment lui indiquait ce qu'ils faisaient, quelles étaient leurs intentions. Élargir toutes les rues pour donner une impression d'espace, de beauté désertique, balayée par les vents. « Quel tas de conneries ! » s'exclama JD.

Il éclata de rire au volant de sa camionnette, une camionnette qui n'était pas assez grande pour contenir son rire, sa corpulence et sa présence.

JD quitta Bute Street et déboucha sur Loudoun Square où il se gara derrière le pub de la cité, le Bosun. Farissey ouvrit sa chemise, détacha le ruban adhésif, grimaça et sourit en même temps, tandis qu'il arrachait les poils de sa poitrine. La cassette avait enregistré tous les sifflements, les chants, les rires et les conversations dans la camionnette.

« Ça pourrait être drôle, ça aussi », dit JD en retirant la cassette avant d'écrire dessus avec un stylo à bille sorti de la poche de sa chemise : « James Vincent Dwyer/John "Jack" Malachi Farissey/Loudon Hargest : Kiwi's, sept heures vingt, 3/7/89. » Et pour en rajouter, JD remit la cassette dans l'appareil et chanta d'une voix de crécelle *I Need a Witness* de Marvin Gaye.

Farissey glisse la cassette dans une enveloppe matelassée, et écrit dessus : « Urgent, Madieson & Madieson ».

« Tu es sûr qu'on y va, JD ? Hargest va nous tomber dessus. Ça, on le sait, mais Carl ne va pas nous considérer pour autant comme des sauveurs. »

JD écoute à peine. Un sourire se dessine sur son large visage, un sourire plus vieux, de résignation. Il ne pense pas aux Baja ou à Loudon Hargest. Il pense au poulet frit, à d'innombrables pintes de Brains Dark, à Dolores et à l'aube d'un nouveau jour.

Dans la chaleur de l'après-midi du lendemain, Lida était assise dans le salon de Farissey.

« J'ai passé ce marché avec la police pour me sortir d'ici, dit Lida. Je vais me barrer d'ici un mois. Ils ne m'ont pas encore dit où j'irai. Ça me soulage drôlement. Merci. Tu es le seul qui a fait quelque chose de valable.

— C'est rien, dit Farissey. Si tu veux remercier quelqu'un, remercie JD. Josie est au courant ?

— Non, il n'y a que toi et lui, et les flics.

— Ça vaut mieux comme ça », dit-il en lui lançant encore une cannette de Red Stripe qu'elle attrapa avec une surprise enfantine.

« Comment va ta nana ? demanda-t-elle sur un ton sardonique.

— C'est la vingtième semaine. Elle est en parfaite santé.

— Le pire est derrière elle, alors. Et toi comment ça va ? »

Il sourit, haussa les épaules, et remarqua qu'elle avait beaucoup de maquillage autour des yeux. Comme elle paraissait pâle et quelle terreur dans ces yeux toujours ouverts, d'une beauté lasse, des yeux qui avaient trop vu, trop longtemps au cours de ces dix-neuf années. Il lui avait facilité la vie, au moins pour une journée, et lui avait procuré ces huit heures de somnolence extatique à laquelle aspire tout organisme, comme à un souvenir, un jardin, un moment de grâce.

Il observa deux mouettes qui dessinaient des figures dans le ciel comme des gymnastes et se demanda s'il aimait Lida, sans que ce fût sexuel, comme il aurait aimé une fille ou un animal familier. Elle avait bien changé depuis leur première rencontre. Il était avachi sur le comptoir du North Star et elle disait : « Ce connard dit qu'il est un poète de la mer. Écoute un peu ces conneries, Tina. » Il l'avait tout de suite préférée à Christina. Lida était douce et tendre alors que Christina lui paraissait calculatrice, froide, capricieuse et perturbée par son regard.

« Quand on aura fini ces verres, on ira voir les Français qui vivent à deux pas d'ici, dit Farissey, brisant le silence. Histoire de rigoler un peu juste pour aujourd'hui.

— Qu'est-ce qu'on va foutre si les Baja sont relâchés ? » demanda-t-elle. Elle était devenue plus dépendante de lui, maintenant qu'elle avait été exclue de ce monde.

« On va faire quelque chose de bien, dit-il. Qu'ils sortent ou pas. »

Il s'était procuré pour cinquante livres sterling d'héroïne pour Lida et lui-même.

Les Algériens français vivaient dans une maison qu'ils louaient sur les quais. Ils étaient étudiants, mais Farissey ne les avait jamais vus étudier grand-chose en dehors des drogues qu'ils ingurgitaient. Ils avaient le bon sens de passer du smack à la coke et du speed aux antidépresseurs pour éviter toute accoutumance spécifique. « Les papillons ne se font jamais épinglez », disait Eric. Farissey était intrigué par ce personnage : un jeune hippie hanté par la mort, silencieux, mais intelligent quand il parlait et gracieux dans sa façon de se mouvoir. Il avait vingt-quatre ans et le foie déjà bousillé par trois hépatites. Un jour il était allé boire avec Farissey, et cette petite sortie lui avait coûté cinq jours au lit avec une crise de foie. Farissey l'avait ramené plusieurs fois chez lui pour lui donner des pilules. Victoria n'aimait pas Éric et le jugeait sévèrement. « La vie ne sert à rien pour des gens comme ça », disait-elle.

Éric et Alain achetait leur héroïne dans le quartier de King's Cross. Farissey avait essayé leur dope un jour et l'avait trouvée cent fois meilleure que ce que l'on peut s'offrir habituellement à Cardiff. Il leur avait demandé de rapporter assez de smack pour emmener deux personnes jusqu'au seuil de la mort, le long de ce curieux chemin libre de tout symptôme et qui avait vu passer autant de cadavres que d'âmes exaltées.

« J'en ai déjà sniffé, mais je ne me suis jamais shootée au smack », lui dit Lida dans la rue. « De toute manière, en ce moment, je fais plein de trucs que je connaissais pas encore », murmura-t-elle en prenant le bras de Farissey pour cette courte promenade le long des quais.

« Ne t'inquiète pas pour le smack et ne t'inquiète pas pour les Baja », dit Farissey.

Pour une fois, la rivière Taff était vivante et parlait en faisant gargouiller sa boue. Un cormoran décrivit un cercle dans le vent avant de plonger.

« Jack, hum ? » Elle ne prononçait pas souvent son nom. Farissey était charmé par cette façon de ne pas utiliser les noms des gens, c'était pour lui une marque de respect. « Tu pourrais m'accompagner... partout où je vais. Ça me plairait, ça.

— T'as mon numéro de téléphone. Mais assure-toi que c'est moi qui réponds. Tu laisses sonner trois fois, tu raccroches et puis tu rappelles. »

Les étudiants avaient laissé leur fenêtre grande ouverte à cause de la chaleur. Farissey et Lida entrèrent dans la pièce où Eric était assis en tailleur en face d'un miroir. Une bouteille de liquide vaisselle au citron, un

bout de ficelle et un sachet d'héroïne étaient posés entre ses jambes. Éric présenta Farissey et Lida à son ami Alain. « Son anglais n'est pas très bon. Il est, comment dire... il porte en lui le silence. »

Il n'y avait rien sur les murs, pas de meubles, en dehors d'un matelas, un lecteur de CD, une douzaine d'albums, une ampoule au plafond et quelques rideaux dans le salon, qui faisait office de chambre à coucher. Un sac-poubelle à moitié plein reposait comme une grosse limace dans un coin de la pièce.

« Tu veux tout maintenant ? » demanda Éric.

Il avait déjà pris beaucoup de smack, et il titubait légèrement, mais plus comme un boxeur qui va retrouver son coin que comme un ivrogne.

« Oui. Un peu plus pour moi et un peu moins pour Lida... tu vois. »

Farissey tendit le bras vers la seringue.

« C'est différent ici. Très différent, dit Éric.

— C'est comme ça que j'ai toujours fait », répondit Farissey sur un ton plutôt aimable. Il mit un élastique autour de son bras, le tendit et le contracta comme un haltérophile.

Éric liquéfia une ligne de smack d'environ dix centimètres avec le produit à vaisselle et l'aspira dans la seringue. Il fit l'injection à Farissey et recula jusqu'au sac-poubelle pour vomir dedans.

« Ne t'inquiète pas, dit Alain à Lida. C'est normal. C'est parfaitement naturel. »

Farissey regarda la seringue plantée dans son bras : un arbre qui n'avait rien de naturel, qui soutenait de lourdes branches sanglantes.

« T'as de bonnes veines », dit Éric à Farissey, maintenant qu'il était revenu à son poste et qu'il emplissait la seringue avec le sang de Farissey.

Farissey observa son sang qui sortait et rentrait. Quelques secondes plus tard, tout lui montait à la tête. Il ne sait plus ce qu'il a dit, mais il a l'impression d'être une feuille morte tourbillonnant jusqu'au fond d'un gouffre de plaisirs, seul refuge d'un monde où la volonté ne connaît pas de Shabbat, où la roue et le feu ne marquent jamais une pause, ne s'arrêtent jamais.

Lida vient le rejoindre sur le matelas, un peu plus tard, il ne saurait mesurer le temps qui s'est écoulé. Il la tient contre lui jusqu'à ce qu'ils soient tous deux obligés d'aller vomir avec extase dans le sac-poubelle. La bière et le peu de nourriture qu'ils ont avalés se soulèvent comme sous l'effet d'un orgasme, comme des poils qui se dressent sur un avant-bras

effleuré d'une caresse, avec la douceur de l'ombre de deux amants projetée élégamment sur le trottoir par la lumière d'un réverbère. Puis, perdu dans un rêve éveillé, il s'allonge aux côtés de cette fille instable, bouclée, limpide, à l'air sombre et enfantin, à la peau pâle tachetée de plaies et de bleus, et lui-même s'interroge sur le lieu où les mots n'existent plus, sans obtenir de réponse, et où l'impondérable peut être considéré avec clarté et tendresse.

« Ne roule pas de joint, lui dit Lida, alors qu'il tendait la main vers son papier et son hasch. Laisse ta main sur ma tête. »

Elle poussa un soupir, ferma les yeux, se mit à chantonner. « Je ne te plais pas comme ça ?

— Si. Mais il ne faudrait pas. En plus, comme tu sais, il faut que j'apprenne à devenir un bon père de famille. »

Éric et Alain roulèrent un joint avec le haschich que Farissey leur avait offert, et regardaient avec des yeux de marieurs attendris le couple qui se formait ce soir-là.

« C'est jamais aussi bon pour nous que pour eux. C'est une drogue des débuts », dit Éric à Alain.

Éric jeta une chemise sur l'ampoule et toute la pièce refléta cette sublime élégance, cette lucidité immatérielle que la drogue avait libérée tel un génie sortant de sa bouteille. On pouvait mourir en cet endroit sans que personne ne lève le petit doigt. Trop compliqué de faire appel à des gens en uniforme, la mort étant plus douce, plus clémentine que les démarches officielles, ces arrivées sauvages et ce sentiment d'avoir le droit pour-soi, parce qu'on est soutenu par un bureau, un commissariat, un ordre de mission. Cet après-midi-là et ce soir-là, Farissey ressentit une fois encore tout ce qu'il voulait ressentir et qu'il avait eu le malheur de garder en mémoire : huit heures de nirvana dans le monde réduit aux dimensions d'une pièce.

À une heure du matin, ils remercièrent Alain et Éric sans un mot et prirent un taxi jusqu'au King's Snooker sur St Mary's Street, toute vibrante de lumières vulgaires. Ils étaient maintenant au-delà de toutes limites, à traîner sous les néons du centre-ville. « Il faut que je bosse un peu ici », dit Lida. Elle se contente de branler deux clients dans les toilettes publiques et pendant le reste de la nuit, ils boivent lentement en attendant que l'effet du smack se dissipe et ils échafaudent en silence des projets pour un monde insatisfait et qui attend, laconique.

OceanofPDF.com

*BUTETOWN, 1989 :
AUTOMNE*

« Ce sont les morts et non pas
les vivants qui ont les plus grandes
exigences. Nous mourons pour l'éternité...»

Sophocle, *Antigone*

Farissey observa et attendit. Les attaques du procureur contre les Baja étaient réduites à néant. On assistait quotidiennement à un véritable carnaval autour du tribunal, un désordre de cris et de bousculades, les militants des droits civiques, les représentants de Nation of Islam, des guerriers de la lutte des classes, les soldats de Inited Idren, et les putes en survêtement qui montraient leur loyauté envers les frères Baja.

Il regarda les scènes qui suivirent l'acquittement au bulletin d'informations de six heures. Carl Baja parlait d'une voix tremblante devant les caméras. « J'étais absent quand mon fils a dit ses premiers mots. Il y a des gens à Butetown qui devraient souffrir comme j'ai souffert. Alors, ils apprendraient peut-être à dire la vérité. »

Le visage de Baja semblait prendre tout l'écran, sévère et énergique, la peau sur ce visage ressemblait à un sac en papier essayant de retenir des torrents de sang.

Par une journée étouffante au début du mois de septembre, un Carl Baja morose insista pour avoir une entrevue dans l'arrière-boutique de la pharmacie. Farissey apprit alors que la prison n'avait pas été trop dure pour Carl Baja, voire confortable. Mais lorsqu'il avait revu sa femme, sa mère, ses enfants et son berger allemand, et qu'il avait connu le goût irréal d'un monde peuplé de femmes, il s'était trouvé confronté à un ennemi qu'il ne pensait jamais avoir.

Baja avait rencontré son démon pour la première fois, lorsqu'il était parti faire des courses avec sa femme, Pauline. Après avoir tourné dans St Mary's Street, il était resté pétrifié devant la foule et cette longue avenue qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Les cieux, si hauts, lui donnaient l'impression d'être un nain et le dominaient. Il était sorti de prison pour se retrouver dans l'immensité d'un monde qu'il avait toujours considéré comme acquis. Il prétendit être victime d'un vertige et demanda à sa femme de retourner dans leur minuscule appartement de Butetown, encombré de poussettes, de parcs, de vidéos et de jouets. Farissey le soupçonnait de ne

pas avoir choisi son alibi par hasard. Le terrible vertige de l'existence s'était emparé de lui.

L'expression « mener sa vie » lui revenait souvent à l'esprit. Le mot « vie » se détachait, résonnait entre ses oreilles, lui imposait un nouveau défi, un mystère, une menace. Il regarda le ciel avec terreur. Qu'est-ce que le ciel ? demanda-t-il. La question le prit comme une paralysie passagère. Il avait l'impression de s'éveiller à des faits, des situations et des événements nouveaux.

Baja avait regardé les maisons et les bâtiments de Butetown, et avait compris qu'il n'était chez lui dans aucun d'entre eux. Il y avait eu un temps où tout cela n'avait été que champs de boue et étendues de mer. Il savait qu'il traversait une illusion. Une horreur du primitif, des choses sans fondement avait envahi tout son être et toute sa vie. S'il avait fait des études, il se serait tourné vers la philosophie ou le mysticisme. Au lieu de ça, il s'était remis à la cocaïne, avec modération, pour s'élever, pour trouver une sorte d'assurance plutôt qu'une excitation passagère. Comme il était déterminé à ce que personne ne remarque cette faiblesse, il devait profiter au maximum de toutes les expéditions qu'il menait dans l'effroyable monde extérieur. Cela voulait dire également qu'il allait montrer à tout Butetown, à Loudon Hargest, et à ces voix moqueuses qu'il entendait autour de lui, qu'il s'en revenait endurci, l'esprit plus acéré qu'il était plus féodal que jamais. Et pour le moment, cela impliquait qu'il ne ferait absolument rien.

Le dixième jour après son acquittement, Carl Baja en vint à faire confiance à la nuit. Il réincarnait son être nocturne pour le public de Caroline Street. Il était seul, avec pour unique compagnie le berger allemand qui traînait sans laisse derrière lui. Il était vêtu d'un costume noir, son énorme cou pris dans le col d'un pull lilas. Il regardait de haut, à deux heures et quart du matin, tout ce zoo de friteries, de snack-bars, de sex-shops, et de restaurants douteux, comme s'il avait devant lui un étang de crasse et d'appétits grasseyeux.

Que cherchait-il ? C'était peut-être la recherche elle-même qui l'attirait puisqu'il ne pouvait plus s'y consacrer, quand il était confiné pendant des heures interminables sur un grabat entre ces hauts murs qui l'obligeaient à regarder en lui-même et à voir un vide plein de colère. Son regard était terrible et majestueux, mais empreint d'une étrange lassitude, pesante, comme celle qu'éprouvent, dit-on, les athlètes et les guerriers avant l'effort.

Le regard de Sonny Liston, lorgnant avec envie un royaume à ses pieds, qui échappe à son contrôle.

Deux chauffeurs de taxi arméniens attendaient à la porte du Dorothy's Fish Bar.

« Qu'est-ce qu'il fait en ville ? demanda à l'autre le plus jeune des deux Arméniens. Pourquoi est-ce qu'il ne reste pas dans les docks ? Il peut faire ce qu'il veut là-bas.

— Pourquoi est-ce qu'on ne l'a pas condamné pour l'histoire de cette prostituée ? J'aimerais bien savoir ça, murmura le plus vieux.

— C'est ce qu'il va faire maintenant qui compte vraiment, rétorqua l'autre.

— Impossible de savoir avec des types comme ça », renchéris le premier.

Le plus vieux de ces deux Arméniens ne pouvait même pas savoir à quel point il avait raison. Pendant quatre jours, à l'aube, on vit apparaître un bouquet de fleurs, déposé devant l'appartement d'Angelina Street. Les langues se délièrent. Les victimes de l'insomnie et de l'ennui, les amateurs du macabre montèrent la garde aux premières heures du jour. Personne ne vit jamais celui qui déposait ces fleurs. Peut-être que c'est quelqu'un qui vient de l'intérieur du bâtiment, disait-on. Tout le monde voyait là une menace. Ils réagissaient comme les habitants des docks, comme les gens vulnérables.

Deux semaines plus tard, les avocats de la défense organisèrent une fête en l'honneur de l'acquittement, c'était aussi l'occasion de remercier tous ceux qui avaient participé. La fête devait se dérouler au Bute Dock, un bar décoré en rouge et jaune dans Bute Street, qui avait été réaménagé récemment dans une vaine tentative de créer un lieu de rendez-vous pour les employés de bureau, dans un quartier où ils se dépêchaient de prendre le premier train en direction du centre-ville.

Farrissey passa l'heure précédant la fête chez Lida. Elle semblait paisible et songeait à l'aventure qui l'attendrait dès que Josie aurait quitté la maison pour aller affronter les Baja.

Il donna des somnifères à Josie Marshall, comme convenu. Elle le remercia d'un air absent, elle tournait en rond dans l'appartement en reprochant à Lida l'état de la cuisine, des vêtements du bébé, le lit défait,

les draps qui puaient. « Qui est-ce qui a le plus peur, elle ou moi ? » murmura Lida quand Josie s'éclipsa dans la cuisine.

« Si t'as quelque chose à dire, dis-le », fit Lida quand Josie revint tourner en rond dans le salon. Lida était vautrée sur le canapé, provocante et sensuelle.

« Et qu'est-ce que tu veux que je dise à Carl Baja, merde ? Je savais que cette salope mentait, mais je vis toujours avec elle. À ton avis ça aurait quel effet une connerie pareille ?

— Tu peux dire ce que tu veux, ma chérie. Que c'est de ma faute. Mais que tu restes avec moi pour t'occuper du bébé. T'as qu'à dire que tu pensais que le bébé mourrait si on le laissait seul avec moi. Carl Baja le croira, tout le monde sait que tu adores ce gosse.

— Oui, je pourrais faire ça, dit Josie en allumant une cigarette et en s'asseyant sur ses talons. Mais je n'aurais pas besoin de dire quoi que ce soit, si tu n'étais pas allée merder chez les flics.

— Je savais que d'une façon ou d'une autre, ils finiraient par avoir les Baja. Alors je me suis dit qu'il n'y avait aucune raison pour que je tombe moi aussi, et que tout le monde pense que j'ai aidé à tuer ma meilleure amie, que j'adorais, je l'adorais ! »

Elle n'aurait pas dû dire ça, songea Farissey. Josie devenait dingue chaque fois qu'elle entendait parler de Christina. Complètement dingue.

« Des mensonges de merde, rien que des mensonges, encore des mensonges. C'est tout ce qui sort de ta bouche, des mensonges.

— J'avais peur, Josie, je mourais de peur, nom de Dieu ! Tout ce que je veux, c'est être ici, avec toi et le bébé.

— Tout le monde a peur, rétorqua Josie en grognant. Et c'est à ce que tu fais quand tu as peur qu'on peut voir qui tu es vraiment. On a bien vu ce que t'étais, Lida.

— Je pensais que ça ne ferait aucune différence. Les flics allaient baiser ces mecs de toute façon », dit Lida, d'un air langoureux, en recrachant la fumée de sa cigarette avec un vague mépris.

« Et de quoi ils se servent pour ça ? De tes putains de mensonges. Du genre ils t'ont passé le couteau et tu le lui as mis dans les côtes.

— Arrête, Josie ! Arrête, d'accord. C'est les flics qui m'ont dit tout ça, qui me l'ont soufflé. Et moi je disais oui, oui, oui c'est ça.

— Eh ben fallait dire non, non, non, c'est pas ça. Espèce de conne ! »

Un quart d'heure plus tard, Josie était prête à partir pour la fête. Elle avait essayé d'avoir l'air élégante, avec son tailleur pantalon vert, trop serré, démodé, et qui la boudinait. Pauvre Josie !

« Je suis désolée, Josie. Vraiment, c'est sincère, dit Lida à la porte, tenant le bébé contre son épaule.

— C'est un peu tard pour ça. »

Josie posa un baiser sur la nuque du bébé, et lui pinça les joues. « À tout à l'heure, petit homme.

— Non, tu ne le verras plus », murmura Lida tandis que Josie s'éloignait d'un pas décidé dans son tailleur, pour ne plus devenir qu'une silhouette verte indistincte au moment où elle tourna dans Angelina Street.

Des larmes chaudes et généreuses coulèrent le long des joues de Lida. Farissey et elle se dépêchaient maintenant. En vingt minutes, ils avaient emballé trois sacs posés à côté de la porte. Lida avait laissé quelques affaires, en avait volé quelques-unes à Josie, ça lui semblait utile, approprié. Elle sniffa une longue ligne de sulfates sur la table de la cuisine. Le speed sécha ses larmes, la libéra de sa tristesse.

Bristol ? Qu'est-ce que ça pouvait bien représenter pour elle ? Un gros tas de maisons et des rues. Et comment est-ce qu'elle allait pouvoir se remettre à faire le tapin ? Il n'y a pas de crèches pour les mères comme elle. Il faudrait qu'elle se trouve tout de suite un mec ou une fille. Un connard moche comme tout, qui sera content de baiser et qui viendra la nuit. Il faudra qu'elle invente des conneries, qu'elle dise qu'elle bosse dans un bar, jusqu'à ce qu'elle soit bien installée. Et puis se trouver quelqu'un de mieux. Recommencer à zéro. C'était possible, elle en était capable. Qu'ils aillent tous se faire foutre. Et surtout sa mère. Elle avait lu cet entretien dans le journal local où sa mère la reniait. Salope, égoïste, elle l'avait déjà fait dès sa naissance. Au moins Lida avait gardé son bébé près d'elle. Contre sa poitrine. La seule chose au monde. Elle regarda le petit Daryl qui mordillait son pull-over. Pauvre petite chose toute bête et adorable. Il ne sait pas qu'on s'en va, il ne sait rien. On va y arriver. On peut le faire. On peut y arriver.

Elle était silencieuse, assise sur une chaise à côté de la fenêtre de la cuisine, le bébé dormait maintenant dans la poussette sur le sol de carreaux noirs et gris. Elle fumait chaque cigarette à moitié, l'écrasait et en prenait une autre dans son paquet d'Embassy Regal. Le cendrier débordait, il y avait de la cendre partout autour, deux cannettes de Breaker, vides. Ce serait là les dernières choses que Josie verrait d'elle.

Les rideaux de la cuisine s'éclairèrent, les phares d'une voiture qui passait, huit heures du soir. Sept heures et demie, avait dit la police. Pour que ça coïncide avec la fête au Bute Dock. « Tous tes ennemis y seront », lui avait dit Hargest au téléphone. On avait l'impression qu'il était en colère contre elle et le monde entier. « Comme ça, personne ne remarquera que tu te barres avec nous. » Ils étaient désormais gênés par sa présence qui leur rappelait à quel point ils avaient merdé. Ils avaient accepté de l'emmener à Bristol en voiture, de payer une chambre dans un Bed & Breakfast pendant deux semaines, et après ça, elle n'aurait qu'à se débrouiller toute seule.

Loudon Hargest était assis devant, à la place du passager. Il ne sortit pas de la voiture, pas plus que le policier qui conduisait.

« Ne regarde pas en arrière, murmura Farissey à Lida à la porte de la voiture. Il faut que tu tiennes le coup. »

C'est sans doute à ce moment-là que Christina avait paniqué, lorsqu'elle était partie pour l'Angleterre la première fois.

« Marre de trimbaler des cadavres », dit Hargest tandis que Lida s'installe sur la banquette arrière et berce le bébé pour l'apaiser. Les deux policiers râlent à l'idée d'aller à Bristol et à propos de cette fête au Bute Dock. Il n'y a vraiment pas de quoi se réjouir parce que ces deux salauds s'en sont sortis. Des victimes du système ! On verrait bien assez tôt qui sont les victimes et qui sont les salauds.

Lida ne se retourne pas pour regarder la maison tandis que la voiture démarre. Quand la voiture quittera Butetown, elle ne regardera pas en arrière. C'est fini, tout ça, comme Tina, comme elle et Josie, comme le Custom House et le North Star. De nouvelles rues, de nouveaux clients, des accents différents l'attendent.

Quelque chose qui meurt dans mon monde, songea Farissey en rejoignant le Bute Dock.

La fête était sinistre. Des frontières s'étaient dessinées dès les premières heures. D'un côté, les journalistes, les libéraux et les membres du SWP (2), de l'autre les partisans locaux, les associés des Baja et leurs familles. Ce dernier groupe lançait des regards de mépris condescendant de l'autre côté de la pièce, comme pour dire : « Vous avez aidé à faire sortir les frères et nous sommes obligés de vous accepter, mais ne vous mettez pas en tête de nous expliquer ce qui se passe ici. » C'était presque une ligne qui divisait les Blancs et les Noirs. Farissey remarqua que Josie Marshall passait

prudemment d'un côté et de l'autre de cette ligne, elle espérait échanger quelques mots avec Carl Baja.

Tout le monde vit avec quelle vitesse Baja avait perdu les kilos superflus gagnés en prison. Baja disait que c'était grâce à un changement de régime, en cachant tout le temps le fait qu'en prison, il avait retrouvé ce même sentiment de sécurité que dans son enfance, et qui l'avait abandonné à la mort de son père.

Il traversa la salle pour aller rejoindre Victoria et lui fit un baisemain solennel.

« Quelqu'un aurait dû organiser un concert ce soir, dit-il. Je m'en occupais moi-même dans le temps, tu sais. C'est important ici.

— Ouais, toute cette fête, ça tombe un peu à plat. Ça ne décolle pas, dit-elle.

— Regarde mon frère là-bas qui s'envoie des joints avec des putes », dit Carl en se tournant vers le petit groupe qui entourait Tony Baja au coin du bar. « Moi aussi j'aime bien un pétard de temps en temps, mais où il faut et quand il faut. De toute façon, je me rappellerai toujours comment t'es venue nous voir en prison. Ça me remontait le moral de voir une femme.

— Ce n'est pas pour ça que je venais », répondit-elle sèchement.

Carl Baja se tut, baissa les yeux vers elle, comme s'il lisait ses pensées.

« Quand je parle de voir une femme, ça ne veut pas dire que je pense forcément à la baiser », pouvait-on lire sur son visage. « Surtout en taule. Encore un endroit que tu n'as jamais connu. » Ses yeux reflétaient un feu mal contenu.

« Belle robe », dit Carl Baja à propos du vêtement en crêpe rouge et noir que portait Victoria et qui s'arrêtait au-dessus du genou. Elle ne croyait pas à ces longs drapés qui cherchent à cacher et déguiser le corps. Et qui en faisaient un tabou comme dans ces tribus où les femmes n'ont pas le droit d'entrer dans la cuisine pendant la période des règles.

« Je crois que je vais en acheter une comme ça à ma femme. Tu devrais la rencontrer.

— On s'est déjà rencontrées. Pendant le procès », dit Victoria en regardant Pauline Baja, une jeune femme à la peau dorée, qui n'était pas seulement jolie, mais digne, mesurée, tenant un enfant dans chaque main.

« T'es enceinte. Ça fait plaisir à voir. C'est pour bientôt.

— Oui. Dans deux mois.

— Je veux voir ma femme à nouveau enceinte. Tu as l'air forte. »

Il la regarda avec une étrange droiture. « Quand tu auras cet enfant, j'aimerais bien le voir. Une fois par an peut-être. Je voudrais le voir grandir. »

Carl Baja paya sa tournée et demanda à Farissey de le suivre au bar. Là, Baja évoqua l'époque où ils allaient à l'école ensemble. « C'était il y a si longtemps. Où sont passées les années ? »

Tandis que Farissey réfléchissait à la question, il remarqua Tony Baja qui se dirigeait vers Victoria pour lui parler en aparté. Tony posa sa main sur son épaule, et lui tendit son joint. Elle refusa en secouant la tête et regarda dans une autre direction. Tony laissa sa main glisser le long de son dos. Elle le repoussa. De l'autre côté de la pièce, Farissey voyait la nouvelle petite amie de Tony qui fusillait Victoria du regard.

Pauline Baja fut la première à arriver à hauteur de Tony et elle lui murmura quelques mots à l'oreille. Il fit un pas en arrière et cacha son pétard entre ses mains jointes comme un fidèle endeuillé au sortir de l'église.

« Désolée, dit Pauline à Farissey et Victoria. Carl dit toujours qu'il faudrait le discipliner pour ces choses-là. C'est un peu tard, si vous voulez mon avis... En tout cas, merci pour tout le travail que tu as fait pour nous. Surtout que... » Elle sourit et baisse les yeux vers le ventre de Victoria. « Tu comprends ce que je veux dire. »

Elle était de la même taille que Victoria. Elles étaient toutes deux minces, se mouvaient avec grâce, elles avaient la peau lisse et ambrée. Elles parlèrent du procès, puis de la grossesse. Comme la conversation progressait, Farissey vit que Victoria souriait de nouveau. Il remarqua aussi que les habits de Pauline étaient soignés, mais avaient fait de l'usage. Elle portait un haut noir bon marché qu'elle avait su rehausser avec un collier en argent et un cardigan élégant. Cette femme exhalait un air exotique de fidélité absolue. Farissey s'imaginait Pauline Baja en temps de guerre, il la voyait bien faisant du marché noir ou de la couture la nuit.

Carl revint avec un jus d'orange et une boisson gazeuse pour Victoria. Elle lui demanda si on avait mal compris la commande.

« C'est moi qui l'ai modifiée, dit-il avec un sourire. Je me suis dit que tu avais dû te tromper dans l'excitation de la fête. Quand elle était enceinte, Pauline ne mettait même pas de vin dans les sauces. Quand je fumais une clope, j'allais dehors. Il faut bien faire attention à eux. »

— Ça y est, Tony remet ça ! fit Pauline. Il essayait de draguer Victoria.

— Il n’y a pas de raison que tu aies à supporter ça, dit Carl à Victoria. Je vais lui parler. »

Victoria se mit à rassembler les verres vides et les cendriers, donnant le signal de la fin de la réception alors que la musique continuait à jouer. Pauline Baja vint lui prêter main-forte tout en l’observant.

Une dispute éclata. Carl Baja saisit son frère par les revers de sa veste et le poussa contre les amplis sur la scène. Une fois libéré, Tony fit une pirouette pour prendre le bras de sa petite amie. En partant, la petite copine se libéra à son tour et fit une grimace à l’intention de Victoria.

« Alors c’est fini ? » cria la fille – à peine une femme – vêtue d’une chemise en lamé, d’une robe à volants rouges et de talons aiguilles. Il y avait quelque chose de sicilien ou d’algérien dans son visage. La fille regarda Victoria des pieds à la tête.

« Toi ! Toi..., cria-t-elle. N’essaye pas de faire comme si j’étais pas là. Et t’imagine pas que tu plais à Tony, ma petite. C’était un coup monté, tu piges ? Pour que Carl puisse jouer au preux chevalier.

— Je n’y ai pas fait attention, répondit Victoria.

— Ah parce que Tony n’est pas assez bien pour toi ? Eh ben ça, c’est ton problème. Mais dis-toi bien que je m’inquiète pas. »

En fait, elle est bel et bien inquiète, cette petite fille. Farissey le voit à ces yeux pleins de jalousie, de doute et d’autres soucis encore, peut-être. Tout le monde joue un jeu. Il y a quelque chose de douloureux ici, ce soir, de mortel même, songe Farissey tandis que Victoria et Pauline échangent leurs numéros de téléphone.

« Cette petite pute ne t’embêtera plus, dit Pauline à voix basse. Notre adresse, c’est le 16 Louisa Place, si tu as besoin de quoi que ce soit. Tu comprends, hein ? Quoi que ce soit. »

Un quart d’heure plus tard, Farissey laissa Victoria en compagnie des avocats de la défense. Il retourna chez lui. Le téléphone sonna trois fois. Dix minutes plus tard, il écoutait ce que lui disait Lida, saoule et pleine de speed.

Hargest l’avait installée à l’hôtel Avon, en plein milieu de St Paul, le quartier des putes de Bristol.

« Je ne peux pas vraiment me plaindre, dit-elle. Je ne trouverais de boulot nulle part ailleurs. Et puis au début, ça risque de bien marcher. Quand on est la petite nouvelle...

— Et l'argent pour tout de suite ?

— C'est bon, j'ai de quoi voir venir. »

Elle expliqua que le patron de l'hôtel était un type d'une cinquantaine d'années avec un visage rougeaud et de grosses lunettes. Il tremblait légèrement et avait ce regard un peu pervers, perdu dans le vague. Hargest lui avait demandé s'il lisait toujours autant. Des livres instructifs. Le plan de la ville et tout ça. Des manuels de boy-scouts. S'ils se les échangeaient toujours avec ses copains. Le propriétaire disparut dans une arrière-salle et revint avec une enveloppe blanche.

À l'extérieur, Hargest demanda à Lida de s'éloigner de l'hôtel et de la voiture de police. Qu'est-ce que c'est encore que cette merde ? avait-elle pensé en se mettant à trembler. Elle sentit des larmes lui embuer les yeux, plus humaines que n'importe quelle réaction liée au speed. Lida n'arrivait pas à déchiffrer la façon dont Hargest la regardait. Il plongea la main dans sa poche, ouvrit l'enveloppe blanche et compta une liasse de deux cent quatre-vingts livres.

« Tu as deux semaines payées d'avance, dit Hargest. Si ce connard te fait payer plus cher, tu me le dis.

— Merci, répondit Lida. Merci. »

Elle restait comme figée. Toute cette chaleur qui lui envahissait la poitrine, elle avait la tête prise dans un tourbillon, comme une injection magnifique d'héroïne pure.

Farissey raccrocha. Il but un verre de vin, songea aux dernières paroles de Lida avant qu'elle n'ait plus de monnaie à mettre dans la fente du téléphone. « Ce n'est jamais que du tapin, avait-elle dit. Du bon tapin, du mauvais tapin. »

Le lendemain, Farissey se réveilla au son d'une voix étrangère en train de babiller au pied de l'escalier. Il était frappé par la facilité des rapports entre Victoria et Pauline Baja qui lui apportait des vêtements d'enfant dont elle n'avait plus besoin. Il les aida à monter les berceaux, les chaises hautes, un sac plein de couches, six combinaisons pour bébé en rose, en rouge ou en écossais.

« Tu as pris ta journée ? demanda Pauline d'un ton inquisiteur. Tu n'as pas l'air très en forme, Jack.

— C'est juste un reste de grippe, dit-il bien que ce fût un mensonge. Je serai au magasin cet après-midi.

— Tu devrais faire plus attention à toi, dit-elle. Tu auras besoin de toutes tes forces pour le bébé. »

Il fit du café et trouva de la limonade pour les enfants. Il offrit une cigarette à Pauline. Il s'en alluma une, se retira dans la chambre à coucher et laissa Pauline et Victoria parler de sujets en apparence futiles, apparence démentie par la profondeur atone de leur voix, comme s'il s'agissait de filles de la campagne partageant une sagesse impénétrable dans leur petite exploitation.

« C'est juste ce qu'il nous faut, Jack », dit Victoria après avoir remercié Pauline Baja sur le seuil. Victoria lui ébouriffa les cheveux comme elle l'aurait fait à un enfant adoré. « Elle est tellement sympa.

— C'est vrai, reconnut Farissey, mais pour ce qui est de la loyauté, elle ne se partage pas.

— Tu ne crois pas qu'en disant cela tu portes un jugement sur toi-même ? Comme si tu ne pensais pas à ces choses-là.

— Non, c'est simplement un jugement sur le monde en général », dit-il tandis qu'une langueur inexplicable s'emparait de lui alors qu'il descendait les escaliers.

Le travail fut assez tranquille cet après-midi-là. La plupart des clients voulaient des médicaments sans ordonnance : des remèdes pour la gueule de bois, des vitamines, des articles d'hygiène. Il trouva le temps d'écrire quelques lettres à des médecins qu'il soupçonnait d'avoir fait des erreurs de diagnostic.

Il ajouta également quelques paragraphes à son article pour *Pharmacopoeia*. « La silymarine, écrivait-il, est l'agent actif du lait de chardon qui protège le foie contre les substances toxiques. Même si ce dernier élément n'offre pas de réponse définitive aux causes de dysfonctionnement du foie – addiction, facteur génétique, etc. –, il peut faciliter le travail de l'enzyme gamma. »

Il aimait cet aspect de son travail, même s'il ne pouvait que rarement s'y livrer. La plupart du temps sa profession consistait surtout à mouliner des chiffres. Compter les commandes, compter les préparations. Autrefois, le pharmacien pratiquait un art, une science, appliquait un savoir. On lui confiait la préparation des médicaments, des bougies, des pilules, des pansements et des potions. De nos jours, son art, comme celui des savetiers, des cordonniers, et des joailliers, avait été confisqué par les multinationales.

Farissey devait se contenter d'expliquer et de conseiller, s'assurer que les dosages étaient exacts et garantir la qualité et l'efficacité de l'ordonnance.

À quatre heures, sa préparatrice lui transmit une ordonnance : M. Carl Baja. 250 × 10 mg de diazépam. 500 × 30 mg de temazapam. Farissey vit tout de suite l'arnaque. Baja avait ajouté des zéros. Il estima que Baja ne pouvait obtenir d'ordonnance que tous les deux mois. Ça me donne le temps de voir venir, songea Farissey.

Carl Baja était parfaitement immobile, au comptoir, vêtu d'une veste en cuir noir et d'une chemise blanche. La pharmacie en paraissait toute petite. L'assistante de Farissey fit semblant d'être occupée à ranger les boîtes de vitamines, elle était visiblement nerveuse.

« C'est bon pour cette fois, Carl, murmura Farissey, à la porte. Mais juste cette fois. »

À six heures, Farissey se rendit à pied à Angelina Street pour assister à une conférence de presse que les Baja avaient organisée devant l'appartement où le meurtre avait été commis. Dix minutes plus tard, les frères Baja arrivèrent dans deux petites voitures. Tony et son amie acerbe sortirent les premiers. Pauline conduisait l'autre voiture. Carl était assis à l'arrière, avec ses deux enfants qui lui grimpaient dessus comme des petits animaux inquiets.

Tous portaient d'impressionnantes couronnes de fleurs, y compris les enfants. Les couronnes avaient été composées en fonction de la taille de ceux qui les portaient, comme faites sur mesure.

« Vas-y, dis ce qu'on a à dire, Tony », ordonna Carl en s'éloignant des caméras.

« Aujourd'hui, nous déposons ces fleurs devant l'appartement où Christina Villers a été assassinée. »

Tony lisait un discours écrit à la main : « C'est là un geste de respect envers son souvenir et sa famille. C'est aussi pour rappeler à tous que le véritable tueur n'a toujours pas été retrouvé et que l'enquête devrait être rouverte.

— Envisagez-vous de poursuivre en justice la police du sud du pays de Galles ? demanda à Tony un journaliste de la télévision.

— Nous n'avons rien d'autre à ajouter, fit Carl Baja. Permettez-nous de nous recueillir. » On avait l'impression que lui aussi récitait un discours, mais ses paroles furent décisives.

Victoria vint rejoindre Farissey de l'autre côté de la rue. Les ragots et les racontars étaient presque palpables en cet après-midi chaud et pesant. Une étrange lueur de rédemption animait le regard de Victoria tandis qu'elle observait les couronnes posées devant l'appartement d'Angelina Street, puis les fenêtres du premier étage. Des vers tournaient dans la tête de Farissey : *« Car le meurtre, même s'il n'a pas de langue, parlera par un moyen miraculeux. »*

« C'était un geste émouvant », dit Victoria.

Farissey hocha la tête, il avait l'impression que le ciel allait s'écrouler sur lui. « Peut-être qu'on les a mal jugés depuis le début, fit-il avec un sourire las. J'aurais pas pensé qu'ils étaient capables de ça. »

Le respect ! Respect pour les morts. Mais surtout respecter les vivants, ceux qui respirent encore, qui marchent, qui observent et qui attendent.

Vingt minutes plus tard, Farissey se retrouvait tout seul dans l'appartement. Il regarda les vêtements que Pauline Baja leur avait apportés. Ce qu'il vit confirma ses soupçons. Berceaux, couffins et chaises étaient impeccables, les vêtements n'avaient jamais été portés. Sur les étiquettes, on pouvait lire « Matalan », le nom d'un magasin de discount en dehors de la ville, qui avait ouvert seulement trois mois auparavant.

Pendant toute une semaine, Farissey évita le monde de la nuit. Il préparait des aïolis, des rognons sauce piquante, des tagines d'agneau, de la friture avec de la sauce au poivre. Il lisait les journaux, buvait de la bière ou du vin rouge en attendant Victoria sans impatience ni repos. Il allait souvent jusqu'à la sortie de secours, et s'asseyait devant des couchers de soleil que vingt-six jours sans pluie avaient rendus écarlates.

Après le travail, le dernier vendredi de septembre, il rassembla sur la table de la cuisine les ingrédients nécessaires pour une piperade. Il lava les cocottes dans lesquelles il préparait autrefois ces ragoûts légers qui constituaient l'essentiel de son austère régime.

Le jour perdait de sa lumière. Il sentait l'obscurité s'insinuer autour de la baie, la solitude naturelle qui se lovait autour de lui. Instinctivement, il tendit la main vers l'interrupteur. Il coupa des oignons, de l'ail, des poivrons, du persil, de la ciboulette et de l'estragon. Il mit les légumes et les herbes dans des bols et en admira les couleurs. Il était un cuisinier acceptable, et il le savait, tout simplement parce qu'il était plus intéressé par la préparation d'un plat que par sa consommation. Il ouvrit une bouteille de vin rouge et l'emporta jusqu'à la sortie de secours.

Le soleil baissait sur les quartiers voisins de Grangetown et Riverside. Sa lumière éclatait et se dispersait au-dessus des maisons, non pas comme une plainte, mais comme un oubli empreint de lassitude, un épuisement, non pas de lui-même, mais de la terre. Il savait que le crépuscule n'appartenait pas aux ombres, c'était l'heure où l'obscurité absorbe à soi toutes les ombres.

Il avait bu la moitié de la bouteille quand elle arriva. Elle portait une veste blanche et un béret mauve qui jurait avec sa nervosité. Elle voulait manger quelque chose de très simple. Il rangea les bols de légumes dans le réfrigérateur, fit griller des toasts. Il pocha quatre œufs en créant un vortex dans l'eau bouillante ; il observa les œufs qui glissaient dans la casserole et se pourchassaient.

Il entendit un bruit retentissant à la porte, puis une petite mélodie métallique et un objet qui tombait à travers la boîte aux lettres. Il éteignit le feu, traversa le salon. Victoria avait jeté son béret par terre, ainsi que le cardigan rouge pour bébé qu'elle était en train de tricoter. Il l'observa tandis qu'elle descendait lentement l'escalier en s'appuyant d'une main à la rampe. Une nouvelle fatigue s'était emparée d'elle, un sentiment de gravidité, une sorte de léthargie intellectuelle, elle approchait du huitième mois de grossesse. Le bébé se faisait pesant en elle.

Elle revint avec une vieille enveloppe sale. Ils reconnurent tous deux l'écriture, petite et ronde et qui disait : « À l'attention de M^{me} Victoria Farissey. À remettre en main propre. » L'enveloppe contenait trois clefs et un message. Une de ces clefs devait servir à ouvrir l'étui contenant une guitare. Le message était le suivant :

Félicitations ! Tu savais que je m'étais disputé avec les Baja et que je ne pourrais pas rester s'ils revenaient à Butetown. Toi et tes amis avocats vous m'avez obligé à quitter ma ville ! Et ça fait mal.

Pour toi et Jack, tout n'est que bonheur maintenant, la famille idéale ! Mais vous ne m'oublierez pas. Quand le moment viendra, vous aurez un petit souvenir de moi, tous les jours, un souvenir qui vit, qui respire, qui chie, qui pleure et qui vous fera honte. Demande à Jack, si tu ne le crois pas.

Je te laisse des clefs parce que tu n'acceptes pas mes sourires et mes bagues. Pas de panique. Reste calme. Tu n'as pas fini d'entendre parler de ton

Jess.

Les dernières lueurs du jour jouaient encore à la surface de l'eau quand ils entrèrent dans l'ensemble immobilier d'Atlantic Wharf. Jess avait tout vidé. Il ne restait que le bureau en chêne foncé. C'est sans doute là qu'il a écrit sa lettre, songea Farissey. Son dernier acte avant de disparaître en une pirouette comme un arlequin. La petite clef servait à ouvrir le bureau.

Ils ne comprirent pas tout de suite ce qu'était l'objet qui s'offrit à leur vue. Ça ressemblait à un tas de limaces. Des limaces anémiques, transparentes, formant un motif étrange. Victoria poussa un cri perçant sans même savoir pourquoi elle criait. Ils se mirent tous à s'agiter légèrement quand Farissey ouvrit le tiroir. Du liquide et de la peau, vivant et grouillant.

Un tas hideux de bêtes. Comme les paquets de merde qu'on sort des maquereaux que l'on vide.

« Répugnant petit branleur. Espèce d'infect cloporte, murmura-t-elle.

— Ça c'est bien Jess, dit Farrissey. Toujours organisé en matière domestique. »

Ils portaient tous des étiquettes, comme des spécimens. Agrafés avec soin pour que l'air n'entre pas. Comme du vin bouché à nouveau. Nuit après nuit, il avait noté les noms, les lieux de rencontre et les dates d'une écriture méticuleuse.

Becky : Wine Bar, Oxford Road 19/12/88

Jackie ? : Flanagans, Liverpool 22/12/88

Sue : Hag Bar, West Didsbury 27/12/88

Isobel : Chez elle, Cardiff 4/1/89

Marjorie : (femme de ménage de l'immeuble) Atlantic Wharf 21/1/89

Lovely Linda : Kiwi's, Cardiff 22/1/89

Elle regarda de droite à gauche, de haut en bas, toute une collection de vers. Il y avait plus de sperme dans certains que dans d'autres. En tout, il devait y en avoir environ trois cents. Certains étaient ocrés de sang menstruel. Tous étaient alignés par ordre chronologique entre 1980 et 1989.

« Il doit bien y avoir une limite au nombre de vagins palpitants qu'un homme veut essayer dans sa vie », fit Farrissey en souriant. L'expression sur le visage de Victoria lui fit ravalier son sourire.

« Tu penses qu'il y a celui de Christina parmi tout ça ? » demanda-t-elle.

Victoria se mit à inspecter les échantillons méticuleusement, elle compta jusqu'à ce qu'elle trouve son propre nom. Il y en avait environ deux douzaines : « Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? » s'écria-t-elle. « Merde ! » De temps à autre, il avait mis un préservatif. D'autres fois, il jouait le jeu inverse avec les capotes. Pas vingt fois, mais elle comprit que ça faisait la différence. Seules quelques-unes des capotes n'avaient pas été utilisées, y compris certaines qui portaient son nom. Il avait noté toutes les fois où il avait fait l'amour sans préservatif, avec des capotes ouvertes, mais non utilisées. Les dates étaient exactes. Elle fit le calcul à partir d'un échantillon.

Victoria : Atlantic Wharf 5/2/89

Victoria : Atlantic Wharf 5/2/89

Victoria : Appartement de Jack 10/2/89

Victoria : Sofa – chez ma mère 13/2/89

Il n'y avait pas une nuit qui ne portât pas de date. La baise était datée, signée et parfumée. Espèce de merde, petit branleur, marmonna-t-elle. Connard de branleur. Lui qui parlait de ce moment de communion entre eux. Putains de chenilles de sperme gluantes. Si c'est là ton testament, Jess Simmonds, c'est bien le reflet de ton âme immonde. Elle vit le dernier échantillon qui portait son nom. Il avait utilisé un préservatif, cette fois-là.

« Il a aussi pu se branler dans ces trucs et ajouter les étiquettes après.

— Non, je crois que c'est authentique », répondit Farissey.

Il se rappela les paroles moqueuses de Jess. *Toujours très organisé en matière domestique. Pas comme toi, Black Jack.*

« Qu'est-ce que ça veut dire, ce passe-temps à la con ? Pourquoi est-ce qu'il ne collectionne pas plutôt des timbres ou quelque chose dans le genre ?

— C'est la madeleine », dit Farissey en cherchant du regard un endroit pour la cendre de sa cigarette. Il écrasa son mégot dans la moquette. Puis il répondit à la question qu'il lisait dans ses yeux. « La madeleine n'est pas une femme. C'est un petit gâteau dans le roman de Proust.

— Ce truc sur la recherche du temps perdu ? Je l'ai pas lu.

— Jess non plus. Mais tu vois, il avait cette idée qu'il fallait pouvoir se rappeler ses expériences de plaisir passé le plus intensément possible. Quand j'ai débuté comme pharmacien, je lui ai même fourni du pentothal. Je lui ai dit qu'il devrait lire Proust. Il ne l'a pas fait, bien entendu, mais quand il m'a dit ce qu'il faisait avec les capotes, j'ai trouvé ça marrant... mais c'était il y a dix ans.

— Je suis contente que ça amuse au moins quelqu'un, répondit-elle sèchement.

— C'est toujours mieux que d'être furieux à cause du nombre de fois où toi et lui... et dans mon appartement en plus, merde. »

Elle croisa les bras, elle se tenait toute droite.

« Tu sais ce que Jess m'a dit ? Que Christina pensait qu'il était le père de l'enfant qu'elle attendait.

— C'est pour ça qu'il lui a donné de l'argent ? Pour se débarrasser d'elle ?

— Je n’y avais pas pensé sur le moment. Je croyais que c’était à cause de cette histoire de deal dans lequel ils s’étaient lancés tous les deux.

— Pourquoi est-ce que tu ne me l’as pas dit ? »

Une étrange lueur de certitude neutre animait son regard, comme celui d’un croupier qui regarde la roue tourner pour la millième fois, indifférent aux chiffres parce qu’il sait que, quel que soit l’endroit où la boule va s’arrêter, c’est le casino qui en sortira gagnant. Elle s’essuya le visage et son regard redevint fixe. « Tu peux toi-même répondre à cette question. »

Il ferma l’appartement et mit la clef dans sa poche. Ils prirent l’ascenseur pour redescendre dans les espaces frigides d’Atlantic Wharf et ils marchèrent en silence le long d’East Canal Wharf. Les derniers éclats de lumière caressaient les eaux mortes, comme un étrange rire de paranoïaque dans les reflets ternes.

Quand ils arrivèrent chez lui, ils trouvèrent la porte entrouverte. Il avait oublié de fermer à double tour. Le cambrioleur n’avait eu aucun mal à entrer. Farissey fut le premier à l’intérieur, au cas où l’intrus serait encore là. Deux minutes plus tard, il appela Victoria et lui dit de monter.

Un parc d’enfant carbonisé avait été placé au milieu de la pièce. Les photos de son père avaient été retirées de leurs cadres en verre et de grands coups de couteau lacéraient le torse des boxeurs. Des dossiers et des papiers recouvraient le sol. On n’avait pas touché aux boîtes de médicaments. Jess savait que Farissey ne gardait que des produits sans ordonnance dans son appartement.

Victoria se mit à genoux et ramassa les feuilles de papier et les dossiers renversés.

« Il a pris tous les documents ayant un rapport avec le procès, dit-elle. Il devait s’inquiéter à l’idée qu’on les montre à quelqu’un.

— Quels documents ? Je croyais qu’ils étaient tous dans les bureaux du cabinet.

— J’ai pris deux exemplaires de tout ce qui avait trait à toi, Jess, et JD pour mon usage personnel. Je ne voulais pas penser à ce genre de choses au bureau. »

Elle prit une cigarette – la première depuis des mois – dans son paquet de Park Drive, et tira une bouffée avec une expression de plaisir mêlé de consternation.

« À ton avis, qu’est-ce que Jess va faire avec les documents ? »

Il ne répondit pas, mais tira à son tour sur sa cigarette. Il était parfaitement immobile. Elle continuait à parler et expliquait que ces documents consistaient en une série d'entretiens, d'hypothèses, de transcriptions de séances d'hypnose. Mais il ne pensait pas au procès ni aux documents. Son regard était fixé sur le parc au milieu de la pièce : un bout de bois inerte, laid, primitif et léché par les flammes, qui n'avait rien à voir avec la culture, la civilisation, *leur* vie.

Farissey prit deux flacons de Stelazine et se rendit dans le pub le plus proche, le Packet. Assis seul devant une pinte et un verre de whisky, la culpabilité se mit à le gagner et à prendre forme.

En protégeant Jess de l'État, des services de psychiatrie et en lui fournissant toutes sortes d'antidépresseurs, avait-il donné à son ami la possibilité de se réaliser dans cet acte ultime ?

Le psychisme de Jess était à bout. Une nature ravagée a besoin de stimulations de plus en plus puissantes. Jess voulait atteindre le plafond. Il voulait exploser hors de lui-même, au-delà de lui-même. Le sexe ne suffisait pas, les drogues à elles toutes seules étaient également inutiles. Et Jess n'avait pas la patience pour autre chose qu'une spiritualité de bas étage. Mais en tuant Christina, il aurait pu avoir le sentiment de toucher son plafond, d'atteindre son sommet, où rien ni personne ne pouvait plus le rejoindre. Farissey songea à l'échange incessant de drogues légales ou illégales, entre lui et Jess, à cette danse à laquelle ils consacraient toutes leurs journées, sans jamais savoir qui entraînait l'autre.

Il faut absolument que je lui fasse parvenir cette Stelazine immédiatement, se dit Farissey. Sans ses drogues, Jess pourrait se forcer à aller de plus en plus loin, avec ce qu'il trouverait dans la rue et Dieu sait où il finirait. Est-ce que Jess était sous calmants quand Christina a été assassinée ? Il lui donnait ses médicaments, ça c'était sûr, mais quant à savoir si Jess les prenait... Farissey décida d'appeler un taxi et de se rendre chez la mère de Jess à Canton. Mais il avait d'abord une vérification à faire.

Quelques minutes plus tard, Pauline Baja ouvrit la porte de sa maison à loyer modéré. Carl était sorti.

« Il fait un travail de surveillance à Newport, dit-elle. Je suis envahie par les gosses, ici, les enfants de ma sœur sont là. »

Debout à la porte, Farissey se sentit pris par une sorte de vertige et se mit à suer abondamment – c'était comme les premiers symptômes d'une

intoxication alimentaire.

« On nous a offert un parc la nuit dernière.

— Je sais, il n'est pas très beau, répondit-elle, mais ça peut toujours être utile.

— Quelqu'un a lacéré les photos qui appartenaient à mon père et volé des documents.

— Quoi ? Quelques bouts de papier ? Qu'est-ce que c'est en comparaison de mois passés en prison quand on n'a rien fait. »

Il n'y avait aucune méchanceté dans ses yeux. Elle le regardait avec le sens d'un devoir accompli un peu trop vite, et même avec cette déception aiguë et surprenante de l'adolescente qui se rend compte que l'homme auquel elle aspire lui appartient déjà, avant même que le cérémonial des rencontres et des fausses coïncidences puisse être mis en place. Quelque chose en Victoria avait séduit Pauline Baja, l'aperçu d'un autre mode de vie.

À Canton, il attendit cinq minutes avant de recevoir une réponse. Le temps était étrange, se préparait à un changement, se repliait sur lui-même, on atteignait un moment de crise.

La sœur de Jess lui parla à travers la porte entrebâillée retenue par la chaîne de sécurité.

« C'est bien toi, Jack, c'est juré ? » Sophie craignait que ce ne fût un piège. À peine une heure auparavant, on avait allumé une corde imbibée d'essence sous la porte de leur maison HLM.

« Ma mère est devenue complètement cinglée avec ça, elle a foutu Jess dehors. Maintenant elle est partie chez ma tante.

— Et où est-ce que Jess est parti ?

— Il ne l'a pas dit.

— Pas à Atlantic Wharf en tout cas, il a fait porter les clefs chez moi.

— Il pourrait y être quand même. J'étais avec lui quand il a fait faire des doubles.

— Pas formidable, comme cachette. »

Il la regarda droit dans les yeux. Sophie avait profité de l'absence de sa mère pour attaquer les alcools. Elle n'était pas encore saoule, mais c'était pour bientôt. Elle portait un maquillage très voyant, un chemisier blanc et une minijupe noire. Comme elle n'avait pas dit qu'elle sortait, Farissey se

demanda pourquoi il avait dû attendre cinq minutes à la porte. Elle lui offrit un joint qu'il refusa.

« Pourquoi est-ce que tu t'es fourré dans cette histoire en lui donnant des médicaments ? Tu ne pouvais pas savoir ce qui n'allait pas chez lui. Pourquoi est-ce que tu n'as pas arrêté tout ça en laissant des médecins l'examiner ?

— Jess ne voulait pas. Et de toute manière il avait assez de preuves pour mettre fin à ma carrière de pharmacien. »

Il haussa les épaules et se vautra sur le fauteuil. Soudain, Farissey se sentit envahi par un nouveau sentiment. Il la voyait différemment. Elle n'était plus la petite sœur de Jess, mais un prédateur cruel, superficiel et attirant.

« Tu as une idée de l'endroit où Jess a pu aller ?

— Non. Mais il a fait quelque chose de bizarre avant de partir. »

Sophie l'emmena dans la chambre de Jess. Sur le mur, il avait écrit avec une bombe : LA VÉRITÉ EST COMPLEXE, LE DESTIN FORME UN CERCLE.

« Me demande pas ce que ça veut dire que cette connerie », dit-elle en posant son verre à whisky sur la table de nuit. Elle ralluma le joint qu'elle était en train de fumer.

La pièce était encombrée de guitares, de partitions, de cassettes, de disques, trois guitares étaient appuyées contre le mur. Farissey remarqua les jeux de tarot qu'il avait achetés à Jess pour son seizième anniversaire. L'adolescence, cet autre pays. Une image lui traversa l'esprit, il vit Jess comme un chérubin empêchant l'accès à un parc, ou à un lac ou à un jardin.

« Allez, Jack oublie Jess. Il n'est que le frère de quelqu'un. Le mien en l'occurrence. Laisse-les, lui et Victoria, avec leurs petits jeux et leur bébé. »

Ses lèvres se tordirent pour prononcer le mot « bébé ». Les sarcasmes de Jess qui lui coulaient comme de la bave au coin des lèvres. Quelque chose en elle, ce soir-là, faisait appel à lui sur une note discordante.

« Si seulement tu étais venu plus tôt », dit-elle en se redressant sur le lit. Sa minijupe noire remonta au-dessus de ses bas noirs. Cette image, qui le pourchassait, qui l'obligeait à fuir sa propre personne. Une femme allongée sur le ventre, un homme qui lui caresse les cheveux : *Tu déconnes pas, tu déconnes pas.*

« Tu te rappelles quand on était adolescent », ajouta-t-elle. Ses lèvres se pincèrent tandis qu'elle tirait sur le bout minuscule de son joint. Elle laissa le mégot tomber sur la moquette. Farissey le regarda s'éteindre lentement.

« Je disais que je prenais la pilule... Et tu crois ça ? Il s'est rien passé, hein ? Et tu sais pourquoi ? Non, tu sais pas pourquoi, hein ? »

Son regard devint trouble, ses pupilles se dilatèrent. Pourtant on percevait une étrange fierté perverse dans sa voix tandis qu'elle revoyait, excusait et maudissait son propre passé. Tout en parlant, elle se transformait à nouveau pour lui. Une gamine – à nouveau une gamine – allongée sur un lit chez sa mère, aguichante et vulnérable, un joli animal dodu. « Allez Jack ! » répéta-t-elle à plusieurs reprises en racontant son histoire. À ce moment-là, il n'y avait rien qu'il désirât plus au monde, et c'était tout ce qu'il se devait d'éviter.

« Ce n'est pas moi que tu veux », dit-il quand son histoire s'acheva. Des larmes coulaient le long de ses joues, des larmes de droguée, des larmes de deuil pour une jeunesse perdue à jamais, il aurait été incapable de le dire.

« Va te faire foutre et va te faire foutre, dit-elle. Fous le camp de cette putain de baraque. Je n'aurais pas dû te dire tout ça. »

Le destin forme un cercle, songea-t-il sur le long chemin qui le ramenait à Butetown. Il traîna un peu près d'Argyll Square : le dernier endroit où Christina avait été vue. Pas de fantôme d'elle, pas de fantôme de Jess. Pas une seule pute dans la rue, ce soir. Il continua à marcher, jeta un coup d'œil à l'intérieur de la salle de billard d'Acram. Pas de Jess, même Jimmy the Hat n'était pas là : tout juste le vieux berger allemand fatigué, sans expression, impavide, qui lui renvoyait son regard. Il marchait le dos droit, lentement, songeur, vers le pont de fer et les docks en repensant à l'histoire de frère et sœur que lui avait racontée Sophie.

Ils avaient toujours fait l'amour debout, elle serrait les jambes autour de la taille de Jess. Les poissons exotiques étaient leurs témoins muets. On avait entendu quelques rumeurs. Peut-être les avait-on vus une ou deux fois, même si le frère et la sœur se demandaient comment c'était possible – il aurait fallu que quelqu'un puisse voir à travers l'aquarium devant la fenêtre, à travers les bulles et les herbes marines. Toujours à la même heure : dix heures du soir, quand leur mère était sortie pour aller écouter leur père qui jouait de la musique dans une de ces salles épouvantables du sud du pays de Galles.

C'était juste après son quatorzième anniversaire qu'ils s'en aperçurent. Ils essayèrent le gin et les bains chauds. Il lui donna des coups de poing dans le ventre, plusieurs fois, de toutes ses forces. En vain.

Puis ils comprirent ce qu'ils avaient à faire. Deux cents livres. C'était ce qu'il fallait, même à cette époque. Elle trouva un boulot chez un marchand de journaux, et elle faisait le ménage dans un bed & breakfast de Pontcanna. Jess faisait la distribution des journaux et séchait les cours pour travailler sur un remorqueur. Le samedi, il travaillait aussi pour un bookmaker. Deux soirs par semaine, il faisait la vaisselle au House of Blazes. Sa vie était un tourbillon, un engagement, une mission. Pour une fois, Jess n'avait ressenti aucune paix. L'école menaçait de le renvoyer. Il joua à merveille le rôle de l'adolescent rebelle. Sur le remorqueur, il pouvait trouver de la dope et du speed. Il défia l'école et ses parents pendant les douze mois qu'il lui fallut pour rassembler l'argent nécessaire. Elle était enceinte de vingt-cinq semaines quand le médecin pratiqua l'opération à Newport. On força l'accouchement et on tua le fœtus. Elle savait maintenant que c'était là la raison pour laquelle elle n'avait jamais pu concevoir au cours des vingt années qui avaient suivi.

Le destin forme un cercle. À dix heures trente, il s'attarda à Loudoun Square. Il resta là quelques instants au milieu des tours qui se dressaient à l'endroit où se trouvait autrefois le House of Blazes. C'était là qu'il avait rencontré Jess la première fois, toutes ces années auparavant. Pouvait-il croire ce que Sophie – la sœur de Jess – lui avait dit ? Il était vrai qu'elle voulait le monter contre Jess et contre Victoria. Mais son histoire s'appuyait sur une sombre logique irrésistible. Tout ce temps, pendant son adolescence, à se demander : « Qui était cette fille enceinte ? » Maintenant il savait : « Mais bien sûr, elle avait toujours été là, avec moi, avec Jess, sa chambre à côté de celle de Jess, et elle avait toutes les raisons du monde de garder son secret. »

Loudoun Square était désert. Une étendue de granit éclairée par des halogènes. Farissey se rendit à l'épicerie qui restait ouverte toute la nuit et acheta une bouteille de whisky. Il se rendit à pied jusqu'à Angelina Street. Il jetait des coups d'œil furtifs dans les petites ruelles près du lieu du crime, sans rien espérer trouver. Jess était trop subtil pour jouer au petit jeu du « retour sur le lieu du crime ». Il aurait une meilleure chance à l'Avondale, un peu plus loin.

La vérité est complexe. Il s'interrogea sur la première partie du message de Jess. La quête n'était pas simplement un voyage circulaire, mais un retour vers une vérité dangereuse, prête à bondir, ou trompeuse. Peut-être

l'incitait-il à retourner sur le lieu du mensonge, du mensonge primordial. Où le mensonge avait-il commencé... ? Cette nuit, à l'Avondale, quand Farrissey avait commencé à perdre la mémoire... ?

Il y avait beaucoup de monde ce soir-là, à l'Avondale. Il arriva juste avant les dernières commandes. Josie Marshall était au comptoir, entourée de quelques amies lesbiennes. Elle lui tourna le dos. Il ne pouvait pas lui en vouloir. Après tout, il avait emmené Lida – et pire encore, le bébé – et les lui avait arrachés. Il était sûr qu'elle était en train de parler de lui. Ce fut pour cette raison qu'il la suivit une minute plus tard quand elle alla dans le couloir.

Elle était en train de passer un coup de fil, exactement comme il l'avait pensé. Il finit son verre, et se demanda s'il devait rester dans l'environnement relativement sûr qu'offrait un lieu public. Mais il décida d'obéir à une autre intuition, quitta le pub et se dirigea vers Bute Street.

De l'autre côté de la rue, en face du lieu du crime, devant le White Hart, il vit Jimmy the Hat qui attendait comme une sentinelle, sa queue de billard à la main. Jimmy the Hat le salue en levant sa queue de billard. Dans son étui en métal, on dirait une arme médiévale. Quelque chose tracassait Farrissey, Jimmy the Hat avait l'air d'une allégorie, une figure onirique dans la vapeur lumineuse qui s'était abattue sur la baie.

Farrissey s'approcha de lui.

« Tu as vu Jess ?

— Moi, je dis rien. » Pour une fois, Jimmy the Hat avait un air sérieux.
« Suis-moi, si tu veux voir quelque chose. »

Farrissey accompagna Jimmy the Hat qui acheta un sandwich turc. S'appuyant sur la queue de billard, Jimmy coupa le sandwich en deux avec ses mains.

Sous le pont de Bute Street, ils rencontrèrent un vieux clochard à la barbe grise, qui dansait sur une musique imaginaire. « J'étais servant d'une mitrailleuse dans l'aviation », dit-il.

Farrissey lui tendit une poignée de pièces, et regarda cette épave humaine : impondérable et large d'épaules dans la faible lumière du réverbère. Le clochard plongeait la main dans sa poche et en sortit un morceau de fromage sans emballage.

« Je devrais pas le donner, dit le clochard. C'est pour mes amis. Je le coupe en petits morceaux pour eux et je mets les morceaux partout sur mon corps, la nuit.

— Qui sont tes amis ? demanda Jimmy the Hat avec un sourire.

— Les rats, ils me tiennent chaud la nuit, comme une couverture. »

Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent chez Sven Books. Jimmy ouvrit la porte principale. Farissey regarda l'étalage des journaux, des queues de billard, des craies vertes et bleues, des cibles pour fléchettes, et des échiquiers. Jimmy the Hat fit un rapide inventaire et éteignit la lumière. Puis il alluma l'ampoule dans l'arrière-boutique, et se réfugia à l'étage.

« Je pensais que tu me cherchais vu que je te disais de venir pendant tout ce temps. » La voix de Jess. Sa voix de ténor. Plus rocailleuse, plus rauque que d'habitude.

On ne peut pas chasser sans être chassé soi-même, songea Farissey en repoussant le rideau de plastique. Deux chaises étaient placées au centre de l'arrière-boutique. Il en prit une.

« Quelle histoire ! Ça a superbement bien marché, cette fois. »

Jess buvait du mauvais vin rouge à la bouteille. Content de lui, invulnérable, comme un somnambule. Ses paupières tombaient, son visage était luisant de sueur, bouffi et pâle, à l'exception d'une légère rougeur due à l'alcool. Il portait une chemise mexicaine à jabot et un pantalon de costume noir au pli impeccable. À côté de lui, le sac gris qu'il emportait partout.

Des yeux de mannequins dans les coins de la pièce, des mannequins qui n'étaient en rien différents de ceux qu'ils avaient vus le matin de ce dimanche de Pâques, quand il s'était réveillé à côté de Jess sur une bâche en plastique, les vêtements maculés de sang et l'esprit vide. On ne voyait maintenant que l'obscurité au-delà du rideau de plastique où autrefois, l'aube s'était faufilée en envoyant ses rayons de lumière accusateurs. Les deux blondes sur la couverture de *Janus*, dos à dos, les yeux fixés sur un horizon inimaginable...

Lorsque Farissey lui parla du cambriolage de son appartement, Jess tapota le pied de sa chaise. « On y est maintenant. Primo est venu me voir et m'a dit : on va te faire une nouvelle piqûre. Je lui ai dit : va te faire foutre, moi ça va. Je me sentais bien à ce moment-là, évidemment. J'ai pris deux ou trois trucs ce soir. Suis complètement parti. »

Farissey lui tendit un flacon de Stelazine. Jess mit le flacon dans la poche de son pantalon avec indifférence.

« T'as de la coke, Jess ? »

Jess tendit la main vers sa boîte à pilules, il était maintenant gagné par un enthousiasme enfantin. « Regarde ça, la meilleure ! Regarde un peu comme il est généreux, ton pote Jess. Ou peut-être pas. Il faut qu'on parle, tous les deux, Black Jack. Tu vois, tu t'es approprié cette fille, quand l'idée c'était qu'on la couperait en deux, par le milieu. » Il répéta « couper en deux » en gloussant. Il avala la fumée et gonfla sa poitrine. Mais ses yeux avaient un regard fixe, sans profondeur. « Juste au milieu, un bout pour toi, un bout pour moi.

— Victoria te considère comme une merde. Et qu'est-ce que ça voulait dire cette petite démonstration avec les capotes ?

— La couper en morceau, continua Jess, comme l'autre. »

Jess éclata de rire : *des bouches riantes d'où sortaient des sirènes de police.*

Farissey vit alors des expressions moqueuses dans les innombrables regards des actrices pornos sur les magazines tout autour. « Laisse-moi absorber ton âme », disaient ces yeux.

« Tu as des rêves ou des visions dans lesquels un visage te crache son rire à la gueule ? demanda Farissey.

— Avec un clown ou un nain ? Un clown qui vomit du minestrone dans un bol ?

— Non, parce que ça, je sais ce que c'est. »

Jess eut un large sourire tordu et vénal.

« Quoi ?

— Le pédé qui vit au-dessus de l'appartement du crime, celui qu'on appelle Midge. Il l'a vu, il l'a senti. Il était dans l'escalier et récupérait son vomi dans ses mains, pour ne pas en laisser derrière lui.

— Un type, par terre avec elle ? Elle est recroquevillée ? Il lui caresse les cheveux ? Et le gars qui dit : “Tu déconnes pas ? Tu déconnes pas ?” »

« On ne peut pas dire exactement qu'il la caresse, Jack. »

Jess but du vin au goulot et grimaça comme s'il regrettait de ne pas avoir une liqueur plus forte. « C'est dans son oreille, ça va et ça vient, quelque chose de plus raffiné, sec et raffiné parce qu'elle baise pas. Tu vois, je lui ai donné de l'argent, elle fait semblant d'aller à Londres et elle revient sur ses pas. Puis je vois de la lumière à la fenêtre et les rideaux tirés. C'est le code qu'elle utilise pour faire savoir à Lida si elle dort, si elle ne fait rien de particulier ou si elle “reçoit”. Alors quand je suis allé la voir en tant que client, elle a pas pu dire grand-chose, parce que là, c'est du business. Et elle

me prend pour qui ? Un client de merde ? C'est ce que je me demande quand je la vois enlever sa veste. Elle baise pas avec moi, elle me répond même pas. »

Farissey but une gorgée de vin à la bouteille. Il parcourut les étagères du regard. Un magazine de rencontres intitulé *New Directions* se détache des autres. Une femme d'une trentaine d'années au teint mat sur la couverture, la peau a perdu de sa fermeté, attirante comme un chant du cygne. Un monde en une seule dimension : tu n'adoreras pas les images.

Farissey reprit ses esprits avant de parler à nouveau : « Et un épouvantail qui s'ébroue pour égoutter le sang de son manteau déchiré ?

— M. X, Jack. M. X est maigre comme tout, avec des cheveux longs et gras, un duffel-coat noir tout déchiré. Un client, j'imagine. Il s'approche, me surprend parce que je ne suis pas sur mes gardes, et il commence à t'attaquer. Ça te réveille et vous vous retrouvez tous les deux à lutter au corps à corps. Mais le sang de la fille a formé des flaques partout et il y en a sur le mur. C'est même incroyable que tu ne sois pas plus taché. De toute manière, je le tire par derrière pour te libérer, tu te lèves, il tient le couteau, et il bat en retraite sur le palier, on ne peut pas dire que tu lui donnes vraiment un coup de pied, c'est plutôt comme si tu le poussais avec la semelle de ta chaussure, il dévale les escaliers, il tombe contre la porte sans se faire mal, il se barre et je sais pas... »

Un choc dans la nuit. Cette phrase qui bouillonne dans les recoins les plus sombres de la mémoire de Farissey.

« JD arrive à ce moment-là. Il a vu M. X et il a vu le couteau, mais M. X s'est barré à toute vitesse, il est maintenant au bout de la rue. JD entre dans la pièce, dit qu'il va venir avec la camionnette pour qu'on ne puisse pas voir ce qui se passe à l'intérieur. Qu'il faut attendre derrière la porte, il klaxonnera deux fois.

— Et Carl Baja ?

— Loin, loin, dans Angelina Street. Il n'a rien remarqué. Il voit ces deux putes qui s'engueulent et les Idren qui hurlent à cause de cette histoire de drogue.

— Et toi et moi, en train de marcher ensemble autour de bâtiments entourés de barbelés, la déchetterie de Mardy.

— Ça, c'est ta propre histoire », dit Jess. Il prit un air songeur. « À moins que tu penses à cette femme qu'on a attaquée par surprise quand on

était gosses, dans la zone industrielle à Dumballs Road. On l'avait pelotée et tu t'es mis à paniquer et à dire qu'on devait la laisser repartir. »

Un moment honteux enfoui dans le passé de Farissey, quand il n'était qu'un adolescent, et qui le rattrapait, venant s'ajouter au meurtre de Christina. Pour lui, c'était une femme, à l'époque, elle devait avoir vingt ans, comme Christina. Le fantôme d'une fille qu'on invoquait au milieu de ces magazines...

« Et avec quoi est-ce que tu m'as dopé ?

— Midazolam, plein de Midazolam. Je le gardais pour quelques filles de ma connaissance, mais j'ai eu cette idée ensuite. »

Midazolam : la drogue du violeur. Qui crée une totale confusion, perte de mémoire, surtout mélangée à l'alcool. Peut même entraîner des crises de somnambulisme.

« Et aussi des coups et blessures. »

GHB. Acide gamma hydroxybutirique, une drogue qui entraîne aussi l'amnésie, mais moins sophistiquée.

« Il a fallu que je mette la dose, parce que t'étais bourré de speed. »

Assez de speed pour que ces images passagères se gravent dans sa mémoire. Des ombres sur un écran vide.

« Ça a fait de l'effet, hein ? J'allais te laisser là, avec le couteau à côté de toi. Le plan idéal. J'aurais pu en être fier, seulement voilà que M. X se pointe et fout tout en l'air. J'en ai été content par la suite, parce que j'aurais pas pu te faire ça, à toi. Je m'en rends compte maintenant. J'aurais dû avouer, ou au moins dire qu'on avait été deux à lui régler son compte.

— Et pourquoi est-ce que tu avoues maintenant ?

— Moi, j'avoue ? Et à qui ? Je pourrais toujours dire le contraire, à l'envers. À *l'envers*, Jack ! Vu ce que tu as dit sous hypnose, ils auraient un meilleur suspect avec toi qu'avec moi. À tous les coups, Black Jack. Je te l'avais pas dit ça, hein ? Cette histoire d'hypnose. J'ai tenu le choc. J'ai rien donné aux flics. »

Jess tapota le sac à ses côtés. Farissey remarqua qu'une des poignées était discrètement enroulée autour du bras de Jess. Il était caché par une écharpe jaune vif. L'imperméable élégant de Jess était soigneusement plié sur le dossier de la chaise.

« J'ai été plus fort que toi, Jack. Comme en Inde. À Bénarès. Tu pouvais pas te libérer de la morphine, hein ? Tu te rappelles ce fonctionnaire indien, celui qui t'avait pris sous son aile parce qu'il avait été élevé par les frères ?

Qui parlait sans cesse des “chiens errants” ? Il t’apporte ce whisky, toi tu bois comme un trou, et tu continues à vouloir de la morphine. Et tu es là à te dire que tu peux te libérer de tout sauf de l’alcool. Alors pourquoi est-ce que ça marchait pas ? Eh bien, Jack, parce que je t’injectais de la morphine dans les mollets pendant que tu dormais. »

Jess éclata de rire.

Farisey avait envie de lui arracher la langue. Sa propre langue était comme engourdie.

« Mais j’avais tout compris. C’est pour ça que j’ai remballé et que je suis allé à l’autre bout de la ville. Je suis même revenu te chercher, et j’ai organisé le retour en Angleterre, je t’ai soigné quand t’as décroché de la morphine.

— C’est vrai, ça je te le dois, Jack, ne t’imagine pas que je ne le sais pas. »

Jess se mit à marmonner, de grosses larmes coulèrent le long de ses joues.

« JD est aux urgences, continua Jess. Il est foutu à cause de ces putains de documents. Qu’est-ce qu’elle a dans la tête cette conne de Victoria ? Garder ça chez toi ! »

Farisey, qui essayait de penser à tout, avait complètement oublié JD.

« Dans quel hôpital ?

— Qu’est-ce que ça peut faire ? JD est foutu. La meilleure façon de se souvenir de lui, c’est ça... Tu vois, Jack, on va faire quelque chose qui va nous faciliter la vie.

— Quoi exactement ?

— Exactement ? On va tuer Carl Baja. Comme il a tué JD.

— *Nous ? Tuer Carl ?* » demanda Farisey sans avoir conscience qu’il posait une question.

Il garda le silence quelques instants. « Et avec quoi ? À mains nues ?

— Avec des couteaux, mon pote. Pour que justice soit faite.

— Ça pourrait se faire...» *Ça pourrait, juste maintenant.* « À condition qu’on boive cette bouteille de whisky pour arroser ça. »

Jess lui serra la main pour sceller le marché, il retint la main de Farisey dans la sienne un peu trop longtemps pour que ce soit parfaitement honnête, il y avait dans sa façon de la retenir quelque chose de spongieux, de mou.

Jess poussa un soupir. Pendant vingt minutes, il fit un inventaire des diverses injustices – sur environ vingt-cinq ans – qu’ils avaient dû subir à

cause des Baja. Farissey passa la bouteille, feignant d'être scandalisé.

Jess parla plus lentement. Ses paroles étaient humides, détrempées comme la végétation pourrissante sur le lit d'une rivière... « Il travaille au Casa... À quatre heures, le dimanche matin, il va chercher son putain de journal... Sur Dumballs Road, le hangar... C'est là que... »

Ses paupières se faisaient de plus en plus lourdes avec chaque gorgée de whisky. Une petite bruine tombait à l'extérieur. Farissey aimait cette pluie, il aurait voulu qu'elle s'abatte à l'intérieur même de l'arrière-boutique, pour laver ces images, laver la souillure de toutes ces filles, il y en avait trop, beaucoup trop. Il regardait les perles de pluie trembler dans des reflets argentés sur la vitre, il savait qu'il devait se libérer de tout pathos. Il s'était trouvé sur le lieu du crime. Ils étaient sortis de cette pièce lui et Jess, comme s'ils étaient issus d'un même corps...

Cet autre corps ? Dormait-il du sommeil de la mort maintenant ? Cet autre corps devenait un autre corps. La silhouette de Jimmy the Hat se dessinait derrière le rideau de plastique. Il se glissa dans la pièce, pieds nus, et saisit le poignet de Jess, puis il appliqua la flamme de son Zippo sur le revers de sa main. Il retira la poignée du sac que tenait Jess.

« J'ai tout entendu, dit Jimmy. Regarde son sac. Demain matin, à la première heure je fous ce connard dehors. »

Des chemises, des chaussettes, des médiateurs, un rasoir, de la mousse à raser, des boîtes de médicaments vides. Farissey escamota un agenda et une cassette.

« C'est vrai pour JD ?

— CRI. »

Cardiff Royal Infirmary. À dix minutes de là.

« Dis ce qu'il faut dire à Dolores », fit Jimmy the Hat.

Comme Farissey contournait la prison et se dirigeait vers l'hôpital, il entendit des sirènes d'ambulance dans le lointain. JD était sans doute dans un lit, relié à toutes sortes de tubes, Jess dans un semi-coma chez Sven Books, Carl Baja se faisait peut-être sa dernière ligne de coke. Comme ce monde accorde peu de valeur à la lumière et à la vie... Comme il fait peu de cas de...

De nouvelles sirènes se firent entendre. Il ne se retourna pas. Il leva les yeux vers le ciel pour ne pas regarder les pierres sombres de l'hôpital, il

avait le sentiment que la voûte céleste formait un dôme au-dessus d'une ville de verre.

OceanofPDF.com

JD avait subi deux infarctus, une hémorragie interne, avait eu des côtes cassées, sans parler des douleurs aux reins et des dommages au sternum. On ne pouvait pas encore savoir quelles étaient ses chances de s'en sortir. Il avait parlé d'un Enfield .303 et d'une fille morte sur le sol de la cuisine. Le fusil qu'il avait en Corée, songea Farissey. Il avait résumé les deux grandes pertes de sa vie en un seul chiffre. Farissey se rappela les paroles de JD quand ils étaient sortis de l'arrière-boutique de Sven Books, sur Windsor Esplanade. *Une autre jeune fille morte, sans aucune raison ni signification.*

On avait trouvé JD sur la zone industrielle de Tremorfa. Le propriétaire d'une imprimerie avait entendu l'explosion d'un conduit d'égout. Il avait vu la camionnette bleue dans la petite allée entre deux usines. JD avait été allongé au milieu des herbes, des galets et des cailloux dans la voiture, il avait repris conscience progressivement. Les frères Baja l'avaient surpris à l'extérieur du pub The Schooner. Ils lui avaient volé son portefeuille et l'avaient obligé à les conduire à Seawall Road. Là, ils lui avaient donné des coups de pied et des coups de poing à l'arrière de la camionnette.

Il était environ dix heures du matin quand Loudon Hargest était arrivé à l'hôpital. Il portait une chemise noire et une veste grise. Il avait le visage gonflé, écarlate. Il avait des problèmes conjugaux, et il mangeait seul, tard, tous les soirs. On l'avait vu vomir sous la table dans le restaurant indien de Butetown.

Hargest demanda combien d'argent JD avait sur lui.

« Au moins deux mille livres, répondit Farissey. C'est toujours utile pour filer des bakchichs dans le bâtiment. Tu sais bien comment ça marche.

— Je ne suis pour rien dans cette affaire, dit Hargest à Dolores. Je ne vous ai pas fait témoigner à la barre.

— On le sait, répondit Dolores, tolérante. Mais qui alors... ? Et comment ? »

Ces documents, Farissey savait. Carl et Pauline Baja. Ce parc d'enfant à moitié carbonisé.

Il n'était pas encore tout à fait midi quand Farissey sortit de l'hôpital. À onze heures et demie, il se retrouvait au milieu de la cour, tandis que Dolores expliquait qu'une crise cardiaque était encore plus douloureuse qu'un accouchement. « Des vagues successives de douleur, voilà ce que tu ressens. Tu t'abandonnes à cette douleur. Et puis le plus étrange, c'est qu'après, tu oublies. C'est pour ça que les femmes subissent ça encore et encore, et qu'elles vont retrouver des hommes, en dépit de tout bon sens. »

Farissey traversa Adamsdown jusqu'au centre-ville. Il se demandait quel était l'état de santé de Dolores pour qu'elle prononce de telles paroles. Un regard en arrière qui est en fait un regard en avant, une répétition et une prédiction : la volonté va lâcher, on est prêt à mourir, on va passer de l'autre côté, aller on ne sait où. Quelque chose était passé entre eux dans cette cour, iridescent, orange et venimeux.

Arrivé à Bute Street, il appela Victoria. Elle était au bureau et organisait les derniers détails de son congé de maternité.

« Quoi que tu fasses, ne parle pas de ces documents à Dolores. Elle cherche à faire porter la responsabilité à quelqu'un et...

— Il faut que je lui dise », répondit-elle. Sa voix se faisait de plus en plus faible. « Peut-être que c'est de ma faute.

— Non, c'est de la faute des Baja. C'est en partie ma faute. Mais surtout c'est la faute de... »

Il allait dire « de Jess », mais il s'interrompit juste avant.

Il n'arrivait plus à se rappeler ce qu'il avait dit quand il descendait Bute Street. Quelque chose comme : c'est la faute de l'univers, ou c'est la faute du mal.

Il marqua une pause à Loudoun Square. Il se souvint de l'époque où Bute Street ne formait qu'un long boulevard et où le pub North and South Wales en occupait le centre. Tous les initiés l'appelaient « The Blood Kitchen » en l'honneur des jours où Jimmy Driscoll faisait du shadow boxing dans son petit appartement en sous-sol.

Il tourna dans Alice Street et se rappela l'époque où elle s'appelait Peel Street et où le House of Blazes en occupait le centre. Il repensa aux jours où il avait été serveur dans ce bar, pendant son adolescence, et il se souvint de sa mère qui essayait d'entrer en contact avec son père mort. C'était lui qui présidait à ces séances, avec ces lettres tracées maladroitement sur des bouts de papier et le « Oui » et le « Non » aux deux pôles. Il se rappelait cette excitation malsaine et étrange dont leur labrador avait l'intuition, lui

qui restait dans la pièce voisine à trembler de peur sous la table. « Interrogeons directement le diable, avait dit Farissey un après-midi. C'est une expérience. Si nous pouvons prouver l'existence du mal absolu, nous pouvons en déduire l'existence du bien absolu. »

Que signifiait l'existence du mal absolu ? demandait Farissey en marchant à l'ombre des tours en direction de Louisa Street. Il alluma une autre cigarette. Le vent soufflait, l'appel d'air créé par les tours était énorme. Des conditions idéales pour prendre plaisir à un tabac bien fort, l'air envoyait la fumée au plus profond de ses poumons.

À l'épicerie de Loudoun Square, il acheta deux grandes bouteilles de vodka et une demie, et cinq paquets de Park Drive qu'il paya par chèque. Arrivé chez lui, il prit une douche et se changea. Il se versa cinq mesures de vodka et parcourut le journal de Jess. Des paroles de chansons, de la philosophie de camé, des dessins d'hippocampes, d'amibes et de fœtus entre des passages rédigés. Sur une page, Jess avait recopié une citation du Deuxième livre de Samuel : « Je suis dans la douleur à cause de toi, Jonathan mon frère ! Tu faisais tout mon plaisir ; ton amour pour moi était admirable. Au-dessus de l'amour des femmes. » En haut de la page, un aphorisme de Nietzsche, tiré de par *delà le Bien et le Mal* : « Celui qui combat les monstres devrait prendre garde de ne pas devenir un monstre. Et quand on regarde trop longtemps au fond de l'abysse, l'abysse regarde au fond de nous. »

Farissey lut ce qui avait été écrit au mois d'avril.

3 avril. Christina s'est mis en tête que je suis le père et elle n'en démord pas. Elle dit que Tony la lui met dans le cul. Et qu'elle utilise des capotes avec tous les autres. Du moins c'est ce qu'elle dit.

Jeudi saint. Jess prévoit tout à l'avance. Vendu ma Gibson acoustique pour 280. Et j'ai trouvé le plan. Elle aura le fric quand je la verrai monter dans le train. Avec les 500 qu'elle a piquées aux Baja, elle aura largement ce qu'il faut pour s'installer et se faire avorter.

Samedi de Pâques. Trois heures de l'après-midi. Jack bourré au Packet. Il faut agir vite. J'aide Tina à faire ses valises. Je l'ai emmenée à la gare pour qu'elle prenne le train de quatre heures vingt-cinq. Je ne verrai plus cette conne.

Au bas de cette page, il avait griffonné : « La vérité est complexe, le destin forme un cercle (Nietzsche : *Zarathoustra*). » Farissey éprouva à nouveau cette complicité. Pendant toutes ces années, il avait passé à Jess des bribes de philosophie sans lui donner le contexte, c'était comme de mettre une épée dans la main d'un enfant.

Farissey écouta la cassette. C'était une sorte de symphonie pour guitares composée par Jess. Un hommage à *Dark Star* du Grateful Dead. La voix de Jess s'élevait tout d'un coup. Il ne chantait pas, il déclamait. Les guitares devenaient plus paisibles, se lovaient avec grâce autour de sa voix.

« Jouer son propre jeu avec cette fange et prendre son dû, oui, ne jamais finir là où on n'a jamais commencé, se répéter à l'infini, on n'a pas le temps de passer à une autre histoire, recroquevillée par terre à demander grâce, et maintenant ses mains sont inondées de sang – est-ce qu'il le désire ce sang ? – c'est la dernière chose qu'il obtiendra d'elle, comme si c'était fixé à jamais et comme si rien dans cette pièce ne pourrait changer, le plafond taché, moucheté, son sang à elle, des préservatifs ouverts qu'on n'a pas utilisés, des cendriers, une ampoule – voir – ne pas regarder trop longtemps – du fil d'argent qui lui traverse la chair, qu'est-ce que c'était ? Rien qu'un rêve, un rêve d'enfant – “Ce n'était plus notre petite fille” – entraînée dans les noirs tunnels, un endroit perdu comme rien d'autre au monde, pas un mot pas une image qui y correspond. “T'ai-je perdu quand je suis plein à exploser de la perte de toi ? T'ai-je perdu à jamais dans ce déchirement, dans ce sang ?” La porte s'ouvre brutalement au moment de l'expiration. Il pense que ça aurait été une fille, il le sait et ses yeux suivent la lame du couteau, ses doigts, sa main, jusqu'à son visage, inondé de larmes, figé dans sa folie, allant jusqu'à la transe, appelant à l'aide quelque autre pouvoir. “Ce n'est pas moi, ce n'est pas toi”, dire quelque chose, pleurer peut-être. “Pardonne-moi, je te demande pardon.” Elle pense qu'il essaye de l'atteindre entre les jambes, mais il rate sans cesse. Des yeux regardent depuis les flaques, c'est drôle, comme c'est chaud, comme c'est gluant, on penserait pas, tous ces visages pleins d'amour, sa mère, perdue, comme son enfant, pouvait pas la garder, cet amour, comme une noyade, tendre et sans défense maintenant, c'est là que les coups de couteau ont commencé, la douleur, la prendre, Dieu tout Puissant, de l'extérieur vers l'intérieur, quelqu'un qui marche sur ta tombe, quelque chose que tu n'as encore jamais ressenti, les ongles arrachés, tout près de l'os, ça tourne maintenant, un autre monde tandis qu'il lui écrase le visage

sous sa main, entre ses doigts longs et fins, si fort, il lui tire les cheveux et la retourne ; velours et électricité, et sa tête reçoit un choc comme un afflux de lumière le long du canal, une lueur calme et inquiétante, et elle se demande pourquoi tout est si éclatant là dehors, elle a l'impression d'être dans une cage, elle veut mordre et griffer ses barreaux, mais ce ne sont que des coups de patte ; si froid, presque un scalpel et d'où est-ce qu'il le sort ? Elle n'avait rien vu quand il est rentré et qu'elle est allée vers la fenêtre, elle y reste assez longtemps pour voir que c'est bleu dehors, comme si les rues et le ciel s'étaient blessés. Tout cet enfer à payer dans la rue. Et malgré toute la peur qu'elle en ressentait, les cris, les disputes, comme d'habitude, les clients, les putes et les maquereaux, elle aurait aimé y être, au cœur de l'action. Des bruits de voitures en arrière-fond et elle se demande comment elle a pu le laisser revenir, alors qu'elle se doutait bien qu'une telle chose arriverait. Pourquoi est-ce qu'elle a toujours attiré le pire, et elle en redemande tout le temps, et elle sait que c'est bientôt la fin, à saigner comme ça et il voulait la reprendre et elle a vu ce regard auparavant, déjà, mais elle ne savait pas ce que ça voulait dire : mon Dieu, c'est si clinique, il est tellement parti qu'il n'est plus lui-même, la force qui remonte dans ses bras, tout est électricité, son visage qui sue, qui vibre, quand il revient à la charge, elle sait alors que le seul espace sacré et protégé qui n'était qu'à elle ne l'est plus. Et elle comprit à ce moment-là qu'elle ne serait jamais mère. »

Ses souvenirs le ramenèrent à ces années d'adolescence lorsque Jess essaya d'unir leurs voix en une seule. Il repensa à l'intérêt que Jess portait à cette technique pour écrire des paroles, par découpage et par montage. Pourquoi tient-il à inverser le mouvement de mes paroles sous hypnose avec tant de méticulosité ? se demanda Farissey. Vu le temps qu'il avait pris, Jess aurait aussi bien pu concevoir de nouvelles juxtapositions plus néfastes. Qu'est-ce que Jess essayait de lui dire ? Qu'est-ce que son moi secret, le meilleur de lui-même, essayait de lui communiquer ? Une lassitude à la bouche sèche s'abattit sur Farissey. Une voix étouffée essayait de se faire entendre en lui, comme la voix qu'entend un joueur qui mise tout après avoir tout regagné, la seule voix qu'il ne voulait pas entendre. « Arrête », lui disait cette voix. « Arrête », de plus en plus faiblement.

Il appela le commissariat central. Un sergent lui suggéra d'apporter le journal et la cassette. Farissey insista pour parler à Loudon Hargest. Il se laissa retomber dans son fauteuil. Quelques images du meurtre

commençaient à se former dans son esprit, après une vingtaine de sonneries, il s'endormit en tenant toujours ce fil téléphonique apparemment interminable qui devait le relier à Loudon Hargest.

Il se mit à rêver. Dans le premier rêve, il se trouvait au milieu d'une plaine desséchée, les étoiles du matin et du soir étaient les mêmes : il voyait l'avenir et le passé, la fin et le début, le bien et le mal en un seul instant qui n'appartenait pas au temps. Tout un tas de robes de mariées qui étaient aussi des draps de couffin et des draps d'hôpital, et un corps enveloppé de pansements qu'il devait retirer, jusqu'à ce qu'il se rende compte avec horreur que le corps n'était rien d'autre que les pansements eux-mêmes.

Dans le deuxième, il courait à travers des rues de verre sombre qui rétrécissaient avant de déboucher sur une grande place incandescente. Une voiture venait se ranger à côté de lui avec des fusils à canon scié pointés vers le pare-brise. Carl Baja planait au-dessus de la ville, comme un aigle menaçant des rongeurs. Un incendie éclatait sur la place. Un sikh crachait des flammes, son estomac était plein d'essence. La peur retomba. L'aigle-Baja devint une colombe, lui et Carl étaient à nouveau des enfants, les seuls à porter le deuil le long des allées catholiques de la réconciliation, en extase devant l'absence d'une paternité dominatrice et mortelle. Il entendit sonner les cloches d'une église, jusqu'à ce qu'il reconnaisse, du fond de la bouche ouverte de son éveil, la sonnette de l'appartement.

Il s'approcha de la fenêtre avec prudence. Un métis camé que Farissey ne reconnut pas ; il paraissait las, on avait presque l'impression qu'il agissait à contrecœur, le doigt fixé sur la sonnette. Farissey prit une généreuse gorgée de vodka, enleva la bague et la montre qui avaient appartenu à son père et les mit dans un tiroir du salon. Il se souvint qu'il lui restait une demi-bouteille de vodka dans la cuisine. À travers la fenêtre, il vit Tony Baja adossé au mur près de l'échelle de secours. Rien d'étonnant, on avait couvert toutes les issues. Il sortit son manteau noir de l'armoire et glissa la demi-bouteille de vodka dans la poche intérieure. Il ferma la porte à clef derrière lui, glissa les clefs dans la boîte aux lettres et il les entendit tomber avec un tintement de glas.

Le métis était maintenant derrière le volant. Carl Baja était assis à l'arrière. Farissey se dirigea vers la voiture, et écrasa sa cigarette sur le rétroviseur. Tony Baja monta en dernier, posa ses cigarettes et son briquet sur la tablette.

« Salut Carl », dit Farissey en se mettant à l'aise à l'arrière, à côté de son vieux camarade d'école.

Carl Baja hocha la tête en silence. Ses yeux allaient de gauche à droite au milieu d'un visage impassible, lisse comme du marbre.

« Où va-t-on ? demanda Farissey.

— De l'autre côté du Severn Bridge, dit Carl. Mais pas tout de suite. » Ils attendirent Tony encore cinq minutes. Il s'installa devant, à la place du passager, mais de mauvaise grâce, comme s'il entrait dans une cage.

La voiture quitta Butetown, et se gara devant le Quartier Général des Triades à côté de la gare.

« Ces ouvriers du bâtiment, ils en ont du fric ! » dit Carl Baja.

Il sortit une énorme liasse de sa poche intérieure. « Trois bâtons et demi pour moins d'une heure de travail. »

Il remit les billets dans sa poche et en sortit trois cartes de crédit. « John Vincent Dwyer, dit-il. Tu l'as vu ?

— Non, pas aujourd'hui. Je travaillais », dit Farissey.

Des cartes de crédit valables, la seule trace, ou la seule piste...

« Vends les cartes. Tu demandes cinquante et tu acceptes vingt livres, dit Carl Baja à son jeune frère. Fais comme si on leur rendait service. »

Carl Baja lui adressa un large sourire, cherchant du regard l'approbation de Farissey. Farissey hausse les épaules, ignore Baja et regarde Tony qui arrive près du Quartier Général. Y a-t-il des Bourreaux des Triades qui nous regardent d'en haut ? Farissey se le demande.

« OK, réfléchis bien et explique pourquoi tu as dit qu'on était à Angelina Street ce soir-là », dit Carl Baja, en tendant le cou pour regarder par la fenêtre arrière les vaines furies qui pourraient, dans leur folie, décider de les poursuivre. « Réfléchis bien, monsieur John "Jack" Farissey », dit-il en découpant chaque syllabe comme un pic à glace attaquant un bloc.

« La première fois qu'ils m'ont interrogé, dit Farissey, j'ai dit que vous étiez pas là. La deuxième fois, je savais qu'ils avaient vu des tonnes de gens qui leur avaient dit le contraire. J'ai même dit à Loudon Hargest que vous ne feriez jamais une chose pareille.

— Arrête tes conneries, dit Carl Baja. Tu sais que ça compte pour rien, cette merde. J'ai lu les protocoles d'interrogatoires. »

Silence pendant qu'ils attendent en observant la porte des Triades. Farissey regarde les caractères chinois au-dessus de la porte. Quelqu'un lui a dit un jour ce qu'ils signifiaient, mais il en s'en souvient plus.

« Comment t'as fait pour merder comme ça, Tony, espèce de tête de con ? » demande Carl à Tony quand celui-ci revient avec les cartes de crédit de JD qu'il n'a pas réussi à vendre.

« Moi ? Moi, j'ai merdé ? Ces chinetiques ont toujours trois pas d'avance sur tout le monde. Ils savaient dès le début que j'essayais de les baiser. Ils m'ont tout de suite dit que JD était aux urgences et que je risquais bien de l'y rejoindre.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries, ils le connaissent à peine, JD, fit Carl Baja. Et t'es tombé dans ce panneau ? » Carl Baja marqua une pause, une expression de désespoir intelligent passa dans son regard. « Pourquoi est-ce qu'il est aux urgences ?

— Grosse crise cardiaque, c'est ce qu'on m'a dit. »

Le soulagement se lit sur le visage de Carl Baja.

« Un homme de son âge, on ne peut jamais savoir quand il va partir. Ils peuvent s'éteindre n'importe quand. Moi j'ai un cœur de lion. »

Baja vida un paquet de Benson & Hedges et glissa les cigarettes directement dans la poche de sa veste. Il déchira les cartes de crédit et les mit dans le paquet vide. La voiture s'arrêta à côté d'une poubelle. Tony Baja sortit et y jeta le paquet froissé. Le lendemain, cette poubelle serait vidée, et rien, si ce n'est quelques rumeurs, ne pourrait établir un rapport entre les Baja et la crise cardiaque de JD.

La voiture fit un demi-tour devant le parvis de la gare, et quitta Wood Street pour entrer dans St Mary's Street. Carl ordonna au métis d'accélérer le long de la prison. Quand ils arrivèrent sur l'autoroute, Tony semblait endormi à l'avant. Ou alors, il était d'une immobilité inquiétante.

« Ralentis », dit Baja au chauffeur tandis qu'ils passaient devant les usines sidérurgiques de Llanwern qui avaient été autrefois le grand moteur du sud du pays de Galles.

« Mon vieux bossait ici, dit Baja en proie à une humeur étrangement lyrique. Il a construit le pont sur la rivière Severn. Il m'emmenait voir les millions de voitures qui l'empruntaient. Ton vieux, il valait rien à côté du mien. Qu'est-ce qu'il foutait ? Il servait des pintes et il pissait ses bénéfices. Mais tu vois, la sidérurgie, ça c'est un travail d'homme.

— Nos pères s'entendaient bien », répondit Farissey qui se souvenait de l'équipe de rugby de l'école et du père Baja qui gueulait et pestait et lui foutait le moral en l'air s'il ratait une transformation. Un Jamaïcain d'une quarantaine d'années, sur la touche, qui fumait des cigarettes à la chaîne

avec ce qui lui restait de poumons et qui recrachait des insultes, des jurons et des menaces, sur les samedis matin d'un adolescent.

« Ton père était le seul Irlandais que mon vieux pouvait supporter.

— Et ils sont morts à un mois d'intervalle l'un de l'autre », dit Farissey.

On avait retiré un poumon au père de Baja et il s'était tué en fumant des cigarettes. Le père de Farissey avait continué à boire après qu'on avait diagnostiqué une cirrhose. Il y avait près d'un quart de siècle : puberté et mort du père.

« Que leurs âmes reposent en paix, ajouta Farissey. Et qu'est-ce qu'on apprend ? Où sommes-nous ? Là, dans cette voiture avec ton lieutenant devant.

— C'était aussi mon père à moi », dit Tony Baja. Il fit deux lignes de coke sur un miroir de poche.

« Tuons tout le monde, pour qu'ils soient tous morts, comme nos pères, Carl. Pourquoi pas ? Pourquoi est-ce qu'on ne ferait pas ça ? » Farissey parlait avec un enthousiasme mesuré, suivait le cours des rêves qu'il avait faits récemment comme un vélo qui descend une colline, un amant qui sombre dans une rêverie post-coïtale.

« Je ne veux tuer personne, mon pote », dit Carl Baja d'un air léger, mis de bonne humeur par la coke. Moi, je suis un pacificateur. Trouve-moi cette prostituée, Lida, et il n'arrivera rien. Pas à toi en tout cas. Où elle est ?

— À St Paul's, j'imagine. Je connais pas très bien Bristol.

— Sois pas si inquiet, dit Carl on ne va pas te coller une cible sur le front. »

Tony Baja éclata d'un rire hystérique. Le métis l'imita, nerveux, désireux de se conformer à tout prix. « Trois briques et demie, continua Carl. Je peux me permettre de faire des cadeaux. »

L'heure était au tapin à St Paul's. Vingt heures et une soirée de septembre venteuse. Le ciel était gorgé de pluie et l'obscurité tombait comme une dentelle. Les grandes maisons avaient été louées et laissées à leur déclin. Farissey remarqua que c'était exactement comme Butetown, quand ils étaient enfants, Baja et lui-même. Baja hocha la tête, avec un sourire pincé.

La voiture ralentissait devant toutes les prostituées. Une blonde surmontée d'une énorme perruque s'approcha de la voiture en remuant son

cul. Elle se posta devant Tony, releva sa jupe, révélant une culotte transparente. Farissey sent bien que Tony veut monter avec elle.

« On veut pas faire affaire avec toi », dit Carl. La fille le regarde, paralysée par la peur. Elle ne connaît pas de Lida, mais elle leur dit que les nouvelles filles travaillent à la limite des territoires habituels.

La voiture tourne dans une rue adjacente, avance au pas, juste en dehors du quartier des putes. Toute une rangée de jolies filles à l'air fatigué qui prennent des poses aguichantes le long d'une rambarde luisante.

« Et pourquoi est-ce que tu veux que je vienne avec vous ? » demande Farissey, juste au moment où le visage de Lida, d'une pâleur fantomatique, apparaît devant ses yeux. S'est-il trahi ? Il ne saurait le dire. « Vous avez bien vu à quoi elle ressemblait, pendant le procès », dit-il en se souvenant que de toute manière, Tony avait eu une aventure avec Lida.

« C'est pas la seule raison pour laquelle on t'a fait venir avec nous. »

Lida s'était décoloré les cheveux en blond platine. Elle portait une élégante minijupe avec des bottes blanches qui lui montaient jusqu'au genou. Pas de mascara, mais des tonnes de crème bronzante. Farissey ne l'avait reconnue que par son tic enfantin, sa façon de rejeter ses mèches de cheveux en arrière d'un geste nerveux.

C'est une mère, pensa Farissey. Moi, je ne suis rien, en vérité.

« C'est pas celle-là non plus. »

Carl Baja perçut comme une hésitation dans sa voix. On sentait la tension monter à l'intérieur de cette voiture. Elle n'émanait pas uniquement de Farissey.

Carl Baja alluma une cigarette et regarda Lida avec des yeux de requin, rechercha cette partie de l'âme qui doit se révéler, faire face au pire et savoir qu'il n'y aura rien de pire.

« Non, c'est pas elle, Carl, dit Tony au grand étonnement de Farissey. C'est pas elle, pas du tout. » Tony avait dû voir la même chose. C'était son ancienne maîtresse et sa ligne de coke. C'était la fille qui l'avait donné à la police et accusé de meurtre devant un tribunal. « Non, pas du tout », dit Farissey qui comprend qu'il doit jouer le rôle d'un deuxième témoin. Carl penserait qu'il tenait trop à sa propre survie pour se faire tabasser uniquement dans le but de protéger Lida. Carl Baja pouvait accuser son frère de l'avoir trahi, par l'intermédiaire de Farissey. Lida avait pu devenir invisible grâce à cet étrange triangle.

Après une autre demi-heure de recherches infructueuses, Carl Baja dut reconnaître que cette petite expédition était vaine. Ils prirent l'autoroute, le Severn Bridge et dépassèrent Chepstow dans un silence complet.

Dans ce silence, Farissey comprit que Tony Baja devait être le père de l'enfant de Lida. Quel genre d'homme pourrait mettre en danger la mère de son enfant ? Les paroles qu'il avait prononcées sous hypnose lui revinrent en mémoire. « *Et elle a compris à ce moment-là qu'elle ne serait jamais une mère.* » Farissey avait commencé le récit, et Jess l'avait achevé. Défaire la maternité, sa première pensée, la dernière de Jess. Jess avait inversé l'ordre de la séance d'hypnose. Pourquoi ? Ce n'était pas simplement qu'il se souvenait d'un événement du passé. Il en projetait un dans l'avenir. Le meurtre était devant et derrière lui. Cette histoire de flinguer Carl Baja n'était qu'une erreur.

« Écoute une seconde, Carl. Tu peux faire ce que tu veux de moi. Mais chope Jess d'abord. C'est sûr à cent pour cent qu'il a tué Christina. Et sûr à quatre-vingt-dix-neuf pour cent qu'il va faire quelque chose d'épouvantable maintenant. »

Carl Baja regarda Farissey droit dans les yeux comme s'il voulait faire un trou avec sa cigarette dans cette mélancolie vitreuse derrière laquelle des dizaines de gestes de tendresse, de peurs et de traumatismes emmêlés s'étaient développés comme des vers dans une fleur.

« J'ai horreur de ça, pas toi, Tony, de sauver sa peau en foutant son copain dans la merde ? J'ai horreur de ça. Je pensais que t'étais plus courageux que ça, Jack. »

Tony se retourna. Il pointa le bout d'un joint allumé vers l'œil de Farissey.

« Là, mon pote tu viens de creuser ta tombe. Et bien profonde. »

Sa voix devenait aiguë sous l'effet de l'hystérie. Il a son rôle à jouer, songea Farissey, morose. Si seulement il pouvait être à la place de Tony maintenant.

De retour à Cardiff, Baja insista pour qu'ils prennent le chemin le plus long jusqu'aux docks, par Tremorfa Bridge et à travers les zones industrialisées de Rover Way. La petite voiture rouge se gara sur le quai de chargement d'une des usines.

« Tu vois ce ciel ? Tu vois ces bâtiments ? Ça ne sera plus jamais pareil pour toi. »

Personne en vue, juste l'attente maintenant. Un pistolet ? Un couteau ? Pas de trace, avait dit Baja. L'étouffement ?

« C'est l'heure du pique-nique », dit le métis avec un rire aigu de fille. Il ouvrit la boîte à gants et passa un objet à Carl Baja.

« Ouvre ta gueule de con, Jack !

— On perd notre temps, dit Tony. Pourquoi est-ce qu'on lui arrache pas le foie ? À moins qu'on ait le plaisir de voir la casse.

— Sois pas aussi con, Tony. On parle de trois briques et demie et t'es encore à compter les cacahuètes. Torture chinoise : on lui fait sortir les tripes en tirant dessus. Toi qui dis que les chinetoques sont en avance sur nous. »

Baja écarta les lèvres de Farissey au maximum et enfonça ses doigts le plus possible. Farissey sentit un tremblement au fond de sa gorge. Des insectes ? Des papillons ? C'était une pensée trop absurde. Baja mettait des papillons dans l'estomac de Farissey. Farissey avait envie de rire, mais il ne pouvait pas, il étouffait.

« Bouge pas, merde ! » Baja serra le cou de Farissey pendant quelques minutes. Tony Baja émit un étrange sifflement. Le métis se mit à chantonner. « *Picture yourself on a boat on a river...* »

« Plus rien de ce que tu regarderas ne sera pareil, mon pote. »

Puis Farissey comprit ce que voulait dire Carl Baja. Il le sut selon ses propres mots, ses propres terreurs. « Pas de trace sur toi. » Des histoires non écrites ; des personnages perdus à jamais dans un ordinateur.

Baja entendrait parler de lui, misérable, allant d'un couvre-feu à l'autre, d'un asile à l'autre, d'une assistance médicale à l'autre. Les yeux grands ouverts, angoissé et dément, comme si tout un siècle d'horreurs avait été greffé sur ses synapses. Personne ne songerait à demander à Farissey comment il en était arrivé là. Ils mettraient ça sur le compte du destin, ou de l'étrange mélange des gènes, de ces mauvais ancêtres. Parce que c'était comme ça, non ? L'homme qu'il faut élever pour attendre le mauvais moment. Ça ne pouvait plus être autrement maintenant, hein mon pote ? Ce n'est pas parce que celui qui tire les ficelles est ici-bas que ce n'est pas le destin pour autant, hein ?

Ce serait comme de prendre le chemin de Damas en sens inverse, une aube recomposée par une nuit qui construit et échafaude. Ne plus jamais voir dans les deux qu'imprécations et trahisons, ou ne plus jamais entendre le chant des oiseaux sans percevoir en même temps un tourbillon furieux de

présages dans sa tête. Il allait brûler, se consumer dans le seul espoir que ces orages électriques du Christ et de Kali s'apaisent enfin, que les drames s'achèvent sur un anniversaire, un croisement de routes, ou la plaque d'immatriculation d'une voiture symbolique et lui-même, parti, enterré, noyé, peu importe, mais confirmé dans ses convictions.

Farissey ne saurait jamais quelle dose d'acide Carl Baja lui avait fait avaler ce soir-là.

OceanofPDF.com

Les Baja restèrent avec Farissey pendant quarante-cinq minutes pour s'assurer qu'il n'allait pas régurgiter l'acide. Il commençait à sentir les premiers frémissements du trip – les gouttes de pluie sur le pare-brise qui ressemblaient à des perles ou des bulles magiques – quand ils le poussèrent hors de la voiture, sur River Way. Assis par terre, il regarda sa montre. Il était environ onze heures. À huit ou neuf heures du matin, le pire serait passé, se dit-il. Il s'accrochait à un mot, un concept, qui lui échapperait quand l'acide ferait son effet : *le temps*. Le temps marquait les pages du grand livre de l'expérience. Le temps mécanique, non pas le temps indivisible du rêve, du plaisir ou de l'enfer.

Farissey se rappela ses mauvais trips. Le mauvais génie de l'acide vous persuadait que vous n'aviez pas d'existence propre avant la drogue, que vous n'auriez pas d'existence propre après non plus, ni la sombre certitude du suicidé au paracétamol qui sait qu'il a choisi de mourir, bien que ce choix eût été fait dans une autre vie par un moi qui lui est devenu étranger.

Il sortit la demi-bouteille de vodka de la poche de son manteau, se perdit un moment dans la contemplation de l'étiquette colorée et l'image d'un cosaque qu'il trouva d'abord drôle puis troublante, comme si lui aussi avait des yeux qui l'observaient. Il but à la bouteille et s'abandonna au ciel.

C'était une soirée lourde, pesante, comme si Cardiff était enveloppé dans un châle crasseux. Il imagina tous les oiseaux qui faisaient leur nid dans le ciel, comme si les légions de corbeaux donnaient à la nuit non pas l'obscurité, mais une lumière masquée. Il regarda les deux comme on regarde un sombre drapé de plumes. La pluie avait cessé. Il ne se sentait pas mouillé, il n'avait ni chaud ni froid. Il ne sentait rien, pas même la vodka pure qui coulait le long de sa gorge. Les phares d'un camion l'aveuglèrent puis l'effrayèrent. On pouvait le voir depuis la route. Il savait qu'il fallait éviter la police. Il était pire de s'effondrer dans une cellule qu'à l'air libre, dans la solitude et les dangers de l'extérieur.

Il quitta Rover Way, vit les marécages le long de la côte de Tremorfa dans le lointain. Il décida de suivre le littoral et de retourner à Butetown en passant par les étendues désertiques. Il songea à l'alcool qui l'attendait dans son appartement et aux puissants antidépresseurs dans la pharmacie. La pharmacie commençait à lui apparaître comme autant de miasmes, un objet qu'il avait fabriqué à partir d'une idée. Il marchait sur l'air ou sur l'eau, en glissant, il geignait, riait, et marmonnait au milieu des marais.

L'estuaire qu'il atteignit au prix d'un immense effort, lui apporta quelque consolation. Il essaya de penser aux pouvoirs guérisseurs de l'eau pour échapper à la pression qui montait à l'intérieur de son crâne. Il s'assit un moment, alluma une cigarette, il était convaincu qu'un grand oiseau menaçant, une orfraie peut-être, s'était logé en lui et déployait lentement ses ailes à l'intérieur de sa tête. Il escalada les remblais sur les côtés de Clipper Road, essayant toujours de fuir cet oiseau.

Puis il se mit à courir, espérant se fatiguer ainsi et bercer l'oiseau qui le colonisait. Il parcourut un kilomètre à vive allure. Il ne s'arrêta pas sous l'effet de l'épuisement, mais parce qu'il venait de se rendre compte qu'il était pris dans une impasse entre les usines sidérurgiques et la mer. Il se mit à patauger dans l'eau, il en avait jusqu'aux chevilles. L'eau ne lui paraissait pas particulièrement froide, elle lui procurait plutôt une étrange sensation, comme s'il marchait dans de la mélasse. Il n'arrivait pas à trouver la direction à suivre à la seule lumière de la lune. Il décida de renoncer. Il retourna sur la grève et s'abandonna à l'oiseau logé dans son cerveau, à la nuit sans étoiles.

Il éprouva un réel soulagement quand la pression à l'intérieur de sa tête retomba un peu. Comme si l'oiseau avait pris son envol. Le silence l'entourait. Il ouvrit les yeux et vit une tête désincarnée, gonflée, qui flottait à la surface de l'eau. Elle se mouvait en même temps que lui, restait à hauteur de ses yeux. Elle n'était pas clairement définie, et ressemblait plus au contour d'un visage ou à un ballon. Il retraversa les docks, dans l'autre sens cette fois, et produisit un effort qui lui sembla avoir l'éternité de la pierre. La traversée entre ces grandes machines qui le dominaient et l'écrasaient, ces amoncellements de cuivre et de métal, coïncida avec une légère inflexion de la courbe de son trip. Il s'en rendit compte plus tard quand il arriva à la limite est des docks.

Il hésite, prend peur devant cette barrière que représentent les docks. Les employés dans leurs cages de verre sont terrifiants, comme des visages

sortis de cavernes, mais le monde extérieur commence à correspondre plus ou moins à ce qu'il voit ou au souvenir de ce qu'il voit. Il fuit à nouveau, retrouve une étendue marécageuse, il voit les premiers signes de l'aube sur les terres, et il se rend compte que la fin de la nuit n'apporte pas à la terre de la lumière qui descendrait des cieux : non, la lumière remonte de la rivière, comme de l'humidité, elle remonte de l'herbe et du béton comme si elle avait été contenue, vaincue par le poids de la nuit. Il songe à la lumière, au temps, au jour qui suit la nuit, au temps qui nourrit son esprit, mais qui ne se communique pas à sa montre.

« Monsieur ! Monsieur ! entend-il. Un peu d'argent pour les enfants. »

Le plus âgé d'une dizaine d'enfants s'adresse à lui depuis les grilles de la décharge. Il a tout d'un enfant, sauf peut-être cet accent irlandais, vieux comme la pauvreté ou les collines. L'enfant est sale, ébouriffé, il porte une veste d'adulte. Il fait signe aux plus jeunes qui jouent sur des tracteurs. Le bruit de ces roues en plastique sur le gravier est insupportable à Farissey. Dans le fond, un chien grogne avec la venue de l'aube. Un camion rôde en direction des docks comme une bête de proie.

Farissey plonge la main dans sa poche et jeta une poignée de pièces à l'aîné des gosses. Ils se dispersèrent tous comme des pigeons, cherchant des pièces au milieu des voitures, des pièces détachées, des vieilles chaises de bureau rouillées, et des machines d'imprimerie, dressées comme des obélisques, prêtes à être démantelées par le ferrailleur. L'idée lui vint soudain, comme une fourchette coupant à travers ses synapses : il faut que je rentre chez moi. Il faut que j'arrête Jess. Il faut que je m'interpose entre lui et Victoria. Je dois mettre mon ombre au milieu des ombres.

Il prit à nouveau la direction des docks, il passa King's Wharf et Customs Waterguard. Il espérait qu'en marchant il pourrait éliminer le poison dans son corps. Il pense aux dimanches lointains qui sont maintenant comme des idylles, des rêves.

Tout en marchant, il a le sentiment de mettre les pieds sur des faits, des événements qui existent avant même que nous nous retrouvions pris par eux. Il pense au cancer qui invite ces cigarettes jusqu'à nos lèvres, à tous les battements de cœur, à toutes ces horloges qui marquent les secondes depuis un millénaire. Une fin qui attend dans toute sa banalité tonitruante et silencieuse.

Il croit voir une femme solitaire sur la mer, avançant vers le rivage. Dans sa tête, elle devient la mère de Napoléon, elle qui, mystérieusement,

aimait visiter les champs de bataille longtemps avant que l'Empereur fût même conçu.

Il arriva au bout d'une autre impasse liquide. Ces docks de petite taille qu'on appelle Dead Man's Point. Il leva les yeux au ciel, espérant voir plus de lumière matinale. Il craignait que ce qui traversait le ciel n'ait déjà traversé sa tête. Les longs cris des mouettes se firent entendre sur l'estuaire. Le ciel était boursoufflé, plein à craquer, il implosait, chantait comme son sang, sortait de sa tête. Il eut l'impression d'avoir attendu une éternité avant que le soleil ne finisse par percer. Le soleil déchira le ciel comme s'il eût été dessiné sur du papier par un enfant. Il passait à travers comme de la musique, un son de cloches. Il attendit qu'une main invisible apporte une harmonie à cette discorde, et un long écho paisible. Ce jour, ou cette aube, ou cet intervalle dans le sommeil était ce qui comptait. Victoria était peut-être éveillée maintenant, de l'autre côté de la baie : son temps commençait tout juste.

Il regarde de nouveau sa montre, il voit l'espace et non le temps et soupçonne un dieu arnaqueur dont les horloges sont en fait des cartes qui offrent une direction spirituelle à quelques élus qui vivent parmi nous sans se faire repérer. Il a à peine pensé le mot « temps » que les aiguilles de sa montre se mettent à tourner à l'envers. Il se demande si « le temps » va le ramener à ce moment d'avant l'acide. Peut-il échapper à ce trip en remontant le temps ? Voyageait-il dans la nuit, vers un moment où les Baja ne lui avaient pas encore mis la main dessus ? Peut-être son existence pourrait-elle repartir à l'envers à travers le rêve de la réconciliation catholique, les gangs réincarnés et ces places incandescentes qui formaient la ville de ses rêves ? Le trip va peut-être l'amener jusqu'à la grande cour du Cardiff Royal Infirmary, la cloche de l'église sonnera midi pour la foule des morts dont les vivants ne sont qu'une espèce particulière et moins nombreuse. Peut-être sera-t-il emporté jusqu'à l'époque où il appelait Victoria et la réconfortait, comme elle le réconfortait, ou plus loin encore, à vendredi soir quand JD buvait au Schooner, que Farissey préparait le dîner et attendait le retour de Victoria après le travail.

Non, cette lumière vulnérable n'était pas la fin de la journée, mais l'aube bavarde et cruelle.

À dix heures du matin, il avait fini par se traîner dans Butetown. Comme il marchait à travers ce dédale de rues désormais étrangères et

indéchiffrables, il soupçonna que ses pensées étaient retransmises et retranscrites au quartier général de la police. Il entendait des voix qui disaient : « Il est de retour à Bute Street, maintenant », « Il s'est assis sur un banc », « Il allume une cigarette », « Il est devant sa maison. »

Il mit les clefs dans la serrure avec difficulté. La porte de l'appartement refusait de s'ouvrir. Il sonna avec insistance. Et la voix murmurait : « Il n'obtient pas de réponse. » « Où est Victoria ? » demandait-il. « Elle est chez Dolores », répondait la voix.

C'était une voix familière, moqueuse. Il se demanda si Jess n'était pas lui-même au centre de ces voix malfaisantes et organisait la liaison avec la police.

« Il est allé chez Val », disait maintenant la voix, plus étouffée, mais persistante, comme pour appeler les policiers. C'était calme dans le bistrot, quelques clients solitaires étaient penchés au-dessus de leurs journaux comme des animaux captifs qui bondiraient bientôt. Au comptoir, il ne regarda pas tant Val qu'un vide silencieux, sans paroles, sans images ni couleurs. Puis elle lui apparut. Une femme vieillie. Comme son visage était marqué ! Ses rides étaient comme des virgules partant de sa bouche.

« Suis-moi derrière, mon grand, tu seras mieux », dit Val.

Ses paroles sonnaient comme des pierres tombant au milieu d'un lac silencieux.

Puis il s'excusa maladroitement, marmonna quelques mots sur les difficultés qu'il éprouvait à passer des concepts aux signes et de son incapacité à s'accrocher à une idée pendant plus de dix secondes.

Il sortit deux billets de dix livres de sa poche et ce qu'il crut être une poignée de pièces. « Une pinte de vodka et une pinte de tonic, dit-il. S'il te plaît, reste un peu avec moi... »

Val revint avec les deux pintes. « Qu'est-ce qui se passe, Jack ?

— J'ai été... »

Ses dents tremblaient, il se balançait sur sa chaise. « Empoisonné... Il faut que je boive pour redescendre. »

Il but une gorgée dans un verre puis dans l'autre. Il se mouvait comme un robot, avec des gestes raides. Il jeta un regard circulaire sur la pièce. Des jaunes éclatants comme le soleil, des bleus comme le ciel, un décor des années cinquante que rien ne venait troubler, un sacré cœur, une ligne chronologique de photos de famille sur la cheminée.

« T'as vu Jess ? demanda-t-il d'une voix qui lui paraissait étrangère, qui sonnait comme un miracle sur les ondes.

— Non, Jack, ça fait des semaines que je n'ai pas vu Jess, dit Val, nerveuse. Mais c'est drôle que tu me demandes ça. La nuit dernière les Idren Boys m'ont demandé où t'étais et où était Jess. Je leur ai dit que j'avais assez de soucis comme ça. »

La police essayait de fermer son établissement sous prétexte qu'on y vendait de la drogue.

« Comme si une femme de mon âge savait quoi que ce soit sur la drogue.

— Tu peux toujours compter sur tes amis pour tém... pour te soutenir, tu sais.

— Mes amis..., fit-elle en retournant dans la salle du bistrot. Je n'ai pas d'amis, mon ami. »

Une fois seul, il laissa son regard s'attarder sur les murs qui l'entouraient. Les oiseaux sur le papier peint lui sautèrent aux yeux. Ils avaient des messages à lui transmettre, qu'il ne pouvait pas déchiffrer. Des pluviers, des bécasses, des courlis et des oiseaux de proie qu'il n'aurait pas su nommer. En vol, ils étaient la décoration du ciel. Immobiles, ils étaient primaires, des prédateurs. Il songea aux femmes adultères au Moyen Âge attachées sur les marchés pour que les oiseaux viennent picorer leurs seins et leur ventre.

Il but les deux verres en vingt minutes. Il s'assit pour fumer une cigarette tandis que la pinte de vodka se mêlait dans son estomac à la pinte de tonie. Sa pensée ralentissait. Il parvenait à se concentrer un peu. Il fuma une autre cigarette. Il alla compter son argent et se rendit compte que ce qui se trouvait sur le bar à côté des billets de dix livres n'était pas de la monnaie, mais les clefs de l'appartement de Jess à Atlantic Wharf, celles qu'il avait empochées deux ou trois jours auparavant. Il avait mis ses propres clefs dans une boîte aux lettres quand les Baja l'avaient ramassé. Empêcher les Baja de les voler et laisser un message à Victoria, lui disant qu'il était parti, contre sa volonté.

La pensée l'assaillit tout d'un coup... terrible dans sa globalité. Victoria partait à sa recherche, elle avait suivi le panneau. Elle était retournée à Atlantic Wharf où Jess l'attendait. On sonnait à la porte, Jess regardait par le judas. Vêtu d'une robe de chambre ou d'un kimono en soie blanche, il

ouvrait la porte, souriait de toutes ses dents éclatantes, et l'invitait à entrer comme il l'avait fait si souvent auparavant...

En chemin vers Atlantic Wharf, Farissey acheta une demi-bouteille de vodka. Il buvait à petites gorgées tout en se dirigeant vers cet ensemble immobilier anonyme.

Un homme torturé perd connaissance, songea-t-il. La douleur endort son être, mais pas le sentiment qu'il a de lui-même. Toutefois, cette angoisse n'appartenait pas tant à lui qu'à l'atmosphère, aux rues du ghetto de Butetown, aux eaux mortes de l'estuaire.

Jack. Jack. Jack Farissey. Il répéta ce nom, sans cesse, comme des enfants répètent un mot, ils disent « soleil » jusqu'à ce que le mot en devienne vide, risible, vidé de tout son feu et de sa furie. Puis, il fit un mantra avec « Jess Simmonds », sentit ce chuintement lui déchirer les nerfs. Jess Simmonds. Jack Farissey. Farissey. Son nom flottait dans l'air comme une fleur à trois têtes.

Il n'était désormais plus que dépossession. Les choses visibles ne parvenaient pas à préserver leurs formes, les pâtés de maisons qui le dominaient se métamorphosaient et devenaient des falaises sales et humides qu'il fallait escalader.

Très lentement, il se dirigea vers la cage d'escalier. L'obscurité l'entourait de toutes parts. Les lampes halogènes étaient cassées, le plafond s'effondrait, les murs étaient humides. Un autre monde : une antichambre caverneuse. Il appela l'ascenseur et attendit une éternité. Un grand Somali en sortit. Un mépris ancestral se lisait sur son visage, mépris de la faim, de la soif et de la distance. Son regard transperça Farissey et il continua son chemin.

Farissey écouta à la porte de l'appartement de Jess. Pas un bruit. Il ouvrit la porte. Un homme était assis sur une chaise directement en face de la grande fenêtre. Farissey ne voyait que sa tête, il avait les cheveux coupés ras. Il ne bougeait pas. Rien dans la salle de bains ou la chambre à coucher, mais une puanteur, une odeur de sueur qu'il pouvait presque goûter. Il sortit sur la pointe des pieds et referma la porte derrière lui, laissant la clef dans la serrure.

Il essaya deux appartements sans obtenir de réponse. La troisième fois, ce fut une vieille Somalie qui ouvrit la porte. Elle se tenait devant lui, fière, le dos droit, il n'y avait ni peur ni curiosité dans son regard. Elle ne parlait

pas l'anglais. Il leva un poing à hauteur de son oreille, mimant quelqu'un en train de téléphoner. Elle le fit entrer dans son salon, il n'y avait rien qu'une table, quelques couverts, du petit bois pour faire du feu, entassé le long du mur. Il trouva son carnet d'adresses dans sa poche intérieure et téléphona à Loudon Hargest.

En ressortant, Farissey posa deux pièces d'une livre sterling sur la table. La vieille Somalie l'empêcha d'aller jusqu'à la porte. Il lui proposa un billet de cinq livres, elle émit un sifflement désapprobateur et laissa le billet tomber par terre. Farissey le ramassa et rempocha les pièces.

Vingt minutes plus tard, Hargest arriva, une grande mallette à la main. Il portait un maillot de rugby et un pantalon en velours côtelé, marron. Il paraissait calme, discret, presque distrait.

Farissey s'appuya au mur du couloir. Il renvoya le regard solennel de Hargest. Quelque chose dans ses yeux qui refusait de se révéler.

À l'intérieur de l'appartement, Hargest agit prestement, avec beaucoup d'agilité pour quelqu'un de sa taille. Il menotta le poignet gauche de Jess au bras du lourd fauteuil et lui attacha les chevilles.

Farissey alla se poster entre le fauteuil et la fenêtre. Nu, à l'exception d'une serviette autour de la taille, Jess était encore endormi. Hargest appuya sur la nuque de Jess avec le pouce et l'index. Ce dernier se réveilla en sursaut. Puis il s'effondra à nouveau.

« Jack ? » fit Jess. Sans ses boucles blondes, les traits de son visage avaient pris quelque chose de grossier. Ses cheveux avaient été coupés jusqu'aux racines brunes. Ses pupilles sans lentilles de contact, des pupilles comme des clous de cuivre qui fixaient le vide. Jess paraissait intoxiqué au plomb, épuisé et pourtant encore inquiet, comme un poisson éventré dont le cœur continue à battre sur le rocher. Son expression était vide, comme quelqu'un qui aurait regardé trop longtemps et trop profondément une blessure ou une catastrophe génétique cachée au reste de l'humanité, une image dont un homme ne peut revenir que frapper de stupeur, proche de l'inconscience, l'esprit comme une terre brûlée.

« Jack ? » Jess allait parler, mais au lieu de cela il tendit la main qu'il avait encore libre, comme pour attraper un insecte, une puce.

« Je suis incapable de faire le mal », dit Jess en ouvrant sa main vide pour en donner la confirmation. « Tu devrais le savoir mieux que quiconque. »

Jess ferma les yeux, marmonna quelques paroles. Cinq minutes plus tard, la police scientifique arriva. Hargest emmena les techniciens devant la fenêtre, et leur désigna une quinzaine de poubelles à roulettes alignées dans la cour. Cinq longues minutes encore et les policiers firent une trouvaille substantielle dans les poubelles, qu'ils mirent dans un sac en plastique noir.

« Jack ? » fit Jess. Mais Farissey s'était déjà posté derrière le fauteuil.

« Jack ! » Farissey entendit la voix de Jess tandis qu'il allait rejoindre les trois policiers qui se tenaient en silence – le dos droit comme des personnages de dessins animés – au milieu de la pièce.

« Jack ? » Mais Jess ne pouvait plus voir que Loudon Hargest, le dos à la fenêtre, suant, immuable. Comme un spectre monumental se détachant contre la lumière resplendissante de midi.

Au commissariat central, Jess raconta à Loudon Hargest tout ce qu'il avait besoin d'entendre. Il parlait de façon agitée, accumulant les détails. Il reconnut avoir commis le meurtre de Christina Villers. Puis il passa plus d'une heure à décrire ses faits et gestes depuis samedi matin. Farissey était assis sur une chaise dans un coin de la salle d'interrogatoire. Il écoutait, délirait à moitié, sentait sa faible énergie sortir et rentrer en lui sans gâchis et sans perte.

Il allait se répéter et visualiser pour le restant de ses jours le récit de folie de Jess. Un mot allait le hanter. Il lui revenait de ses études d'anatomie : exuvie. La perte et le remplacement de la peau.

La chaise en face de lui était vide quand Jess se réveilla dans l'arrière-boutique de Sven Books.

« Une nuit... c'était notre accord, avait dit Jimmy the Hat, le magasin ouvre dans une heure. »

Jess avait plongé la main dans son sac et avait remarqué qu'il manquait un journal et une cassette. Il haussa les épaules, puis sourit. « C'est bon, Jimmy. Merci encore. »

Il avait parcouru les trois kilomètres jusqu'à City Road, une triste rue de magasins de voitures d'occasion, d'imprimeurs et de fast-foods. Ce samedi matin lui paraissait mal défini, télescopé. La malveillance se mêlait aux brouillards. Il voyait le monde se réfracter dans le lointain. Il essaya d'imaginer ce que serait le monde sans lui. Des magasins, des voitures, des tours grises, autant de granit, d'herbe, de croissance et de déclin qui n'auraient plus de témoin.

Jess s'endormit dans le fauteuil du coiffeur. Il s'éveilla et entendit le cliquetis des ciseaux, comme le bruit des criquets autour d'une tente. Il vit le coiffeur rougeaud reflété dans le miroir, ses yeux alertes de crapaud derrière de grosses lunettes. En dessous, des boucles blondes s'amassaient à ses pieds. « Alors on bosse dur ? » fit Jess en essayant vainement de sourire.

De retour sur City Road, il se sentit léger, soulagé du poids de ses cheveux. Il serra contre lui son élégant imperméable en gabardine et le boutonna pour cacher sa chemise de mariage mexicaine. Il avait presque l'air d'un parachutiste maintenant, avec ses épaules carrées, ses yeux en alerte et son sac. Il sentait des regards soupçonneux derrière lui comme il traversait la rue en direction de la quincaillerie.

Il dut passer devant des vieillards qui faisaient la queue en attendant le bus, rabougris, inertes et pourtant implorants dans leurs manteaux légers. Il hocha la tête poliment, les énergies qui montaient en lui lui dictaient la marche à suivre.

« Bonjour monsieur, j'ai besoin de couteaux pour la cuisine d'un restaurant », dit Jess en s'appuyant sur le comptoir tandis que ses yeux sans paupière essayent de se fixer sur un calendrier Pirelli.

Jess éprouve une soudaine antipathie pour le gros Italien chauve derrière le comptoir. Du genre Oncle Mario. Un ange à l'extérieur, un monstre chez lui.

« Quel type de couteaux est-ce qu'il vous faut, monsieur ?

— Des grands couteaux, des couteaux à viande, des couteaux de boucher », fait Jess en bégayant comme il se rend compte qu'il ne s'est pas bien préparé.

Jess choisit trois couteaux au hasard dans un catalogue.

« C'est pour votre restaurant ? » demande l'Italien qui revient de l'arrière-boutique. Il pose les trois couteaux pour laisser Jess les regarder. Il y a maintenant d'autres clients derrière lui. Ils marmonnent plutôt qu'ils ne parlent. Qui sont-ils ? Pourquoi ne les a-t-il pas entendus venir ?

« Non, c'est le restaurant de mon frère, je lui fais un petit cadeau.

— Il est dans le coin ?

— Non, loin d'ici, à Canton.

— Ces couteaux, faudra bien les aiguiser pour faire du bon boulot. Couper les steaks, couper la peau du cou. »

Jess se sent faible. Ce type m'a compris... « *couper* », « la viande *du cou* », un bon « *boulot* », et lui qui n'a qu'un seul boulot en tête. Il lui lance un regard vide. Tout d'un coup, cet Italien lui paraît plus grand, il a l'air d'en savoir plus, il est menaçant.

« Des pierres à aiguiser. Dans la cuisine. »

Dans la cuisine. C'était effectivement là que ça se passait dans le fantasme de Jess. Ce type a lu mes intentions. Un simple coup de fil et tout s'arrête.

« Des pierres à aiguiser dans la cuisine ? demande Jess d'une voix incertaine.

— Dans le restaurant de votre frère. Vous vous rappelez ? Des pierres à aiguiser dans la cuisine. »

L'Italien le considère quelques instants avant de sourire comme un ours.

« On en trouve de la bonne en ce moment. »

Jess se sourit à lui-même. Il me prend pour un junkie, rien de plus.

« C'est sûr », répond Jess pendant qu'on aiguisse les couteaux pour lui.

Il retourna en ville à pied, les couteaux tintaient au fond de son sac. Il commanda un petit déjeuner au café en plein air de Hayes Island. La nourriture et le thé furent déposés sur la table avec fracas. Jess éprouva un dégoût immédiat pour les œufs, il les transperça de sa fourchette comme autant de signes d'une créature en gestation. Une expression lui traversa l'esprit : des yeux pochés sur un fantôme. Il ne mangea que les toasts, but son thé et repartit dans la direction de Canton. Il avait à peine parcouru une vingtaine de mètres quand il se retourna pour voir des dizaines de pigeons attaquant son assiette comme un gigantesque organisme péristaltique en plumes. Il songea à la vie, la vie grouillante, les pulsations de la maladie tout autour de lui. Un peu plus tard le même jour, Jess songea que le petit déjeuner, ses nausées, le café ne s'étaient trouvés là que pour créer la réalité d'une image.

Il se rendit chez sa mère à Canton. Sa mère était une femme mince, hyperactive, qui approchait de la soixantaine. Elle lui ouvrit la porte. Elle portait un jean et un chemisier psychédélique. Elle essayait d'avoir l'air gaie, mais on voyait sa nervosité à l'expression de sa bouche. « Toutes ces jolies boucles blondes. Il n'en reste plus rien maintenant. » Elle lui caressa le crâne, ses yeux avaient quelque chose d'implorant. Il la suivit dans le salon.

« Et toutes ces histoires où tu t'es fourré ? » demanda-t-elle, en croisant ses mains arthritiques sur ses genoux, comme de vieilles racines emmêlées. Les frères Baja étaient passés. Ils l'avaient menacée et avaient emporté une des guitares de Jess, pour se rembourser en partie, avaient-ils dit.

« C'est juste pour une fois », dit-il pour la forme. Il regarda le grand aquarium dans un coin de la pièce, les poissons qui s'agitaient comme autant d'impressions innocentes qui attendaient encore de devenir des idées.

« Organise-toi, bon Dieu ! Et quand est-ce que je vais rencontrer cette Victoria ? Elle me fait grand-mère et au lieu de t'installer avec elle tu... tu passes la plupart de ton temps ici.

— Tu finiras bien par la rencontrer. À propos, j'ai besoin d'argent pour acheter des trucs pour bébé. »

Elle ne répondit pas. Elle prépara des pâtes en silence, et releva la sauce avec du basilic qu'elle cultivait sur le rebord de la fenêtre. Sa sœur vint les rejoindre. Elle portait un survêtement usé jusqu'à la corde, et une fleur blanche dans ses cheveux décoiffés et sans vie.

Après le dîner, ils fumèrent tous les trois des joints d'une herbe trop sucrée qu'ils avaient fait pousser eux-mêmes. Ils fumaient en silence, un air de déception émanait de leur mère.

« Vous deux qui revenez auprès de moi après toutes ces années. C'est le monde à l'envers.

— Qu'est-ce que tu fais ce soir ? lui demanda sa sœur.

— Je vais dans les docks », répondit-il sans lever la tête.

Sa sœur appela une amie puis alla à l'étage pour se laver et se changer.

Il monta à son tour et mit quelques affaires dans une trousse de toilette, puis se lava les pieds dans un seau. Il appela sa sœur dans la chambre. Il s'allongea sur le lit et appuya sa tête sur ses bras tandis qu'elle lui coupait les ongles. Il n'arrivait pas à se mutiler lui-même. Il resta allongé, paisiblement, s'interrogeant sur cette légende selon laquelle les ongles sont morts sur le corps et continuent pourtant à vivre après la mort.

Il redescendit, et sa mère lui glissa cent livres dans la main. Son air fatigué lui disait que c'était la dernière fois, sa dernière chance. Sa sœur le suivit, vêtue d'un chemisier noir et d'une jupe en jean, elle se dirigea vers la porte, visiblement fière d'elle, sans un mot pour sa mère.

En chemin vers Grangetown, il acheta une bouteille de Baileys. « On aimait ça, quand on était gosses », dit-il. Ils se la passaient en marchant. De temps à autre, ils étaient obligés de s'arrêter. Elle avait des crampes à cause de ses règles. Ils s'assirent sur le pont métallique entre Grangetown et les docks. Des ombres automnales passaient au-dessus de la baie, battue par les vents.

« Tu sais ce qui est bon pour les crampes », dit-il.

Elle regarda la Taff en dessous, sans répondre. Il n'y avait rien de troublé ou d'obéissant dans son regard. Il essaya de se rappeler les mythes hindous sur les règles. Un poisson nage vers le temps depuis une étendue sans rivage. Il entre dans le temps par le gosier d'une femme, suit le cours de rivières, s'incarne dans le sang menstruel et trouve son chemin jusqu'à l'océan. *Le sang glisse à travers elle comme un poisson. Crampes glacées.*

Ils allèrent d'un bar à l'autre dans Butetown, à la recherche du hachisch dont elle avait envie.

« J'ai un peu l'impression de m'enfuir », dit-elle quand ils se retrouvèrent assis l'un à côté de l'autre à boire du cidre au White Hart.

« Des fugitifs, dit-il, comme quand maman travaillait à l'aquarium. »

Il regarda sa courte jupe en jean. Ses jambes nues ressemblaient à de la graisse froissée.

Vers minuit, elle se dirigea vers le North Star. Jess alla au Casablanca. Il sentit un regard glacial et effrayant se poser sur lui quand il paya ses trois livres à l'entrée. Un raga que Jess ne reconnut pas puisait dans la sainte obscurité de la boîte de nuit. Il jeta un regard circulaire dans l'espoir de trouver une poufiasse qu'il pourrait flatter, charmer et soulever pour la nuit. Comme il ne trouva aucune des filles qu'il connaissait, il alla directement s'acheter de la drogue.

Les Initied Idren étaient alignés dans le couloir qui menait aux toilettes. Ils vendaient du haschisch et de l'herbe à dix livres. Les Idren lancèrent des regards ironiques à Jess et lui adressèrent des sourires sinistres. Ils étaient drogués, immobiles, toujours aux aguets comme des guerriers.

« Carl veut te voir, dit Primo en faisant passer un sachet de sulfates pour inspection. Il a déjà vu ton copain Farissey, et il s'est bien occupé de lui, si tu vois ce que je veux dire. »

Jess sentit les larmes lui monter aux yeux et il fit un effort pour ne pas pleurer.

« Dis à Carl que je veux tout arranger. Pour qu'on se fasse du fric tous les deux. Apporter une commande d'ecstasy de Manchester. »

Jess mit un peu de sulfates sur son doigt et le lécha. C'était peut-être un peu léger, mais la qualité était acceptable. Pas d'éphédrine dans le mélange. Et il ne sentait pas d'autre substance dont on se serait servi pour couper la drogue. Jess regarda au fond du sac en plastique plein de speed. Essayait de trouver un peu de sérieux dans son estomac comme un plongeur au bord de la falaise.

« Laisse-moi nettoyer tout ça, je ne veux pas sortir d'ici chargé comme une mule.

— Tout le sachet ! T'es cinglé ! Y a deux grammes, là. T'essayes de battre le record olympique ou quoi ? »

Jess mit quarante livres dans la main de Primo.

« T'es comme un footballeur brésilien, Primo... Pele, Zico, Socrates — un seul nom te suffit.

— Ouais, un seul nom suffit pour les flics. T'es prêt ? »

Jess était prêt. Une vision. Il ne dormirait plus jamais. Ces quelques jours, ces nuits, ces aubes pouvaient se mêler les uns aux autres dans cette série sauvage qu'il avait prévu de vivre.

C'était comme si tout s'arrêtait dans la boîte, quand il se faufila entre les danseurs et les videurs pour arriver dans la fraîcheur de la nuit, sans savoir si c'était le monde qui s'était arrêté, ou si c'était lui qui était allé au-delà, tendu au-delà de toute limite, son esprit fonctionnait telle une toupie sur des places désertes.

À deux heures, il rejoignit sa sœur au North Star. Elle était bourrée de barbituriques, presque incohérente.

« T'es revenu. Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-elle en bavant.

Il regarda ses cheveux bouclés auburn, son visage bouffi, ces yeux humides et vides, des paupières comme des capuches pointues.

« On va retourner à Atlantic Wharf, il y a encore de quoi dormir là-bas. »

Elle se leva, fit quelques pas vers la piste, pas tant pour danser que pour trébucher en se trémoussant sur un morne air de soul. Il l'emmena hors de la boîte et la soutint par les épaules jusqu'à ce qu'ils arrivent dans son appartement vide. Elle s'effondra tout habillée sur un matelas dans le salon. Elle portait toujours ses lentilles de contact. Elles se confondaient avec la cornée de ses yeux porcins. Il lui caressa la tête et regarda le secrétaire. Des huiles saintes, songea-t-il. Je pourrais l'oindre. Maintenant, elle ne craint rien.

On ne connaîtrait plus jamais une telle précipitation. Il tournait autour de son corps prostré. Il songea aux timides lumières de l'aquarium de Butetown, des lumières étranges qui se réfractaient sous l'eau. Puis cette créature l'envahissait. Une monstruosité, un poisson à la bouche idiote. Rien à voir avec lui.

Peu après l'avortement, son père disparut dans le sud de Londres. Il devait bien se douter de quelque chose. Il avait entendu de vagues rumeurs à Newport. Tard, un soir, dans l'aquarium, sa mère lui avait expliqué comment tout se dégrade entre les hommes et les femmes et comment l'homme quitte la femme, mais jamais ses enfants. Jess écouta comme un enfant qui peut comprendre le départ dans un cas comme : « Je te tue », mais pas sous la forme immédiate et sans raison de la mort ou de l'abandon.

Il se rappelle qu'il était parti vers la porte de l'aquarium, puis s'était mis à courir, courir, courir, aussi loin que possible, il ne savait même pas jusqu'où. Il avait fini devant les docks, vers Rover Way, à côté des

caravanes de gitans, avec un chien qui aboyait dans le lointain, le ciel noir comme du charbon, et lui qui pensait pouvoir triompher de la perte et de l'absence, parce qu'il était au-dessus de tout cela, dans l'éternité silencieuse du chagrin et de la rage.

Il retourna à l'école, mais il ne rattrapa jamais le temps perdu. Il fit de la musculation, prit de la masse, et se mit à jouer de la guitare. Il ramassait des filles par dizaines, puis il les rejetait, il avait gagné le respect de ses pairs et avait mis une distance grave et sadique entre lui-même et les femmes, toutes les femmes. Et tout avait plutôt bien marché jusqu'à ce que Farissey parte faire des études de pharmacie. Même à cette époque, il imitait Farissey, et il était parti à son tour. Il jouait de la guitare dans les groupes d'Amsterdam, et s'était élevé dans l'échelle sociale des utilisateurs de drogues. Il avait fini par travailler dans une usine de conserves d'oignons. Mais de retour à Cardiff, il était en avance sur les autres. Après ça, il avait eu sa place à lui dans Butetown.

« Comme maintenant », dit-il en s'adressant à lui-même devant le miroir de la salle de bains.

Il jeta ses lentilles de contact dans les toilettes et tira la chasse d'eau. Sa montre lui indiqua qu'il était six heures du matin. Il regarda les aiguilles d'un air incrédule. Il ne s'était pas rendu compte qu'il avait arpenté tous les recoins de cet appartement vide. Ni qu'il s'était parlé à lui-même pendant des heures et des heures en se roulant une cigarette après l'autre.

« Quand est-ce que le jour viendra ? » demanda-t-il au miroir. Sans les lentilles, ses yeux avaient maintenant une expression cruelle et sans fond. Une dureté de surface et un éclat semblable à celui du métal.

« Hier ! Tu as été formidable. Comme un écolier. Tu as déjà réussi cet examen.

— Comment j'ai fait ?

— De l'extérieur vers l'intérieur, puis de l'intérieur vers l'extérieur. Une excavation. Une évacuation. »

Regarde-moi ce connard, songea-t-il en se rasant. Non, mais regarde-le. Dans l'aube d'un miroir, lacérations et lumière. Prêt à se raser, à faire des grimaces, à se tordre la bouche. Comme si son visage était le seul visage de merde en ce monde.

« Barre-toi, connard.

— Tu es coincé, tenu par mon regard, partout où tu iras.

— Déconne pas avec moi.

— Toi, déconne pas. »

La fenêtre laissait passer une lumière éclatante, dotée de la violence aiguë, perçante d'un soleil automnal. Une aube sans sommeil parmi d'autres, une matinée stridente et déshydratée parmi d'autres. Il mordit sa langue jusqu'au sang. Il aurait aimé trouver des rideaux. Voiler et dévoiler. *Démasquer*. Comme s'il pouvait couper cette fine couche de peau qui lui recouvrait le visage.

« Connais-moi pour ce que je suis, pour ce que je vaux », répétait-il sans cesse.

L'eau glacée qui le brûle, les muscles écorchés, tous les organes épuisés par la lutte contre le sommeil. Une eau qui coule dans son pantalon, doucement, lentement, à la température du corps.

Il ne sait pas combien de temps il est resté devant le miroir. Il a hurlé quand il a vu du sang dans le lavabo. Pas le moindre chiffon dans l'appartement. Paniqué, il trouva un Tampax dans le sac à main de sa sœur et le mit sous l'eau froide. Puis il l'appliqua sous sa pomme d'Adam pour obturer la plaie.

Sa sœur bougea sur le matelas pendant qu'il s'habillait. Elle rampa jusqu'à la salle de bains. Il l'entendit vomir et vomir encore, sans cesse. Puis elle se mit à sangloter.

« Dors, recouche-toi », dit-il à la porte.

Sa jupe et son chemisier étaient couverts de vomissures.

« Tu pourras laver ça dans la baignoire, ici.

— Non », dit-elle en se relevant. Elle s'aida d'une sèche serviette. Elle montra du doigt l'imperméable vert qui lui descendait jusqu'au genou, l'écharpe jaune jetée négligemment par-dessus l'épaule et le sac sur l'autre épaule.

« Où tu vas ?

— Mettre de l'ordre. »

Elle s'assit sur le rebord de la baignoire, sentit la nausée qui la reprenait et elle se prit la tête à deux mains.

« Tu ferais bien de commencer par mettre de l'ordre dans ta tête », dit-elle.

Il était neuf heures et demie ce samedi matin lorsque Jess arriva devant la pharmacie. Victoria ouvrit la porte, vêtue d'un peignoir pourpre, les

cheveux couverts de henné et brossés en arrière. Il lui fallut quelques secondes avant de le reconnaître.

« Où est Jack ? »

Elle tremblait légèrement.

« Je ne vais pas rester à te parler là dehors », répondit-il.

Sa voix était sèche et rauque. Il la suivit à l'étage puis dans la cuisine. Il n'y avait plus rien entre eux, plus d'énergie dans ce champ, maintenant que Farissey était parti. Il baissa les yeux vers la cigarette qu'il était en train de rouler. Il avait les larmes aux yeux. Il se sentait effondré, accablé, rongé du dedans comme du dehors. Tout était taché et minable à l'exception de son imperméable luxueux. Comme il était loin de l'image qu'il avait toujours projetée. Un homme méticuleux qui se douchait sans cesse, qui repassait avec une extrême précision, mettait du déodorant, de l'after-shave et des lotions pour la peau deux fois par jour.

Jess s'appuya contre la porte de la cuisine et posa le sac à ses pieds. Il l'observa tandis qu'elle se dirigeait vers l'évier pour rincer le henné qu'elle avait encore dans les cheveux. Jess joignit l'extrémité de ses doigts et sentit comme une décharge électrique lui parcourir les nerfs.

« Les Baja ont eu Jack.

— J'avais deviné toute seule, dit-elle.

— Au bout du compte, tout tourne autour de lui. Tu le sais, non ? » cria-t-il comme elle disparaissait dans la chambre à coucher.

Elle revint avec une brosse et un sèche-cheveux.

« Si quelque chose de grave est arrivé à Jack, dit-elle en pesant ses mots, mais d'une voix tremblante qui trahissait son exaspération. S'il ne revenait pas, par exemple. Tu sais ce qui t'arriverait, hein ?

— Quoi ?

— Quand tu te regarderas dans le miroir, tu ne verras rien.

— Très malin, vraiment très malin. Dès que j'aurai un peu avancé, j'irai le retrouver, et ça s'arrangera.

— Une fois que tu auras avancé ? »

On entendait maintenant un profond mépris dans sa voix, un mépris dénué de prudence.

« Je vais régler la situation entre nous et les Baja.

— Toi ? Tu vas régler son compte à Carl Baja ? »

Elle reposa le sèche-cheveux sans l'éteindre.

« Écoute, Jess, dit-elle, calmement cette fois. Si tu sais où est Jack, dis-le-moi, j'ai appelé tous les hôpitaux. Et si tu ne sais pas, laisse-moi tranquille. »

Elle parlait lentement, comme si elle s'adressait à un enfant ou un réfugié. Il sentait la colère monter en lui comme une autre drogue encore. « Si tout ça, ça concerne le bébé, continua-t-elle, alors laisse tomber. On a déjà décidé.

— Le bébé, fit-il. Le putain de bébé. »

Il baissa la voix avec une supériorité lasse. « Les Idren sont venus chez moi, ils ont menacé ma mère. Je ne peux rien faire sans assurer mes arrières. Tu as tout fait pour qu'ils puissent mettre la main sur ces documents. Qu'est-ce que tu dis de ça...

— C'était un accident. »

Elle se remit à se sécher et à se brosser les cheveux. Il traversa la cuisine à grands pas, sortit une bouteille de gin du placard, il l'ouvrit et en but une généreuse gorgée.

« Ne t'inquiète pas, tu peux y aller, c'est Jack qui l'a acheté.

— Je ne m'inquiète pas », dit-il. Il porta la bouteille de gin à ses lèvres et se tourna vers elle en reprenant une gorgée.

Elle l'aurait vu à cet instant, un mètre quatre-vingt, sauvage, bouchant l'embrasement de la porte de la cuisine, la dernière chose qu'elle verrait, les pommettes noircies, une peau grisâtre soudainement rougie par l'alcool, des yeux à peine plus gros que des têtes d'épingle, aveugles, fixes. Un souffle froid, inquiétant, le précède. Elle aurait su qu'il n'y avait rien derrière elle qu'un meuble, avec des assiettes et des casseroles, le mur inégal et la vieille cuisinière noire. Mais il ne se passa rien à cet instant précis, et il resta là à lui sourire : avec ses dents pourries et ses airs de chérubin, mélange de supériorité malveillante et d'innocence blessée et retrouvée après les épreuves traversées – le sourire d'un garçon qu'on n'aurait pas enterré, un revenant devant la grille et qui renaît dans ses jeux crépusculaires.

Il posa le sac à ses pieds pendant cette petite éternité durant laquelle elle se tient toute droite en se brossant les cheveux d'un geste mécanique – comme si elle était droguée ou en proie à une sorte d'autisme – et feint l'indifférence, l'absence de curiosité.

« Jess, tu ne veux rien savoir de ce bébé. Et ça me va parfaitement », dit-elle.

On entendait un vague tremblement dans sa voix, un détail bienvenu qu'il n'aurait jamais envisagé jusqu'à ce qu'il sache, jusqu'à *maintenant*.

« Ça te va parfaitement ? » répéta-t-il sur un ton légèrement moqueur et méprisant.

Électrique et velouté. Hors de question qu'il sorte de la cuisine. Après tout, le gros oncle Mario dans le magasin avait tout vu venir. C'était écrit : il fallait que ça se passe comme ça.

« Allez ! Dis quelque chose qui veut dire quelque chose. N'importe quoi. Parle-moi de ces putains de documents. Les Idren sont à mes trousses. Parle-moi de ça. Parle-moi de ce qu'ils ont bien pu faire à Jack. Allez, parle. »

Son visage était déformé par la fureur ; laid, très laid, comme ce doigt qu'il agitait devant lui, ce nez crochu de prédateur, au milieu de son visage, comme les couleurs éclatantes qui servent de mise en garde sur un scarabée exotique. Elle avait peur, tremblante et figée au même instant.

« Qu'est-ce que tu veux que je dise au juste, Jess ? » Un frémissement dans sa voix, comme le vent dans les feuilles. La puissance et la lumière et l'azur pur et les nuages du baptême, c'est du moins ce qu'il ressentit.

« Hm... » Il continue de sa voix rauque de baryton, tant qu'il pourra produire ce son, tant qu'il aura l'impression que ce n'est pas lui qui parle, que quelqu'un d'autre l'a appelé, se sert de lui, tant qu'il sait qu'il est son propre enfant, le père de sa propre personne, qu'il a donné naissance à un autre être au sein même de son être. Un autre discours, un feu qui se forme et se love et les ailes du phénix dans son crâne, comme s'il pouvait voler ou tomber en cendres, en mottes de terre funéraire.

« Cette fois. Cette fois. Et on déconne pas. Là ! D'une minute à l'autre. »

Son écharpe a dû glisser de son épaule parce qu'il perçoit quelque chose du coin de l'œil et il pense qu'on l'attaque, qu'on lui saute à la gorge, il se retourne brusquement et donne un coup de pied dans le sac qu'il a posé à côté de la table de la cuisine et Victoria entend un tintement plus inquiétant que le joyeux bruit de bouteilles qui s'entrechoquent.

C'était la seule chance qu'elle ait eue, et il se rend compte que ses chances et les siennes ne font qu'un.

Il pense que l'écharpe qui vient de glisser est un serpent ou un lézard qui darde sa langue par-dessus son épaule, un serpent que la moquette a réchauffé, rouge, hideux, reptilien. Tout est si froid : lui, elle, la moquette,

les placards, la table, la lumière électrique, et le robinet qui continue à couler.

« Tu déconnes pas avec moi », dit-il en reprenant son attitude précédente face à elle. Victoria, paralysée par la peur, le dos aux éléments de la cuisine. « Plus maintenant », ajoute-t-il en comprenant qu'elle est désormais à sa merci. Elle ne fera plus jamais librement le moindre mouvement.

« Tu déconnes pas avec moi ! Tu déconnes pas avec moi. »

Il avance vers elle. Il met un pied devant l'autre avec la détermination d'un infirme ou d'un funambule. Il lui prend la tête entre ses mains et la tord. Comme s'il voulait l'arracher. Il la lui cogne contre les éléments de la cuisine. Du sang, tant de sang, en cet instant qui paraît figé.

Peut-être qu'elle n'est pas sérieusement blessée, parce qu'elle est en train de geindre et de l'implorer.

Des conneries du genre de : « Jess ! Jess ! Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ? » Il lui donne trois ou quatre coups de tête en plein visage, et cette fois, elle est à moitié assommée, et il lui plonge la tête dans l'évier dans une eau répugnante, verte, que le shampoing fait encore mousser, et il la maintient comme ça jusqu'à ce qu'il voie les bulles remonter à la surface. On a l'impression que l'eau a des yeux, des yeux de bébé, non, des fœtus d'yeux encore en train de se former. C'est à ce moment-là qu'il pense aux couteaux, et il en sort un du sac. Elle semble comprendre ce qui arrive parce qu'elle hurle : « Jess ! Pour l'amour du Ciel ! C'est ton enfant, je sais qu'il est de toi ! » Il lui ordonne de fermer sa sale gueule, tandis qu'il brandit un couteau devant son visage et en cherche un autre.

Qu'est-ce qui lui a pris d'acheter tant de couteaux ? Alors qu'il savait qu'il y en aurait trop. C'est ce qu'il est obligé de se demander tandis qu'il lui écarte les fesses avant de commencer à porter les coups. Son peignoir se couvre de sang, et il sait que le couteau est sa langue et qu'il lui fait l'amour comme il a toujours voulu. Mais tout ce qui sort c'est du placenta, du sang, de la saleté, rien qu'il puisse tenir au creux de sa main, écraser entre ses doigts, il ne voulait pourtant rien de plus qu'un morceau de viande, chaud, bouillant, cru, très cru, mais c'est à peine plus résistant que des vers, il donne de grands coups, la poignarde, triomphant et absent à la fois, il se tient droit, rigide tandis qu'elle tombe comme une feuille morte quittant son arbre.

Non, non, c'est lent, lourd, avachi, et c'est quelque chose d'autre qui s'en va, léger, comme la vie quittant un corps, toujours plus haut à travers le pourpre et l'indigo, le vermillon et le bleu, cherchant la perfection, la transparence permanente, puis s'en va comme l'air d'un ballon, en ne laissant derrière que rides et décrépitude, des chiffons sans vie et sans forme quand on a arraché les coutures de la poupée. Chienne, pute, à l'abri des violences de par son sexe et son état, désormais protégée, intouchable, et ça n'a pris qu'un instant pour l'emmener jusque-là, pour lui montrer comment ce serait, et maintenant tout va bien, chienne qui l'avait répudié à nouveau quand il avait tant besoin d'elle, quand il avait tant besoin de Farissey. Et Jess lui-même ? Il baisse les yeux, drogué, sans reflet, vide, sans énergie pour diriger son regard ailleurs, tout le speed se mélange en un tourbillon à l'adrénaline pour l'enfermer dans un tremblement désincarné. Immobilité de la fatalité et de l'incompréhension, fier, risible, comme un monstre du destin, sorti d'un dessin animé.

Son sang à elle. Un peu du sien aussi ? Son sang sur ses mains, ses vêtements. Et ce marécage peu profond et visqueux au milieu duquel il se dresse. Il entend le bruit régulier et pourtant pressé d'un sèche-cheveux. Si seulement il pouvait parler à Jack Farissey. Si seulement ce pacte adolescent le liait toujours. Ils avaient juré si souvent au cours de ces lointains soirs d'hiver qu'ils seraient des frères. Quoiqu'il arrive, même si c'était très grave, très sanglant. Parler de quoi ? De Victoria ? Mais comme lui, elle n'existait plus maintenant.

Privé de sommeil, il vécut le lendemain comme un rêve éveillé. Il se mouvait entre une indifférence figée et des moments d'angoisse lucide. L'après-midi pouvait disparaître en un clin d'œil. Cinq minutes au bar s'estompaient dans un brouillard, comme une côte rocheuse dans le lointain.

Privé de sommeil, il craignait qu'elle vienne hanter ses rêves. Un après-midi, alors qu'il somnolait, il se mit à rêver qu'elle traversait la baie sur une nuée d'or, laissant derrière elle une traînée d'auras, cette résonance particulière que seule une profonde solitude peut conférer, dans les films, les tableaux, les souvenirs. Parfois encore, elle ouvrait un manteau pour révéler un torse traversé de mille cicatrices.

Il entendait sa voix dans la sirène d'un bateau, d'une ambulance, dans le silence morne des quais après la tombée de la nuit. Il s'attendait presque à la rencontrer au cours de son errance, de même que ceux qui souffrent d'un deuil récent ne seraient pas étonnés de voir la chaise en face d'eux, à nouveau occupée par une épouse joyeuse ou aimante, ou de sentir une main prendre la leur au milieu d'une promenade le long d'un chemin de campagne ou d'une rivière. Mais dans tout ça, il n'était pas près d'oublier l'enfer qu'ils avaient traversé, seulement pour y voir un enfer moins terrible que celui qu'il connaissait maintenant.

Mercredi après-midi il marcha à travers Butetown sans autre but que de retrouver l'ombre ou un débris de lui-même parmi les bâtiments et les allées de son enfance. Tout en marchant, il observait les changements qu'avait apportés la Dockland's Regeneration Corporation. Comme le visage d'une ville change plus vite que celui de ses habitants ! Il se rappelait avoir entendu dire qu'il existait une tribu nomade dont les membres se reposaient tous les trois jours pour que leurs âmes puissent les rattraper. On ne faisait pas preuve d'un tel bon sens dans les villes.

À Pier Head il alluma une cigarette et regarda au-delà des eaux de l'estuaire. Cette eau ne lui appartenait plus ni la voix qui lui avait soufflé

une promesse d'aventures pendant les moments de solitude de sa jeunesse. L'eau était sans relief, mais s'animait de la vie des bergeronnettes et des canards. Il se recroquevilla pour se protéger du vent de la baie et de son étrange soleil, aujourd'hui semblable au silex, la sentence d'un éclair de magnésium. Il pouvait en rire et c'est ce qu'il fit, et l'eau morne lui renvoya son rire. Il crut entendre un nom prononcé par l'écho dans le creux du vent : « Jack, Jack Farissey. » Pourquoi est-ce que personne n'était venu à lui ? Pourquoi avait-il été, lui, choisi parmi tous les autres pour survivre, lui qui aurait préféré être à leur place sans restriction ? Est-ce que tout dans son existence avait convergé vers cette absence ? Il essaya d'y réfléchir, mais encore une fois peu lui importait, tandis qu'il arpentait les grands espaces en attendant son tour.

Le lendemain, juste après l'aube, il fit son sac et se dirigea vers la gare. Sous le pont de Bute Street, une vieille clocharde poussait un caddy plein de vieux journaux humides et de boîtes en carton.

Son corps sentait le poids de sa personne, son pas était lourd et indéchiffrable. Il tenta de se promener avec légèreté, mais, à nouveau, adopta la pesante démarche des morts. Il imagina que la ville était une citadelle se détachant sur une page d'eau salée, le corps était une enveloppe adressée à Dieu. Sur Caroline Street, il sentit le vent qui rassemblait les vieux journaux et les papiers d'emballage de frites en un gros tas de déchets. Il rejeta cette image précisément parce qu'elle lui paraissait trop spontanée.

À la gare, il se posta sur le quai, attendant de voir arriver et repartir le train pour Paddington. Il se demanda ce qui se serait passé si Christina était restée à bord du train, sereine, une cigarette aux lèvres, en regardant la voie et le petit pont qui approchaient, en laissant disparaître derrière elle les pylônes, les clôtures, les chemins, le paysage, les rambardes et les ponts.

Il décida de ne pas prendre le train et monta dans un taxi. Il alluma une cigarette, et jeta la cendre par la fenêtre. Deux cigarettes plus tard, le taxi quittait Cardiff.

Il s'arrêta devant le bureau d'accueil du camp de vacances. Il remarqua les quelques arbres sans vie, disséminés ici et là, la cour grise, les impeccables rectangles de gazon. Dans le lointain, le soleil matinal se reflétait sur un toit en plastique.

La course coûtait vingt-cinq livres. Distrait, il en donna quarante au chauffeur de taxi. Il lui laissa la monnaie en pourboire et ignora sa gratitude.

Un vieux manteau rouge usé et sans joie sortit de la porte-tambour. C'était la dernière semaine de la saison, lui expliqua le manteau rouge. Sur les mille quatre cents chalets seuls cinquante étaient occupés.

Son bungalow était meublé d'un lit en métal, d'une petite table de nuit, d'un téléphone sans ligne extérieure, d'une douche et d'un lavabo sur lequel était posé un verre taché par le détergent. On y trouvait aussi une radio, une carte du camp, un guide des activités de la région. De sa fenêtre il pouvait voir toute une série de manèges recouverts par des bâches. En face, une salle de bingo et un restaurant grill. Il assimila tous ces détails avec une morne satisfaction.

Une fois seul, il sortit trois bouteilles de whisky de son sac. Il s'allongea sur le lit, ouvrit la première bouteille et se mit à boire au goulot. Cet après-midi-là, il joua au flipper avec une concentration idiote, obligeant la machine à lui concéder douze parties gratuites. Puis il fit trois parties de billard et se retira dans un bar vide. Le barman avait des taches de rousseur, des cheveux bouclés roux avec une raie au milieu. Il lui expliqua avec enthousiasme que les amours passagers figuraient parmi les avantages du métier de serveur. Sa joue gauche était agitée d'un tic.

Le soir, au restaurant, il commanda un steak frites qu'il toucha à peine. À la table voisine, un vieillard fumait le tabac à pipe plutôt rare qu'aimait son père. Cette coïncidence banale l'entraîna dans une conversation étouffante avec la femme du vieillard.

Après le dîner il but du whisky devant son bungalow. Il écouta poliment une femme âgée d'une quarantaine d'années qui se plaignait du goût de son mari pour le jeu et lui expliquait qu'il avait vendu des bijoux de famille pour moins que rien.

Ses bras flasques débordaient de sa robe à fleurs. Elle traînait derrière elle un labrador arthritique. Il caressa le chien, but une gorgée de whisky dans le verre opaque. Le goût du whisky, le plaisir âcre du tabac, le vent frais sur son visage, tout cela justifiait l'effort de vivre.

Un peu plus tard, il se dirigea vers la clôture au-delà de laquelle se dessinait une autoroute. La circulation était dense. Il s'assit sur un banc et regarda le défilé corpusculaire des voitures. Il leur enviait le fait d'avoir une destination, et décida d'appartenir à ce flux artériel.

Ce soir-là, au bar, il s'assit en face d'une femme d'une quarantaine d'années, habillée avec élégance. Il l'observa discrètement en se demandant pourquoi une femme comme elle passait ses vacances dans un tel endroit. Elle portait un foulard Hermès, une broche précieuse accrochée à une robe d'un beige ingrat. Elle avait les traits fins, bien dessinés, un visage sculpté par de prudentes boucles auburn. Elle n'avait rien de dur, même l'inquiétude qui se lisait dans ses yeux était douce, empreinte de compassion, et ne rejetait personne. Il y avait aussi en elle quelque chose qu'il désirait, mais qu'il ne pouvait pas comprendre. Une sorte de paix, une grâce, comme par certains soirs pourpres, un visage à l'autre bout d'un couloir, un bâtiment abandonné ou des notes de piano étouffées peuvent rappeler une ambiance désormais disparue.

« Vous êtes d'ici ? » demanda-t-elle avec un léger accent gallois.

Elle était à la fois détendue et ironique, comme s'ils pouvaient à tout moment entamer une relation plus gaie ou plus intime.

« Cardiff. Les docks.

— Ce que l'on appelait Tiger Bay autrefois ?

— Oui, mais ça a changé.

— J'en sais quelque chose. »

Elle expliqua alors qu'elle se servait du camp de vacances comme d'une base depuis laquelle elle se rendait quotidiennement à Cardiff et qu'elle ne revenait parfois pas avant dix heures du soir. « C'est drôle, dit-elle, mais je ne peux plus y passer la nuit. Trop de souvenirs ? Je ne sais pas. »

Après quelques verres, il apprit qu'elle s'appelait Susan. Elle s'était installée à Cardiff pendant son adolescence et s'était fourvoyée dans un mariage catastrophique. Elle avait eu un enfant, mais ça ne l'avait pas empêchée de partir avec un homme d'affaires de Swansea. Elle avait perdu son accent de la campagne, mais on avait aussi exigé d'elle qu'elle renonce à ses racines. Légalement, elle était bigame après ce deuxième mariage, mais le mari qui vivait à Cardiff était un ivrogne et un raté, il ne le savait pas et s'en souciait encore moins.

« J'ai dû laisser une toute petite fille derrière moi, dit-elle. Je l'ai abandonnée une fois, et elle m'a abandonnée pour de bon. »

Elle marqua une pause, son attention avait été attirée par l'arrivée de deux jeunes filles dans le bar. Elles portaient des robes voyantes, mais il y avait dans leur allure quelque chose de sophistiqué. Des call-girls, songea-t-il. L'une d'elles se déhanchait, mélange de défi et d'invitation, l'autre avait

la bouche déformée par une grimace de survivante. Susan observait tout cela de ces yeux doux et inquisiteurs qui se refusaient à céder à la provocation.

« Vous devez vous dire : cette femme est une dingue, dit-elle, elle ne connaît pas la chanson.

— J’essayais de ne rien penser du tout.

— Merci. Vous êtes un gentleman. Mais ne vous inquiétez pas. Ça fait un moment que je fais ça.

— Quoi ?

— Observer », dit-elle avec ce mélange de tristesse et d’espièglerie qui l’attirait tant.

À onze heures, il lui proposa de la raccompagner jusqu’à son bungalow.

« Merci, dit-elle en lui tendant la main, mais je préfère avoir le plaisir de vous laisser là où j’ai eu le bonheur de vous trouver. »

Cette nuit, il fit de nombreux rêves. D’abord d’une aube brumeuse et éthérée. Il descendait les marches d’un tribunal à travers ces nappes, légèrement, comme une colombe. Il recherchait Victoria et on lui répondait qu’elle l’avait quitté pour un royaume de couleurs ascendantes, et que chaque couleur était une chambre dans laquelle elle s’élevait jusque vers un sommet impossible, toujours au-delà et dans une lumière où rien ne s’offrait à la vue, où la couleur et la nuance n’étaient plus. Dans un deuxième rêve, alors qu’il était presque éveillé et commentait ce spectacle, il mourait d’un cancer du poumon et elle apparaissait à son chevet. Elle lui faisait signe. Il lui adressait un de ses rares sourires radieux, quittait son lit et la suivait. Dans les deux rêves, c’était Victoria qui en était le centre, dans chaque rêve, elle était paisible. Dans un troisième, Christina apparaissait à son tour, mais il ne réussissait pas à se souvenir du reste, il apprenait qu’il était à la jonction du passé et de l’avenir, quatre silhouettes et deux cadavres sur la scène d’un sacrifice.

Dans le dernier rêve, il marchait à travers Butetown, en compagnie de Susan. Le Custom House n’était plus qu’une jungle de miroirs. Elle s’habillait en imitant les putes, prenait des poses. Son identité se perdait dans les reflets jusqu’à ce que son nom devienne tous les noms, et son visage tous ces visages qu’il ne reverrait plus jamais. Ensuite, il se retrouvait dans une chambre d’hôtel de Cardiff et Susan était à nouveau elle-même. Il avait peur, mais quand elle se mettait torse nu, il comprenait

qu'il fallait qu'ils fassent l'amour dans cette odeur aigre-douce de chair légèrement vieillissante. Il en éprouvait du regret par la suite. Tout avait été maladroit, lent et triste. Mais ç'avait été aussi une expérience purificatrice, comme s'ils aspiraient leurs tristesses mutuelles l'un dans l'autre, pour lui donner un sens grâce à ce pathos que seuls les inconnus qui se comprennent peuvent créer, heureux d'être des inconnus, à l'abri dans la douce étreinte d'un anonymat qui n'exige rien d'eux. Puis elle se mettait à pleurer, en une série de sanglots étouffés.

« Je suis désolée, disait-elle. Ce n'est pas toi, c'est ma fille. »

Au réveil, ces mots résonnèrent dans son esprit. Ces visites quotidiennes à Cardiff étaient-elles une sorte de pèlerinage ? Était-elle elle-même comme ces soldats qui retournent sur le lieu où leurs camarades sont tombés, plutôt que vers un cimetière, des arbres, une pierre ?

De toutes les tristes quêtes, songea-t-il, celle-ci doit être la pire. Errer à la recherche de la connaissance, plutôt que du plaisir et de la distraction : regarder les jeunes filles, essayer de découvrir les peurs, les dépressions, les confusions qui les avaient menées à cette existence mortelle. Trop tard pour revenir. Un fantôme à la recherche d'un fantôme, la culpabilité et le sentiment de l'inachevé qui la rappellent pour expier, pour comprendre, pour coucher l'ombre d'elle-même sur l'ombre du départ.

La lumière cruelle qui précède l'aube emplît la pièce au moment où il tira les minces rideaux jaunes, légèrement luisants. Le monde au réveil lui paraissait moins réel que la vie de ses rêves. Quand on vit dans le réel, se risqua-t-il à penser, on n'obtient rien de plus que la réalité. Il appela la réception. Il n'y avait aucune femme inscrite sous le nom de Susan ou qui correspondît à la description qu'il donna d'elle.

Il s'allongea sur le lit, reposa sa tête sur l'oreiller et prit conscience que chaque instant était en train de se dissoudre dans le passé. Le temps sortait de son sang avec chaque pulsation. Il reniait le passé non seulement pour son contenu, mais également en tant que concept. L'avenir s'ouvrait devant lui comme un long tunnel froid et humide, sans images, qui commençait ici et ne finissait nulle part.

Il était en sursis, il fuyait la police, les frères Baja. Des noms, des événements et des identités qui se mêlaient entre eux comme les motifs d'une fugue.

Peut-être que personne ne viendrait le chercher. Dans ce cas, il pouvait compter les minutes, les inciter à former des heures et des jours, mais il n'y aurait pas de fin. Si personne ne venait, alors il était dans l'attente et dans un monde sans fin. Le meurtre de Victoria avait-il été un rêve ? Cette pensée ne lui apporta aucun réconfort, car dans ce cas, les jours à venir auraient aussi été un rêve.

Il resta allongé, à boire, pendant deux heures. Il cacha sa bouteille quand la femme de chambre vint frapper à la porte. Elle regarda tout autour, les yeux baissés. Elle avait les cheveux d'un noir de geai, coiffés en une longue queue de cheval. Il la regarda pendant qu'elle récurait le sol, silencieuse, comme une chèvre. Il la considérait avec respect et tendresse.

À dix heures et demie, ce matin-là, il sortit du bungalow. Debout dans l'ombre de lui-même. Un petit garçon et une petite fille se disputaient un sucre d'orge. Le garçon se mit à pleurer quand il prit le sucre d'orge dans l'œil.

Il leva les yeux vers le ciel, toutes les couleurs étaient recomposées. Le bleu sans nuages du ciel, le vert profond et terne de l'écorce des arbres au-delà du camp, l'or contrastant sur le vert, le beige d'une grange aménagée pour les matches de football par équipes de cinq, le rouge boueux du toit. Rien de violent, de contrasté, de prononcé, et rien non plus de flou, de trouble, de confus, le jour lui-même était sans vent, tous les objets étaient statiques ou se mouvaient le long d'une voie qui était la leur ; des moteurs qui sifflaient, des voitures qui déplaçaient de l'air sur le périphérique.

Il fuma deux cigarettes, l'une après l'autre. La fumée se mêlait à l'adrénaline et au soulagement, au plus profond de lui-même. Il avait le sentiment que ses poumons étaient des cavernes inépuisables, superbes, avides, vivantes.

Puis l'idée lui revint comme une réalité ; l'idée rédemptrice qui provenait de ce petit coin de lui-même, fragile et pourtant précieux, qui savait que tout était misérable sans être irrévocable et qui, comme une maladie ravageuse, était soumise aux ordonnances du temps, à l'oubli, à la guérison ou à la mort.

Il alluma la radio, attendit d'entendre la date. En ce mercredi, il était exactement à sept semaines de son trente-neuvième anniversaire. Il but trois doigts de whisky dans ce verre opaque et appela le bar. Il était onze heures. Grâce à la promesse d'un bon pourboire, le barman accepta de lui apporter un sandwich au fromage à deux heures de l'après-midi.

Il se lava les dents consciencieusement et se rasa. Où pouvait-il aller ? Vers un rivage froid, sans chant et sans musique ? Il fouilla au fond de son sac. Il prit du Seconal avec le whisky, puis vint appuyer son visage contre le mur du bungalow. Il ferma les yeux et se demanda pourquoi il avait été appelé à subir ce rêve. Il vit la longue étendue sans éclat qui avait été la cour de récréation de son école. Il était en train de joindre à cette étendue une clôture métallique et un sentier feuillu quand il s'effondra.

Sur un genou, il eut juste le temps de se rendre compte que ce ne serait pas là la tombe liquide qu'il avait imaginée, mais la mort par défaut. On le retrouverait, hors saison, le corps recroquevillé, sans espérance et la bouche ouverte, sur le sol de ce bungalow, dans un camp de vacances.

*Epub réalisé par Aeturnus
scan par Matsukaze
décembre 2017*

OceanofPDF.com

-
- 1 . Littéralement : « un monde de requins ». (*N.D.T.*)
2 . Socialist Workers Party, organisation d'extrême gauche. (*N.D.T.*)

OceanofPDF.com